

“Bueno, tinc que utilitzar menys barbarismes” : une étude sociolinguistique des hispanismes qui colorent la langue catalane

Mémoire réalisé par
Julien Baudry

Promoteur
Philippe Hambye

Année académique 2017-2018
Master en langues et littératures modernes, orientation générale à finalité didactique

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique www.uclouvain.be/fial



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	3
INTRODUCTION	1
LISTE DES ABBRÉVIATIONS	3
CHAPITRE 1 : Qu'entend-on par « castellanisme » ?.....	3
1. Castellanismes, hispanismes, barbarismes et solécismes.....	3
2. Calques, emprunts et interférence linguistique	5
CHAPITRE 2 : D'où viennent la langue catalane... et les « castellanismes » ?.....	8
1. Naissance de la langue et apparition des hispanismes	8
2. Diglossie, linguicide et renaissance	10
3. Pompeu Fabra et l'instigation de la norme	12
4. Des persécutions franquistes à la reconnaissance institutionnelle	15
5. Les hispanismes aujourd'hui	18
CHAPITRE 3 : Pour quelles raisons les locuteurs du catalan font-ils appel aux « castellanismes »?	25
1. Introduction.....	25
2. Besoins néologiques ?	25
3. Contact linguistique et changement linguistique.....	26
4. Synthèse des facteurs déclencheurs d'hispanismes	29
CHAPITRE 4 : Quelle méthode peut-on mettre en place pour déterminer si les Catalans sont des puristes ?	32
1. Introduction.....	32
2. Un parti pris : l'enquête sociolinguistique sur base d'un corpus préétabli.....	32
2.1. Purisme et représentations de la norme.....	32
2.2. Construction de l'enquête.....	33
2.3. Contenu du questionnaire.....	35
2.4. Passation du questionnaire	44
2.5. Traitement des données brutes et analyse des données.....	46
2.6. Composition des informateurs.....	47
CHAPITRE 5 : Résultats de l'enquête.....	49
1. Introduction.....	49
2. Répartition des profils	49
2.1. Répartition générale.....	49
2.2. Répartition en fonction de l'âge.....	50
2.3. Répartition en fonction du sexe	50
2.4. Répartition en fonction de la langue dominante	51

3. Quel catalan les répondants pensent-ils parler ?.....	51
3.1. Répartition générale.....	51
3.2. Répartition en fonction de l'âge.....	52
3.3. Répartition en fonction du sexe	52
3.4. Répartition en fonction de la langue dominante	53
4. Importance accordée au catalan normatif pour bien parler catalan	54
4.1. Répartition générale.....	54
4.2. Répartition en fonction de l'âge.....	54
4.3. Répartition en fonction du sexe	55
4.4. Répartition en fonction de la langue dominante	55
5. Que font les Catalans en cas de doute ?	56
6. Que pensent les Catalans du catalan normatif ?.....	57
7. Attitude face aux barbarismes	57
7.1. Attitude générale.....	57
7.2. Attitude en fonction de l'âge.....	59
7.3. Attitude en fonction du sexe	59
7.4. Attitude en fonction de la langue dominante	60
8. Représentations linguistiques	60
8.1. Normativité et fréquence	60
8.2. Variation diachronique	64
8.3. Variation en fonction du sexe	68
8.4. Variation en fonction de la langue dominante.....	68
8.5. Raisons sous-jacentes aux jugements normatifs.....	74
9. Attitudes linguistiques.....	75
9.1. Normativité et fréquence	75
9.2. Variation diachronique	78
9.3. Variation en fonction du sexe	78
9.4. Variation en fonction de la langue dominante.....	78
9.5. Raisons motivant le choix des tournures.	84
10. Discussion	89
10.1. Est-ce que les répondants repèrent spontanément les hispanismes ?.....	89
10.2. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils viennent combler un vide lexical ?	90
10.3. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils sont redondants ?	91
10.4. Est-ce qu'ils jugent de la même manière les hispanismes intégrés à la norme de l'IEC et ceux qui ne le sont pas ?	93

10.5. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils portent sur des réalités familières ?	94
10.6. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière selon qu'il s'agit d'une interjection, d'un substantif, d'un adjectif ou encore d'un verbe ?	95
10.7. Est-ce qu'ils considèrent certains hispanismes comme étant de bon aloi et de mauvais aloi ?	98
CONCLUSION	103
BIBLIOGRAPHIE.....	107
ANNEXES.....	112

INTRODUCTION

Ce mémoire s'inscrit dans le champ des études sur le catalan. Il a fallu attendre 1925 pour que Meyer-Lübke l'établisse comme une langue à part entière parmi les linguistes romanistes, bien qu'il n'ait pas mis fin au débat épineux de sa classification. S'agit-il d'une langue ibéro-romane, à l'instar de l'espagnol et du portugais, ou d'une langue gallo-romane, comme le français ? Bossong (2016 : 64) reconnaît que l'exemple catalan étale au grand jour la problématique d'une classification linguistique, d'autant plus que des critères politiques viennent s'y mêler :

« In this region [Valence] it [Catalan] is officially called 'Valencian' and treated as a language in its own right. Although such a classification is not justifiable on purely linguistics grounds, it is firmly established in the social and political reality of the present-day Valencian region, and as such it has to be taken into account, even though from a structural and typological point of view this makes no sense »

Si l'on intègre les locuteurs du valencien au nombre total de locuteurs dont la langue maternelle est le catalan, on obtient environ onze millions (chiffre avancé par la Federació d'Organitzacions per la Llengua Catalana en 2009) répartis sur les territoires de quatre états modernes : Andorre, la France, l'Espagne et l'Italie. Toutefois, la vitalité du catalan varie considérablement de région en région.

Nous avons décidé de restreindre notre étude au catalan dit « central », c'est-à-dire celui parlé dans la région autonome de la Catalogne, à l'exception de la province de Lleida où l'on parle catalan « oriental ». Sans entrer dans des questions de dialectologie catalane, nous défendrons ce choix par la volonté de ne pas rajouter un paramètre de variabilité dans le traitement des résultats de notre enquête sociolinguistique.

Puisque nous nous destinons à l'enseignement, le concept de « faute » nous interpelle : il est fréquent de définir les fautes comme des divergences par rapport au bon usage. Qui donc détermine le bon usage en ce qui concerne le catalan ? C'est l'académie de la langue, l'Institut d'Estudis Catalans, qui est responsable de la standardisation du catalan. Or, si à une époque, on n'hésitait pas à parler de barbarismes pour désigner tout fait de langue exogène non admis par l'Institut, l'attitude prescriptive a progressivement laissé place à une attitude descriptive. C'est pourquoi nous souhaiterions dédier ce mémoire à l'étude d'un certain type de fautes – les hispanismes – afin de voir ce qu'ils peuvent nous apprendre dans une perspective variationnelle.

En d'autres termes, ce mémoire a pour but d'apporter un éclairage sur ce que les hispanismes colorant la langue catalane peuvent révéler.

En effet, le cas du catalan est particulièrement intéressant car il s'agit d'une langue romane qui n'a que récemment fait l'objet d'une standardisation, tout en ayant été affectée par les interférences découlant d'une domination castillane en place depuis près de cinq siècles. Il semble communément admis qu'au vu de leur proximité géographique, les langues romanes ont toutes connu des interférences. Néanmoins, grâce à une constitution particulièrement libérale en matière de langues régionales, l'Espagne est un des rares pays où on retrouve, à l'intérieur du même état, plusieurs variétés standard de langues romanes parlées par un nombre conséquent de locuteurs et jouissant d'un statut officiel. À titre comparatif, la France n'a pas de quoi rivaliser ; l'occitan jouit effectivement d'une variété standard mais n'est parlé, selon les estimations, que par deux millions de locuteurs.¹ De plus, nous avons actuellement en Catalogne des locuteurs bilingues, censés faire preuve d'un haut degré de compétence aussi bien en catalan qu'en castillan.

L'étude des interférences a occupé bon nombre de linguistes. L'un des plus récents, Hawkey (2014 : 389-408) a même eu une idée semblable à la nôtre : examiner la connaissance du catalan et de l'espagnol normatif en opposant les locuteurs les plus âgés aux plus jeunes. Il a ainsi soumis aux répondants deux textes parsemés de « barbarismes » qu'ils devaient repérer. Son étude lui a permis de conclure que les Catalans démontrent une bonne connaissance des deux normes objectives, bien qu'ils identifient plus de barbarismes d'origine castillane en catalan que de barbarismes d'origine catalane en castillan.

Nous nous intéresserons aussi à la connaissance du catalan normatif et aux barbarismes que les locuteurs repèrent spontanément. Mais nous laisserons de côté le castillan normatif afin de nous concentrer sur les attitudes et les représentations linguistiques des hispanismes qui colorent le catalan : comment sont-ils perçus par les locuteurs ? Est-ce que certains facteurs ont une incidence sur leur perception ? Existe-t-il des hispanismes de bon et de mauvais aloi ? Nous tenterons aussi de voir s'il est possible d'établir une corrélation entre les attitudes et les représentations linguistiques des hispanismes d'une part, et une quelconque attitude puriste de l'autre. Par ailleurs, puisque notre enquête touchera un échantillon relativement diversifié de la population catalane, elle devrait nous permettre de contraster non seulement les locuteurs des

¹ <https://www.universalis.fr/encyclopedie/france-arts-et-culture-les-langues-regionales/2-nombre-de-locuteurs/>

différentes tranches d'âge, mais aussi de fournir des résultats plus spécifiques en fonction du sexe et de la langue dominante. Ainsi, une ultime question de recherche à laquelle nous nous efforcerons de répondre est la suivante : les locuteurs actuels du catalan font-ils preuve d'un quelconque degré de purisme ?

Notre travail de recherche contient cinq chapitres. Dans le premier, nous commençons par présenter un panorama des différentes définitions du terme « hispanisme » afin de mieux cerner notre objet d'étude. Nous tentons ensuite de rendre moins opaques les concepts de « calque », « emprunt » et « interférence » pour comprendre comment ils peuvent s'appliquer aux hispanismes.

Le deuxième chapitre a pour vocation de brosser l'histoire de la langue catalane et de présenter l'imbrication des hispanismes dans celle-ci. Ceci nous amène à examiner l'importance de la norme standardisée et d'en considérer les ramifications aussi bien politico-juridiques que sociolinguistiques. Dans une perspective davantage synchronique, nous nous attardons ensuite sur le prescriptivisme qui pourrait caractériser la langue catalane en analysant le choix éditorial du dictionnaire catalan de référence en ce qui concerne l'intégration ou le refus des hispanismes.

Le troisième chapitre aborde les notions clés du contact et du changement linguistiques avant de proposer une synthèse des facteurs susceptibles de pousser les locuteurs à faire appel aux hispanismes.

Nous avons mobilisé l'ensemble de ce savoir théorique afin d'élaborer une enquête sociolinguistique dont nous explicitons la construction, le contenu et la passation dans le quatrième chapitre. Nous y détaillons encore la façon dont nous comptons traiter les données brutes ainsi que notre échantillon d'informateurs.

Le dernier chapitre présente les résultats obtenus sous forme d'analyse de graphiques et de discussion.

LISTE DES ABBRÉVIATIONS

CAT	catalanophone	L1	langue première
CAST	castillanophone	L2	langue seconde
DIEC	Dictionnaire de l'IEC	LR	langue receveuse
IEC	Institut d'Estudis Catalans	LS	langue source

CHAPITRE 1 : Qu'entend-on par « castellanisme » ?

1. Castellanismes, hispanismes, barbarismes et solécismes

Le terme *castellanisme* n'existe pas dans la langue française, qui lui préfère le plus global *hispanisme* : « Construction ou emploi propre à la langue espagnole » (Petit Robert, 2016). Cette définition est problématique dans le sens où elle implique qu'on ne puisse trouver d'hispanismes qu'en espagnol. Celle que l'on trouve dans le dictionnaire de l'Enciclopèdia Catalana se focalise moins sur une « propriété » et admet l'apparition d'hispanismes dans d'autres langues : « Element lingüístic del castellà usat en una altra llengua » (Diccionari de la llengua catalana, 2001).

Une autre définition du même dictionnaire mérite toutefois notre attention dès lors qu'elle est particulièrement révélatrice de la manière dont les Catalans perçoivent les hispanismes. Ces derniers sont explicitement cités à travers le terme barbarisme, défini de la manière suivante :

« 1. Falta comesa contra la puresa del llenguatge, que consisteix a emprar a tort, en la parla i en l'escriptura, els mots i les expressions de la llengua pròpia. 2. Ús impropï o innecessari d'expressions i de mots forasters contra el geni de la llengua (castellanismes, gallicismes, etc) [...] » (Diccionari de la llengua catalana, 2001)

Comme on peut le voir, les auteurs du dictionnaire de 2001 avaient une vision résolument prescriptive de ce que sont les hispanismes, considérant qu'ils relèvent d'un usage impropre et superflu, indigne du génie de la langue. Cet amalgame entre 'castellanisme' et barbarisme est monnaie courante si l'on en croit Sinner (2004 : 609), Bruguera (1984 : 41) et Lorente (1993 : 279) qui soulignent la tendance exacerbée en Catalogne (et plus particulièrement chez les linguistes catalans) de remplacer le premier terme par le second.

De même que les auteurs du dictionnaire, le sociolinguiste Ruiz (2001 : 49) pointe lui aussi l'origine étrangère des barbarismes qu'il définit comme suit :

« forma lingüística – particularment lèxica – d'origen estranger, no assimilada i normativament rebutjada. Són abundants en la parla dels parlants de llengües minoritzades com a conseqüència de la interferència lingüística que exerceix la llengua dominant »

Sans poser de jugement normatif en soi, il constate que les barbarismes sont rejetés par la norme standardisée. Deux éléments supplémentaires sont à extraire chez Ruiz ; il ne cantonne pas les barbarismes à des formes purement lexicales d'une part. De l'autre, il les caractérise comme

étant particulièrement présentes chez des locuteurs de langues minorisées. Ce dernier élément semble réducteur puisque des formes lexicales d'origine étrangère peuvent également être imposées par une langue dominante à une langue non minorisée. Nous en prenons pour exemple bon nombre d'anglicismes qui ont infiltré le français d'Europe.

Il suffit de consulter la plus récente version du dictionnaire émis par l'Institut d'Estudis Catalans pour se rendre compte de l'adoption d'une définition plus neutre en apparence du terme barbarisme : « Forma lèxica d'origen estranger que no es considera assimilada a la llengua pròpia » (DIEC, 2017). En y regardant de près, la tournure choisie n'est-elle pas volontairement vague ? Entend-on, à l'instar de Ruiz, que ladite forme est rejetée par la norme, ce qui présuppose une norme uniforme à laquelle adhérerait l'ensemble des locuteurs ? Qu'est-ce qu'une langue propre par ailleurs ? Nous laissons volontairement ces questions en suspens pour le moment et y reviendrons dans le prochain chapitre retraçant l'évolution des hispanismes.

Du bref tour d'ensemble des définitions à notre disposition, nous retiendrons que la sociolinguistique catalane reste fortement marquée par une vision prescriptive, laquelle rejette les hispanismes (terme que nous utiliserons dorénavant pour désigner les « castellanismes ») tout en les assimilant à des barbarismes. Ces derniers revêtent d'ailleurs une connotation désuète pour des linguistes français ou allemands. Tandis que le Petit Robert (2016) assimile les barbarismes à des « fautes grossières » ou encore à des « incorrections » du type *ils croivent* pour *ils croient*, Glück (2000 : 91) s'étonne également de la conception catalane du barbarisme et affirme que le terme désigne plutôt des incorrections en allemand.

Quoiqu'il en soit, le croisement des définitions susmentionnées révèle également que les hispanismes ne sont pas l'apanage exclusif du lexique. Ceci implique que, si la sociolinguistique catalane s'intéresse aux barbarismes, elle doit nécessairement y inclure les solécismes. Solà (1985 : 6), Escarpanter (1989 : 92-93), Payrató (1985 : 54-55) et Fernández (1991 : 404) sont d'avis que vulgarismes et solécismes sont parfois difficiles à cerner, d'où la tendance à les regrouper sous un terme plus englobant qui désignerait aussi bien un mot qu'une expression de nature « incorrecte ». Ces emplois morphosyntaxiques fautifs ont dernièrement retenu l'attention de plusieurs auteurs. Radatz (2003), López de Castillo (1999) ou encore Lacreu (2002) ont notamment étudié la construction périphrastique « anar + a + infinitif » pour exprimer un futur proche et rejettent catégoriquement ce qu'ils tiennent pour un hispanisme. On notera que, dans sa *Gramàtica del català actual*, López de Castillo (1999 : 124) atteste de l'existence de la périphrase dans le langage oral, bien qu'elle soit « déconseillée en langue

standard ». Il reconnaît donc un certain degré de variation dans la langue catalane, même si paradoxalement, le besoin d'en stigmatiser l'usage ne se fait pas tarder.

2. Calques, emprunts et interférence linguistique

Parler d'hispanismes ou encore de barbarismes institue inévitablement une distinction entre deux langues ; le castillan d'une part et le catalan de l'autre. Weinreich (1968 :1) entend justement par « interférence » le phénomène au cours duquel plusieurs langues (ou des variétés d'une même langue) se côtoient. Des individus bilingues vont ainsi dévier de la norme d'une des deux langues en contact, précisément parce qu'ils en connaissent plus d'une. Ces déviations peuvent être d'ordre phonique, grammatical ou encore lexical. On constatera que les barbarismes et les solécismes appartiennent surtout aux deux dernières catégories. N'y a-t-il cependant aucune interférence possible chez des locuteurs non bilingues ? Weinreich (1968 : 11) est d'avis que si et distingue le domaine de la parole de celui de la langue ; la première interférence se produit dans le discours du locuteur bilingue. En revanche, nous trouvons dans la langue des phénomènes d'interférence qui sont le résultat du discours des locuteurs bilingues et qui ne dépendent plus du bilinguisme. Pour en revenir au cas du catalan, un locuteur bilingue qui emploierait un hispanisme à la place de son correspondant normé induirait une interférence au niveau de la parole, tandis qu'un catalonophone monolingue qui emploierait ce même hispanisme ne ferait que reproduire une interférence ayant pénétré le système de la langue.

Mais comment peut-on être sûr que nous ne sommes pas simplement face à un cas d'emprunt ici ? Hamers (1997 : 64, 136) définit l'emprunt comme un « mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire ». Lorsqu'un locuteur traduit littéralement les constituants d'un syntagme d'origine étrangère, nous sommes face à un calque. Hamers (1997 : 178) rapproche ensuite le concept d'interférence à celui d'emprunt et propose d'analyser le mode de production afin de les distinguer. L'emprunt peut être conscient. Ce n'est pas le cas des interférences qui sont toujours inconscientes. Ainsi, calques, faux-amis et mélanges de code rentreront sous la coupole des interférences lorsqu'ils sont produits inconsciemment. Si la théorie de Hamers a l'avantage de fournir une séparation claire entre emprunts d'une part, et interférences de l'autre, il ne s'avère pas toujours simple de déterminer quand un emprunt est conscient ou inconscient.

Wieland (2008 : 18) préfère utiliser l'intégration comme critère de distinction :

« Auf das Katalanische bezogen sind das die Entlehnungen aus dem Spanischen, die sogenannten Kastellanismen, bei denen sich zuweilen, aufgrund der Nähe der beiden Sprachsysteme, das Erkennen der Entlehnungen als solche schwierig gestaltet. Ist hingegen keine Integration ersichtlich, handelt es sich demzufolge um eine Interferenz. In diesen Sinne wäre die Integration ein kontinuierlicher Prozess, der von der Interferenz ausgeht, mehrere Phasen durchläuft und schliesslich das Integrat als Resultat hat »

Les systèmes du catalan et de l'espagnol sont tellement proches qu'il n'est pas aisé de reconnaître l'emprunt et leur proximité favorise d'ailleurs le processus d'intégration dans le système de la langue. Des mots ou des tournures dont l'intégration n'est pas apparente tendraient à se ranger du côté des interférences, mais pourraient ultérieurement devenir des emprunts après avoir traversé diverses phases. Pour mieux comprendre ce processus, il convient d'explicitier la théorie de l'intégration de Mackey. Ce dernier (1970 : 195-227) soutient la thèse que les emprunts qui s'intégreraient à 100% dans le système linguistique d'un locuteur bilingue et qui prendraient par la même occasion la place de leurs homologues normés ne renvoient pas à un cas d'interférence. En guise d'illustration, Mackey (1970 : 200) avance qu'un locuteur bilingue anglais-français ne connaissant pas le mot français (canadien) 'chandail' et qui, en conséquence, le remplace systématiquement par le mot anglais 'sweater' ne produit aucune interférence.

Un recoupement des apports de Hamers, Wieland et Mackey permet de conclure que chez un locuteur bilingue, les interférences peuvent connaître un degré d'intégration au système de la langue plus ou moins fort car elles se trouvent sur un continuum. Plus cette intégration est élevée, plus le mot ou la tournure s'insère dans la langue standard du locuteur. Il convient alors de parler d'emprunt et non d'interférence.

Ces deux catégories n'indiquent toutefois pas la direction de l'influence et l'agent du transfert linguistique, comme le souligne Van Coetsem (1988 : 2) cité par Winford (2005 : 374). Afin de pallier ce manque, Van Coetsem propose un modèle qui oppose l'emprunt à l'imposition. Dans tous les cas, le transfert s'opère toujours depuis une langue source (LS) vers une langue receveuse (LR). Si l'agent est un locuteur de la LR, tel un catalanophone qui utilise des mots espagnols en catalan, nous sommes face à un emprunt. Si, inversement, l'agent est un locuteur de la LS, tel un hispanophone qui utilise des traits grammaticaux typiques de l'espagnol en catalan, il s'agit alors d'une imposition. L'emprunt affecte surtout le lexique, et quelques fois la syntaxe ; l'imposition touche davantage la phonologie et la grammaire, puis le lexique dans une moindre mesure. Il faut remarquer que la langue dominante d'un locuteur bilingue n'est pas nécessairement sa première langue ou sa langue maternelle, mais bien celle dans laquelle il

affiche le plus haut niveau de compétence. En cas de bilinguisme symétrique, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas de langue dominante, les effets de l'emprunt seront difficilement séparables de ceux de l'imposition. D'où l'impératif de recourir aux deux mécanismes qui sont à l'œuvre dans tout type de transfert ; l'imitation et l'adaptation. Leur ordre déterminera s'il s'agit d'un emprunt ou d'une imposition. Deux observations sont particulièrement pertinentes pour en revenir à l'objet qui nous intéresse dans le cadre présent : d'une part, l'imitation, en tant que premier mécanisme de l'emprunt, engendre une déviation de la LR. Le produit ne sera donc bien souvent qu'une approximation de ce qui existe dans la LS. L'adaptation de l'emprunt intervient ensuite et consiste en un ajustement à la LR. Prenons l'exemple concret d'un catalanophone qui emprunte l'hispanisme *ficha* [f i ʃ a]. Ce terme n'existe pas dans la langue standard et innove. Il rentre ensuite dans la langue standard après une adaptation graphique et phonétique ; *fitxa* [f i ʃ ə]. D'autre part, en cas d'imposition, c'est l'adaptation qui intervient en premier lieu. Un bouleversement substantiel de la LR survient alors. Ceci corroborerait par exemple l'imposition hispanisante de la préposition 'a' devant le complément direct. Cette construction n'existe pas en catalan standard et vient radicalement en modifier la grammaire.

Toutes les considérations abordées jusqu'ici pointent vers un repère commun ; la conscience de la norme standardisée. Que nous soyons face à un lexème ou un syntagme, emprunts et impositions innoveraient par rapport à la norme standardisée. Il est indéniable qu'une conscience de cette norme joue un rôle prépondérant dans l'assimilation des hispanismes aux barbarismes. Pour reprendre la construction « a + complément direct », il nous semble raisonnable de formuler l'hypothèse suivante : un catalanophone soucieux de respecter l'usage normatif identifierait instantanément la préposition superflue et la rejetterait comme étant un barbarisme. Cela poserait moins de problème à un catalanophone peu conscientisé par la norme standardisée.

CHAPITRE 2 : D'où viennent la langue catalane... et les « castellanismes » ?

1. Naissance de la langue et apparition des hispanismes

Le chapitre précédant s'est conclu sur l'importance de la norme, sans laquelle il n'y aurait pas de barbarismes. Nous allons cependant voir que les hispanismes précèdent de loin la norme standardisée par l'Institut d'Estudis Catalans², et qu'ils n'ont pas toujours été victimes d'une persécution de la part des puristes. Le résumé condensé de l'histoire du catalan que nous proposons dans le but de mettre en exergue l'apparition et l'évolution des hispanismes repose sur la synthèse effectuée par Ferrando et Nicolás (2011).

Selon ces derniers, les premiers textes rédigés intégralement en catalan remontent à la moitié du XII^e siècle. La régulation de l'ordre féodal se fait à travers deux versions catalanes du *Liber iudicum*, tandis que le premier texte religieux apparaît vers 1204 ; il s'agit des *Homilies d'Organyà* qui corroborent l'hypothèse d'un clergé s'adressant aux fidèles en langue vulgaire. Très vite s'épanouit la koinè catalano-occitane dans la production poétique des troubadours. Les premiers emprunts sont essentiellement dus au superstrat germanique, qu'ils soient la conséquence de l'influence linguistique des wisigoths ou des francs (*blanc, robar, ric, blau, esquivar, guanyar, quant, orgull...*). Dans son ouvrage intitulé « El léxico catalán en la romanía », Colón (1976) présente un véritable plaidoyer en faveur de l'inclusion du catalan au domaine gallo-roman. Il s'applique à faire ressortir, dans le lexique formant « le patrimoine de la langue », une myriade de parallélismes entre le catalan et l'occitan anciens, amputables à une romanisation différente du reste de l'Hispanie. Des couplets lexicaux qui diffèrent indiscutablement des équivalents castillans respectifs sont notamment cités : *parlar/parlar* < PARABOLARE face à *hablar* < FABULARE, *menjar/manjar* < MANDUCARE comparé à *comer* < COMEDERE, ou encore *voler/voler* < VOLERE à côté de *querer* < QUAERERE. Bien que Ferrando et Nicolás (2011 :71) fassent référence à cet ouvrage pour écarter un quelconque lien génétique avec le castillan, il nous semble indispensable de garder à l'esprit que le choix des mots étudiés par Colón est extrêmement « arbitraire », « hasardeux », chose dont l'auteur ne se cache pas (1976 :39,64, 74) et que parler de « patrimoine de la langue » est assez vague.

² Dorénavant, toute allusion à la norme se réfèrera à celle de l'IEC, c'est-à-dire celle du standard normatif.

La période du XIII^e au XV^e siècle est marquée par une émancipation du catalan par rapport à l'occitan, mais aussi par sa transformation en langue de cour et de culture. Alors que la Couronne d'Aragon procède à une expansion territoriale qui explique qu'on parle encore aujourd'hui catalan dans des territoires aussi éloignés que Valence, Alghero et les Baléares, la dénomination de langue catalane fait son apparition et est même érigée en langue administrative. Outre des influences arabes notables dans le domaine lexical (qui ont pénétré et perduré davantage dans la partie méridionale), le catalan est aussi entré en contact avec les langues du pourtour méditerranéen. Néanmoins, les rapports de force sont tels que peu d'hispanismes intègrent le catalan, langue qui va, en revanche, laisser son empreinte dans les territoires dépendant plus ou moins brièvement de la Couronne d'Aragon. Le castillan du royaume de Murcia s'en voit particulièrement affecté par exemple.

1479 est une date charnière dans l'histoire de la langue. Jusqu'alors, le catalan n'était en contact avec le castillan que dans les milieux auliques. Les hispanismes n'ont commencé à jouer un rôle conséquent dans l'évolution de la langue qu'après l'union de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Si cette union devait théoriquement inaugurer une confédération entre deux entités indépendantes, elle marque dans les faits le début d'une période de subordination politique pour les élites catalanes, qui engendre à son tour une préférence croissante pour les mots d'étymon semblables à ceux du castillan. Cette évolution va de pair avec le prestige social conféré au castillan durant le « siglo de oro ». On ne pourra toutefois pas négliger l'impact qu'a également eu l'ascension des classes moyennes, lesquelles privilégient un type de lexique au prestige littéraire moindre.

Ferrando et Nicolàs (2011 : 176), Colón (1976 : 189), Duarte et Massip (1981 : 36), Posner (1996 : 183) et Aramon i Serra (1973 : 67) s'accordent tous pour dire que c'est entre le XIV^e et le XVI^e siècle que les hispanismes pénètrent massivement le catalan. Des mots tels que *cercar/buscar* ('chercher'), *demanar/preguntar* ('demander'), *noces/bodes* ('noces', 'mariage'), *punir/castigar* ('punir') coexistent. On remarquera en passant que tous ces hispanismes représentent des cas d'emprunts intégrés puisqu'ils figurent aujourd'hui dans le dictionnaire normatif, à l'exception de *punir* qui en a été délogé. Bien entendu, nous ne sous-entendons pas ici que tous les hispanismes de l'époque ont été normalisés. Ainsi, dans les couples *dir adéu/despedir* ('prendre congé'), *mentida/mentira* ('mensonge'), *ciec/ciego* ('aveugle'), *gesta/hazaña* ('prouesse'), le dictionnaire préconise sans exception l'emploi du premier terme.

À la même époque, les premiers travaux normatifs inscrits dans une tradition puriste sont réunis dans les « Regles d'esquivar vocables o mots grossers o pagesívols » de Bernat Fenollar et Jeroni Pau (1487). Duarte et Massip (1981 : 77) commentent qu'il s'agit d'un texte dont la structure est identique à celle de l'Appendix Probi ; le mot considéré incorrect est suivi de l'équivalent qu'il convient de privilégier. Ces règles ont été largement éclipsées par la critique anti normative du temps. Duarte et Massip (1981 : 78) mentionnent notamment l'auteur Jaume Gassull, lequel défend l'usage littéraire de la langue populaire dans son ouvrage intitulé « Brama dels llauradors de l'horta de València » (1490).

Quelques remarques additionnelles s'imposent à la lecture des auteurs rassemblés ci-dessus. Aramon i Serra (1973 : 67) déplore « la pauvreté lexicale et le nombre extraordinaire de barbarismes » contenus dans les livres d'époque et exhorte à approfondir « le degré et la rapidité de pénétration de ces mots, de ces formes verbales, de ces tournures syntaxiques [...] du castillan dans la langue catalane à cette époque appelée époque de décadence ». On voit qu'il ne s'attarde pas uniquement sur le lexique et qu'il inclut bien les solécismes dans les barbarismes. D'autre part, le lien qu'il établit entre barbarismes et pauvreté lexicale dénote une idéologie particulièrement puriste. Une vision plus neutre reconnaîtrait volontiers que les barbarismes étoffent au contraire le lexique, puisque les locuteurs ont désormais le choix entre deux formes.

Quant à Colón (1976 : 182-192), il considère logique que des « castellanismes » aient pénétré de manière « intense » et « incessante » la langue catalane dans un royaume bilingue. Il rappelle que les souverains n'ont jamais imposé leur langue et que les régions n'ont pas unanimement adopté ces hispanismes, ce qui explique la conservation des termes « authentiques ». On ressent moins l'idéologie puriste dans sa description des apports étrangers, même si selon lui (1976 : 191), les hispanismes ont eu des effets plus durables que les autres emprunts, dont notamment celui de desserrer les liens entre les différentes régions du domaine linguistique catalan. Ce processus de dialectalisation est aussi mentionné par Ferrando et Nicolás (2011 : 216-218). Dorénavant, on peut parler de variation diatopique entre les zones dites centrale et orientale, valencienne et majorquine.

2. Diglossie, linguicide et renaissance

Dès le XVII^e siècle, la noblesse et une partie de la bourgeoisie catalanophones se « castellanisent » progressivement. Culturelle dans un premier temps, cette « castellanisation » affecte bientôt les usages linguistiques. Elle ne touche cependant pas les couches sociales

populaires qui s'expriment invariablement en catalan. C'est ainsi que Ninyoles (1979 : 87-101), Lüdi (1989 : 255) et Vallverdú (1979 : 139-141) parlent d'un début de diglossie. Ce concept emprunté à Fishman (1971) présuppose une complémentarité fonctionnelle entre la langue dominante (généralement de l'élite) et la langue dominée (généralement celle des masses) dans une société composée de deux ou plusieurs communautés linguistiques. Ninyoles (1979 : 88) ajoute que l'usage du castillan ne remplit pas les mêmes fonctions selon qu'on soit aristocrate ou pas. Les nobles visent un effet de distanciation entre eux-mêmes et les masses, tandis que les autres parlent castillan pour une question de prestige. Ce prestige grandissant va provoquer une dépréciation du catalan qui, tout en accentuant son processus de dialectalisation, favorise l'intégration d'un nombre croissant d'hispanismes ; *borratxo* ('ivre'), *burro* ('âne'), *enfadar-se* ('se fâcher'), *tarda* ('après-midi'), pour n'en citer qu'une poignée. Ferrando et Nicolás (2011 : 259) mentionnent également que la variante valencienne adopte beaucoup plus d'hispanismes lexicaux de par sa proximité avec Murcie et l'immigration qui en découle. Des mots aussi courants que *pues* ('donc'), *después* ('après'), *llevar* ('porter') ou *sacar* ('tirer') font leur apparition en catalan méridional, mais à la différence des hispanismes cités auparavant, ils font aujourd'hui figure d'emprunts non-intégrés à la norme standardisée.

L'arrivée des Bourbons au pouvoir en 1700 et leur désir de centralisation politique relègue définitivement le catalan au rang de langue basse. Les décrets de « Nueva Planta » imposent le castillan comme langue officielle, aussi bien dans l'administration que dans l'enseignement. L'unification linguistique de l'Espagne est perçue comme une politique linguicide dans les territoires catalanophones, où il est impératif de recourir à de nombreuses mesures légales pour interdire l'usage tant public que privé du catalan. Malgré tout, la diglossie persiste et un fossé de plus en plus profond se creuse entre les diverses variantes de la langue. Jamais il n'y a eu de conscience linguistique unitaire aussi forte qu'au XVIIIe et au début du XIXe siècles, deux siècles au cours desquels sont publiées un nombre important d'apologies et de grammaires du catalan et, en l'occurrence, de traités de barbarismes. Duarte et Massip (1981: 143) répertorient de manière non-exhaustive le « *Diccionari de termes bàrbaros o antiquats de la llengua catalana* » (Fra Josep Martí : 1806), « *Corrección de voces* » (Just Pastor Fuster : 1835), « *Porgaduras del idioma* » (Antoni Careta i Vidal : 1880), « *Barbrismes i vulgarismes que malmeten la llengua catalana* » (1886) ou encore le « *Diccionari de barbrismes introduhits en la llengua catalana* » (1901). Tous ces ouvrages constituent des recueils de mots qui prétendent purger le catalan des hispanismes incorporés graduellement suite au contact entre les deux langues.

En ce qui concerne l'évolution interne de la langue, cette période se caractérise par beaucoup de transferts. Des mots coexistent sans aucune différenciation sémantique (*puesto/lloc* ; 'lieu', *madera/fusta* ; 'bois') avant que ne se consolide l'usage des hispanismes. Certains sont présents sur l'ensemble du domaine linguistique pendant que d'autres se cantonnent à des régions précises. De plus, Ferrando et Nicolás (2011 : 294-95) épinglent 4 mécanismes distincts de transferts ; il y a tout d'abord les hispanismes qui apparaissent pour rendre compte d'une réalité nouvelle (*rondó* ; 'rondeau'). Ensuite viennent les hispanismes qui apportent une précision sémantique. (C'est ainsi que *palco* ('balcon', 'loge') en vient à remplacer *llotja*). Afin d'éviter des désignations grossières, quelques hispanismes comme *burro* ('âne') sont utilisés par euphémisme. Enfin, la diglossie littéraire favorise l'introduction d'autres termes.

Dans la deuxième moitié du XIXe, après environ trois siècles de « décadence », la langue et la culture catalanes connaissent un renouveau, une « Renaixença ». Si les idéaux romantiques ont certainement influencé cette périodisation historiographique, il n'en reste pas moins que la littérature abandonne les milieux courtois et s'intègre dans un nouveau système économique soumis à l'offre et la demande. Les auteurs de l'époque puisent leur inspiration dans la langue des troubadours et on accentue la parenté avec l'Occitanie à un moment où l'Espagne est trop occupée à effacer des défaites coloniales. Sur le plan linguistique, on ne peut nier la pénétration constante des hispanismes, même si selon Ferrando et Nicolás (2011 : 341), les transferts lexicaux affectent bien plus l'écrit que l'oral. La situation diglossique entre le catalan et le castillan ne se tarit pas non plus. A ce propos, Lüdi (1989 : 256) écrit qu'en Catalogne, « les fonctions du catalan s'étendent progressivement (littérature de haut niveau, mass média, langue administrative, langue de l'école, langue de l'Eglise, etc.) » pour aboutir in fine à « un recouvrement presque total des fonctions des deux langues ».

3. Pompeu Fabra et l'instigation de la norme

Il convient tout d'abord de remarquer que, jusqu'en ce début de XXe siècle, les locuteurs des classes populaires, non-affectés par la diglossie, ne sont pas particulièrement préoccupés par les hispanismes. Mais un bouleversement se prépare.

Conséquence directe de la victoire électorale de la « lliga regionalista », Enric Prat de la Riba, nationaliste convaincu, accède aux commandes de la Diputació de Barcelona. C'est grâce à lui que voit le jour la Mancomunitat de Catalunya, premier organisme politique décentralisé sans lequel la codification normative de la langue catalane n'aurait jamais pu éclore. Ainsi, cinq ans après la fondation de l'Institut d'Estudis Catalans (IEC) en 1907, la figure de proue qu'incarne

Pompeu Fabra publie sa *Gramàtica de la llengua catalana*. Un an plus tard, c'est au tour des *Normes Ortogràfiques* d'être publiées. Le philologue n'en restera pas là et produira également pour l'IEC un *dictionnaire* (1917) ainsi que les fameuses *Converses filològiques*. La norme est diffusée grâce à la Mancomunitat par le biais de diverses institutions publiques. Nous avons déjà cité l'IEC dans le domaine de la culture ; restent à mentionner l'instruction publique, l'administration et les établissements visant à contribuer au développement scientifique. Parallèlement, l'essor des médias, en particulier la presse, la radio, mais aussi le cinéma, sera judicieusement exploité pour diffuser la norme.

Les deux conditions nécessaires à la normalisation sont « linguistico-culturelles (développement des fonctions socio-culturelles de la langue) et socio-politiques (réorganisation des fonctions linguistiques de la société, soit l'imposition d'une langue claire dans les contacts administratifs ou au sein des institutions politiques) » d'après Aracil (1965 : 11). Il considère en effet qu'une « véritable normalisation ne saurait jamais se borner aux aspects 'purement' linguistiques. Elle doit envisager en même temps beaucoup de facteurs décidément 'sociaux', voire essentiellement politiques ». Or, le catalan les remplit tout à fait au début du XXe siècle ; la standardisation s'effectue grâce aux trois piliers de Pompeu Fabra (normes orthographiques, grammaire et dictionnaire), puis se diffuse dans l'usage social à travers les actions d'un organisme politique disposé à intervenir. Précisons un bref hiatus sous la dictature de Primo de Ribera, après lequel la Generalitat prendra la relève de la Mancomunitat, désagrégée entre-temps.

Les termes *normalisation* et *standardisation* peuvent quelquefois prêter à confusion. La linguistique catalane vient encore y ajouter celui de normativisation, ce qui n'en facilite aucunement la compréhension. Afin de clarifier ce dont il est question ici, les définitions proposées par Posner (1996 : 215) s'avèrent utiles : La normalisation correspond à la planification du status ; « fitting the language for a wider range of social roles ». C'est plutôt la planification du corpus qui est concernée par la normativisation ; « codifying the language ». C'est bien dans ce dernier sens que nous entendons la standardisation.

Nous pouvons dire que les phénomènes de normalisation et de standardisation s'auto-renforcent. Si la seconde est une condition nécessaire à la première, Lüdi (1989 : 257) fait transparaître que la première a indéniablement permis au catalan d'égaliser le degré de standardisation d'autres langues officielles et que « sa portée communicative est comparable à celle des 'petites langues européennes' comme le hollandais, le tchèque, le danois, etc ».

Cette standardisation tardive par rapport aux langues romanes voisines nous amène à réfléchir à ce qui a constitué la base de la codification normative de Fabra. Rappelons qu'au XIX^e siècle, le processus de dialectalisation est à son paroxysme et que le catalan se compose de différents registres de langue : des écrivains comme Verdaguer louent une version archaïsante de la langue, remontant au Moyen-Âge, et tranchent nettement avec les classes populaires, majoritairement analphabètes, dont la propension aux hispanismes est plus ou moins forte selon la région d'origine. Comment Fabra est-il donc parvenu à transformer le catalan en une langue moderne, autonome et précise telle que la définissent Ferrando et Nicolás (2011 : 500) :

«Un idioma modern, que fos el referent útil per als grans usos públics [...] d'abast i aspiració nacional. Un idioma autònom, clar, diferenciat i alhora afí a les principals llengües de cultura veïnes. Un instrument de comunicació escrita eficaç, complementari de la llengua parlada en les grans àrees dialectals, però conformat supradialectalment. Una llengua precisa, dúctil, expressiva, concordant amb la tradició literària dels clàssics i alhora elaborada, recreada, i enriquida pels escriptors contemporanis»

Dans son article « définir une langue : la conception du catalan chez Pompeu Fabra », Costa Carreras (2007a : 269-286) relève quelques traits saillants. Selon lui, Fabra reconnaît la variation comme étant inhérente à toute langue, bien qu'il se doive d'agir sur cette dernière pour la remettre sur les rails de son « évolution naturelle ». Il écarte toutefois les variétés valenciennes et baléares (même s'il n'en proscriit pas les solutions orthographiques, morphologiques ou encore lexicales), et place sur un piédestal, pour sa codification de la norme, le dialecte oriental. La langue de la capitale (Barcelone) s'impose donc naturellement de par son poids démographique et son caractère « plus uniforme, régulier [...] et plus distant de l'espagnol ».

Le choix de la variété barcelonaise n'est pas anodin car c'est bien l'épuration de la langue qui préoccupe avant tout le linguiste. On ne peut s'y méprendre en lisant la traduction d'un extrait de son « obra de depuració del català » dans laquelle il prône un éloignement de l'espagnol :

« [...] Je décrivais l'état de castillanisation de notre langue, spécialement de notre langue littéraire ; j'éveillais l'attention du public sur le danger que nous courions d'arriver à une quasi-identification de notre lexique et de notre syntaxe avec le lexique et la syntaxe dominatrice ; et, en donnant au mot de dialecte une des acceptions dans lesquelles il était alors utilisé quand on l'opposait au mot de langue, j'exprimais ma crainte que, si nous ne freinions pas l'influence perturbatrice de l'espagnol, notre langage littéraire deviendrait [...] un dialecte de cette langue » Fabra (1924 : 1)

Les hispanismes sont présentés ici comme une menace, un « danger », leur influence est « perturbatrice » et la norme standardisée n'a pour but que de freiner une évolution qui semble inéluctable. Elle contribue plus que certainement aussi à la légitimation d'un peuple et d'une

nation, mais il ne nous appartient pas dans le cadre présent d'en discuter. Il incombe de souligner, en revanche, les concessions que Fabra est prêt à réaliser, chose peu orthodoxe pour un puriste. Si l'abandon de formes catalanes plus anciennes au profit de tournures hispanisantes a pour lui de nombreux désavantages, Fabra (dans Costa Carreras 2007a : 276) se présente comme impuissant face au changement linguistique ;

« La langue est une chose qui évolue toujours, qui subit certains changements dont on ne se rend pas compte, mais qui font à la langue qu'une langue soit différente au bout de quelques années. Notre tâche est de l'éviter, mais si, malgré les efforts, une nouvelle forme triomphe, alors on l'accepte. Les grammairiens ne peuvent pas dire autre chose que : en ce moment ceci est bon et cela est mauvais ».

La diffusion de la norme de Pompeu Fabra demeure toutefois « très limitée et hétérogène entre 1913 et 1939 » selon Costa Carreras (2007b : 294) et il faut bien rappeler que cette norme concerne avant tout la langue littéraire. Dans une population dont la langue est fortement caractérisée par la variation diamésique (le taux d'alphabétisation restait très faible en dehors des classes dirigeantes), elle n'a certainement pas éradiqué l'usage des hispanismes.

4. Des persécutions franquistes à la reconnaissance institutionnelle

La Generalitat aura finalement disposé de bien peu de temps pour asseoir la norme défendue par l'Institut d'Estudis Catalans. La guerre civile s'achève sur la victoire du général Franco qui interdit l'usage du catalan par arrêté ministériel. Autant Ferrando et Nicolás (2011 : 391) que Vila i Moreno (2008 : 160) établissent un parallèle entre le début de l'ère franquiste et celui d'une persécution politique (et incidemment linguistique) telle que n'en aura jamais endurée la communauté catalanophone. Colón (1976 : 193) est d'avis que les hispanismes ont désormais le champ libre, ce qui donne lieu à un phénomène de diglossie lexicale. Il illustre ses propos à travers l'exemple des binômes *tonyina-atun* et *graella-parrilla*. Ainsi, *tonyina* désigne toujours le poisson, mais on utilise l'hispanisme pour le thon mis en conserve. Il en va de même pour l'ustensile de cuisine qui sert à griller.

Ceci n'a rien d'étonnant quand on passe en revue les mesures répressives du gouvernement espagnol ; fermeture de maisons d'éditions, de librairies, de bibliothèques, destruction d'ouvrages, punitions imposées aux professeurs et fonctionnaires, censure de la presse, ... Néanmoins, l'usage oral privé est pratiquement impossible à encadrer et le catalan se conserve tant bien que mal. Selon Vila i Moreno (2008 : 160) et Ferrando et Nicolás (2011 : 422-424), deux facteurs érodent la cohésion linguistique : un afflux de migrants hispanophones renverse

l'équilibre démographique tandis que simultanément, l'enseignement favorise l'apparition d'une génération quasi exclusivement monolingue.

Une période de permissivité relative s'ouvre suite à la promulgation de la loi de presse de 1966. Franco ne sera pas parvenu à faire du catalan une langue minorée pouvant être supplantée par l'espagnol avant sa mort en 1975. Trois ans plus tard, un revirement brusque s'opère suite à l'application de l'article 3 de la Constitution Espagnole qui stipule ce qui suit :

1. El castellano es la lengua española oficial del Estado. Todos los españoles tienen el deber de conocerla y el derecho a usarla.
2. Las demás lenguas españolas serán también oficiales en las respectivas Comunidades Autónomas de acuerdo con sus Estatutos.
3. La riqueza de las distintas modalidades lingüísticas de España es un patrimonio cultural que será objeto de especial respeto y protección. (BOE, 1978)

Une fois de plus, le castillan est imposé à l'ensemble des catalanophones qui ont le devoir de le connaître. Par contre, les « autres » langues ne sont pas explicitement citées et il incombe aux « comunidades autonomas » de développer leur propre politique linguistique.

Attardons-nous donc un instant sur l'article 3 de la Loi organique 4/1979 du statut d'autonomie de la Catalogne publié dans le Boletín Oficial del Estado (BOE) :

1. La lengua propia de Cataluña es el catalán.
2. El idioma catalán es el oficial de Cataluña, así como también lo es el castellano, oficial en todo el Estado español.
3. La Generalidad garantizará el uso normal y oficial de los dos idiomas, adoptará las medidas necesarias para asegurar su conocimiento y creará las condiciones que permitan alcanzar su plena igualdad en lo que se refiere a los derechos y deberes de los ciudadanos de Cataluña.
4. El habla aranesa será objeto de enseñanza y de especial respeto y protección.

Avant même de spécifier quelle est la langue officielle en Catalogne, cet article fait référence à la langue propre. Nous avons déjà émis des réserves dans le chapitre précédant quant à ce concept relativement flou. Qu'en est-il donc ?

D'un point de vue juridique, Moutouh (2007 : 93-97) tente de dégager les caractéristiques de la langue propre et commence par dénoncer le raisonnement vicié qui voudrait qu'une langue se dise propre parce qu'elle est symboliquement la langue d'origine de son territoire : « pour que

le raisonnement tienne, il faudrait instituer le territoire en sujet de droit et faire de la langue propre un droit subjectif du territoire, droit subjectif qu'il serait en mesure d'opposer aux tiers, c'est-à-dire aux personnes qui résident dessus ! » C'est ce qu'a bien compris la Generalitat en mettant en avant le « caractère éminemment institutionnel » de la langue propre. Ainsi, contrairement à la langue officielle qui consacre des droits subjectifs individuels, la langue propre est une « règle institutionnelle et objective, une règle de conduite imposée dans les relations sociales pour ordonner la société catalane, qui prescrit certains comportements en créant des obligations ». Solé i Durany (2007 : 112) abonde dans ce sens en ce que la langue propre « a un référent clairement collectif ou communautaire » et précise qu'à partir de ce concept, « le catalan est la langue qu'il faut récupérer pour des raisons tenant à l'idée de réparation historique ».

D'un point de vue pragmatique et sociolinguistique, Éloy (2007 : 99-111) admet que le terme de « langue propre » est tout aussi discutable que ceux de « langue nationale » ou « régionale ». Selon lui (2007 : 108), il s'agit avant tout d'une action politique travaillant sur l'identitaire, capable d'effets performatifs puissants. En d'autres mots, la langue propre s'inscrit dans une conception essentialiste de la langue, du territoire et du peuple où l'on présenterait la Catalogne comme étant indissociable des catalans et d'une langue catalane depuis la nuit de temps. Ce qui est présenté comme une description objective dissimule en réalité un geste politique propre au nationalisme, prodiguant au catalan une primauté inaliénable de par son statut à la fois « officiel » et « propre » tout en réduisant l'usage du castillan à un statut uniquement « officiel ».

Rappelons que Fabra n'a pas attendu qu'une instrumentalisation juridique devienne réalité pour entreprendre sa vaste tâche de codification linguistique. Sous la Mancomunitat et la première Generalitat, des moyens quoique modestes ont bien été déployés pour asseoir l'usage du catalan. On aurait pu poursuivre sur cette voie et ne pas recourir à la notion de langue propre, tout comme on aurait pu y recourir et ne pas intervenir sur la norme. D'emblée, l'idée selon laquelle la notion de langue propre induit nécessairement un impératif de normalisation ou vice-versa semble dès lors contestable. Cependant, des enjeux politico-sociaux se sont hissés sur l'échiquier catalan. La « langue propre » possède le double avantage d'instaurer une distinction nette avec le castillan et de fédérer le collectif des locuteurs autour d'une langue qui n'est pas forcément la leur, mais qui leur procure une identité distinctive. A son tour, ce double avantage va légitimer et consolider la mise en place d'institutions propres, plus aptes à représenter ledit collectif. À ce propos, Boyer (1991) est d'avis que le 20^e siècle a connu l'émergence d'un

modèle de « nationalisme linguistique ». A travers l'évolution des discours de Prat de la Riba et de Pujol (ancien président de la Generalitat), il montre à quel point « la langue a fait l'objet d'un processus de métonymisation / symbolisation au sein du discours nationaliste, jusqu'à devenir l'élément représentationnel central, moteur, du nationalisme catalan ».

Que vient faire la norme là-dedans ? Il s'agit également d'une construction institutionnelle à visée collective dont l'existence se révèle particulièrement propice à l'étayage d'une identité distincte. En bref, lorsqu'on traite du rapport entre langue propre et langue standard dans une perspective essentialiste, l'une n'a aucunement besoin de l'autre, mais leur enchevêtrement facilite l'accomplissement d'un but commun. La langue propre n'est pas pure en soi, mais son usage peut effectivement être purifié pour correspondre à une langue qu'on présuppose comme faisant partie de l'essence de la nation. Dans cette optique, on pourrait alors qualifier de barbarismes tout ce qui est inconforme à la langue originelle. Ces réflexions nous incitent à formuler l'hypothèse d'un lien étroit entre nationalisme et purisme.

5. Les hispanismes aujourd'hui

Concluons ce second chapitre en abordant la langue synchronique. Tous les événements précédemment décrits ont façonné la langue qui est actuellement parlée par les Catalans. Ferrando et Nicolás (2011 : 526-530) proposent quelques tendances significatives qui doivent être mises en perspective en gardant à l'esprit la « persistance d'attitudes linguistiques diglossiques » et l'insécurité linguistique ambiante. Leurs lectures les ont conduits à reconnaître de fortes interférences des langues en contact, et plus particulièrement du castillan. Ces interférences concernent aussi bien les locuteurs qui ont pour première langue (L1) le catalan que ceux qui l'ont adopté comme seconde langue (L2). De plus, ils soulignent l'action homogénéisatrice des médias et de l'éducation qui tend vers un nivellement des pratiques langagières, tout en convenant que la variation diachronique prend actuellement une ampleur grandissante.

Sur le plan de la morphosyntaxe, les principaux changements dus à l'interférence du castillan sont :

- L'extension du pronom 'lo' (*va a lo seu* // *va a lo suyo* au lieu de *va a la seva*)
- La substantivisation de l'infinitif (*l'anar a peu em fatiga* au lieu de *anar a peu em fatiga*)
- L'utilisation de « al » pour introduire une temporelle (*a l'entrar t'ho diré* // *al entrar, te lo diré* au lieu de *en entrar t'ho diré*)

- L'extension de la périphrase « tenir que » pour indiquer l'obligation (*tinc que estudiar* // *tengo que estudiar* au lieu de *he d'estudiar*)
- La confusion des pronoms faibles combinés (*s'ho dic* // *se lo digo* au lieu de *li ho dic*)
- L'utilisation de la préposition « de » devant la conjonction « que » (*estic content de que vagis* // *estoy content de que vayas* au lieu de *estic content que vagis*)
- L'usage dégressif du partitif « en » et du locatif « hi » (en/y en français)

Quant au lexique, la codification du catalan et la création du centre terminologique « termcat » (<http://www.termcat.cat/>) ne parviennent pas toujours à freiner la diffusion de calques (*èlite* // *elite* au lieu de *elit*) ou d'emprunts désignant des réalités nouvelles (*molar*, *okupa*, *xiringuito* = kiffer, squatteur, petit kiosk ou restaurant de plage).

Une étude de corpus viendrait certainement confirmer l'existence des tendances décrites ci-dessus. Il semblerait toutefois que Ferrando et Nicolás, se soient satisfaits de raccourcis peu rigoureux en rédigeant leur synthèse.

Prétendre, par exemple, que « les interferències [...] són molt més abundoses en parlants que adopten el català com a llengua segona (L2) » nous paraît un tant soit peu simplificateur. Pourquoi des locuteurs dont la langue première est le castillan utiliseraient-ils ipso facto davantage d'hispanismes par rapport à des locuteurs ayant le catalan comme L1 ? Cette affirmation partirait du principe que les cas d'imposition sont plus nombreux que ceux d'emprunts (cf. chapitre 1). En d'autres termes, il y aurait plus d'hispanophones qui calqueraient ou emprunteraient de leur langue maternelle que des catalanophones qui emploieraient de la même langue source. Or, nous avons vu que les effets de l'imposition se font surtout ressentir au niveau phonologique et grammatical, tandis que l'emprunt est plutôt lexical. Une distinction entre les deux types de transferts doit donc être prise en compte, bien qu'elle ne justifie pas encore totalement la prépondérance de l'imposition.

Cook (2003 : 1-18) s'est justement beaucoup intéressé aux effets de la seconde langue sur la première. Selon lui, les langues A et B d'un locuteur bilingue sont positionnées sur un continuum et peuvent être tantôt séparées, interconnectées ou intégrées. L'oscillation sur ce continuum variera en fonction de plusieurs facteurs ; fatigue, amour pour les jeux de mots, ... L'apport intéressant de Cook réside dans sa volonté de parler de différences entre les deux langues et donc de récuser une vision manichéenne où telle langue serait meilleure que l'autre. Dans cet état d'esprit, il présente le concept de « language attrition » :

The usual context for discussing possible harmful effects of the L2 on the L1 is language loss or language attrition. [...] As a person gains the ability to use a second language, so he or she may to some extent lose the ability to use the first language. In circumstances where one language becomes less and less used, people do lose their command of it, whether as a group or as individuals. (2003: 12)

La théorie de Cook peut être utilisée pour transcender celle du contact entre langues défendue implicitement par Ferrando et Nicolás. Une première option consiste à envisager l'usage d'hispanismes en catalan par les locuteurs comme un choix ; tel mot ou telle tournure leur semble plus efficace, transparente, rigolote, ... Cette option vaut aussi bien pour des locuteurs dont la L1 est le catalan ou le castillan. La seconde consiste plutôt à supposer que des locuteurs ayant le catalan comme L1 aient subi un effritement de leur répertoire linguistique ; imaginons une personne qui utiliserait de moins en moins le catalan parce que la langue véhiculaire de son lieu de travail ainsi que celle de son cercle d'amis est le castillan. Cette personne perdrait, à la longue, des mots ou des tournures considérés comme 'authentiquement catalans'. Le recours aux hispanismes ne viendrait donc pas s'apposer à une tournure connue, mais servirait plutôt de substitut à une tournure oubliée. Ensuite, par nivellement, cette pratique s'étendrait dans un groupe donné de manière inconsciente.

Il est aussi maladroit d'attribuer un changement tel que l'usage dégressif du partitif à la seule interférence du castillan. La prise de position de López del Castillo à cet égard nous semble plus adéquate. Selon lui (1984 : 39), il est plus judicieux de percevoir dans « la tendència que hi ha avui dia a certs nivells de la població catalanoparlant a prescindir dels pronoms febles *en*, *hi* » un appauvrissement syntaxique engendré par la « loi du moindre effort ». Nous reviendrons sur cette loi dans le chapitre 3, mais contentons-nous pour l'instant de l'expliquer succinctement une fois appliquée à l'usage des pronoms « en » et « hi ». Des locuteurs bilingues s'aperçoivent que ces pronoms n'ont pas toujours une valeur ajoutée, puisque le castillan s'en passe très bien. Mais au lieu de dire qu'ils calqueraient leur usage sur cette langue, la disparition des pronoms représenterait simplement un changement linguistique inhérent à la langue ; pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ? Bien entendu, la causalité peut s'avérer multiple ; outre une évolution « spontanée » et une évolution liée à la situation de domination du castillan, le contact du castillan en tant que cause partielle du changement n'est pas à écarter.

Force est de constater qu'au moment où Ferrando et Nicolás publient leur « Història de la llengua catalana », la norme de Fabra et les implications qui en découlent demeurent relativement prégnantes. Considérons le passage suivant de ses « Converses filològiques » rapporté et traduit par Costa Carreras (2007a : 283-84) :

Vraiment, la construction *Estic segur de què vindran* [‘je suis sûr qu’il [sic] viendront’] peut s’être produite en catalan en dehors de toute influence castillane. *Estic segur* réclamant l’introduction de son complément avec *de* dans le cas où ce complément est un nom ou un pronom, en se disant *Estic segur de l’èxit* [...], on comprend la possibilité d’introduire la préposition *de* dans une phrase telle que *Estic segur que vindran* [‘je suis sûr du succès’] [...]. En français (XVI^e et XVII^e siècles) on trouve aussi des exemples de propositions complément introduites par la préposition *de*. [...] Mais, en fait, le catalan, avant de subir l’influence du castillan, ne connaît pas d’autre construction que *Estic segur que vindran*; et, vu la distribution actuelle des deux constructions [*de què*, dans la langue écrite ; *Ø que*, dans la langue parlée], tout mène à croire que la diffusion de la construction *Estic segur de què vindran* dans la langue écrite moderne, est due à l’influence castillane. C’est pour cette raison [...] qu’il faut absolument préférer [la construction sans préposition], dont on trouve des exemples innombrables dans notre langue médiévale et qui dure toujours, très vivante, dans la langue parlée.

A l’instar de Ferrando et Nicolás, Fabra condamne l’emploi prépositionnel devant la conjonction « que », même si curieusement, il admet dans un premier temps que celle-ci n’est pas la résultante forcée de l’influence du castillan. Dans son raisonnement, il n’apparaît donc pas tant préoccupé par les effets linguistiques. Ce qui importe, c’est d’établir qu’une corruption a été induite par la présence/domination du castillan et qu’il existe un catalan non corrompu auquel les locuteurs d’aujourd’hui devraient se conformer.

Ce passage nous ramène au lien qui unit la norme aux barbarismes. Puisque la norme élaborée par Fabra reste aujourd’hui d’application à quelques exceptions près (l’Institut d’Estudis Catalans a effectivement publié une « Proposta per a un estàndard oral de la llengua catalana » en 1999), qu’en est-il de la vision contemporaine des hispanismes ? Nous avons déjà vu dans le chapitre 1 qu’actuellement, la majorité des linguistes français et allemands déconseillent l’usage du terme « barbarisme ». Quelques linguistes catalans comme Payrató (1985 : 54) et plus récemment, Royo (1991 : 115) dénoncent également le manque de rigueur philologique du terme et les préjugés y étant associés. Cela n’empêche pas Sinner (2010 : 54) d’être déconcerté par l’apparition de « barbarisme » dans les titres d’un bon nombre de livres récents traitant de stylistique et de doutes langagiers. Il pointe ainsi du doigt les ouvrages de Tubau (2001), Badia (2000), El Periódico (1998), Franco et Nadal (1998), Paloma et Rico (1997) ou encore Bolta (1993).

A l’ère digitale dans laquelle nous nous trouvons, il est impossible de faire l’impasse sur ce qui se trouve sur le web. Une recherche Google du terme « barbarismes » produit environ 49200 résultats, dont quelques 478 pages en catalan au cours de l’année écoulée³. Parmi ces résultats, on retrouve surtout des hispanismes listés alphabétiquement, juxtaposés à leur homologue jugé

³ http://www.google.cat/#q=barbarismes&lr=lang_ca&tbas=0&tbs=lr:lang_1ca,gdr:y visitée le 19-07-17

« correct », mais il existe bien d'autres façons d'édifier les internautes. Des articles de journaux leur sont également consacrés ; « Deu barbarismes que no et pots perdonar (o no)⁴ » apprend comment substituer des mots tels que « finiquito » ou « cuidado » tandis que elMón.cat⁵ relate une campagne mise en place afin d'éveiller les consciences aux barbarismes pour « millorar l'aprenentatge del català ». Les plus jeunes ne sont pas en reste car on leur fournit des exercices où il faut choisir dans une liste déroulante ce qu'il convient de dire en catalan⁶. Bref, tout ceci montre bien la vitalité du terme chez les catalanophones d'aujourd'hui, lequel laisse transparaître une référence omniprésente à la norme ainsi qu'une certaine insécurité linguistique.

Mais cette insécurité linguistique est-elle uniquement le fruit d'initiatives privées (comme la presse et les recueils de barbarismes papier/en ligne) ou est-elle perpétuée par des instances officielles ?

Boyer (1991 : 220-221) attire notre attention sur une première campagne organisée en 1981-82 par le « service de normalisation de l'emploi du catalan ». Au centre de cette campagne ayant comme slogan « le catalan, c'est l'affaire de tous » se trouvait « la Norma ». Ce personnage fictif, à l'apparence d'une petite fille de dix ans, avait pour but de « faire accepter le caractère officiel » de la langue, mais aussi de « faire la chasse aux productions erronées, de promouvoir une *norme* ». De nombreuses campagnes ont suivi celle de la Norma, non sans remettre en question « les éventuels excès de la politique antérieure » selon Lagarde (2014 : 44). Ainsi, « Dóna corda al català », qu'on pourrait traduire librement par « donne du mou au catalan » présente une nouvelle mascotte en 2005. La Queta prétendrait « en finir avec l'imposition d'une norme fermée présentée comme un devoir citoyen, ou national, pour ne pas dire nationaliste ».

Rappelons que c'est l'Institut d'Estudis Catalans qui élabore et révisé la norme censée être appliquée dans l'enseignement et par les médias. La langue se doit donc de refléter l'usage du dictionnaire émis par l'organisme. C'est pourquoi il convient de se tourner vers le préface du DIEC dans lequel Badia i Margarit s'exprime au sujet des hispanismes. Selon lui, le choix éditorial consiste à n'inclure que ceux qui figuraient déjà dans les éditions précédentes, c'est-à-dire, ceux approuvés par Pompeu Fabra ou la Secció Filològica. Tout signalement quant à un possible « castellanisme » a été volontairement effacé. Quant aux « castellanismes nous », deux

⁴ <http://www.nuvol.com/opinio/deu-barbarismes-que-et-pots-perdonar-o-no/> visitée le 19-07-17

⁵ <http://elmon.cat/totrubí/noticia/558/troba-els-barbarismes-a-rubí-i-guanyar-rellotges-intelligents-i-llibres> visitée le 19-07-17

⁶ <http://www.mariainmaculada.es/valencia/recursos/barbarismes.htm> visitée le 19-07-17

critères ont été appliqués pour accepter ou rejeter leur incorporation au dictionnaire ; « l'historic (antiguitat de la documentació de cada mot en qüestió) i el geogràfic (extensió dels seus usos en el domini lingüístic). » Ces critères motivent la présence de mots tels que *banyador* ('maillot de bain') ; *caldo*, ('bouillon') ; *cuidar* ('prendre soin de') ; *curar* ('guérir') ; *entregar*, ('livrer') ; *guapo*, ('beau') ; *monyo* ('chignon'). En revanche, des mots comme *alfombra* ('tapis'), *nòvio* ('fiancé', 'petit ami') ou *tonto* ('bête') qui répondent bien aux mêmes critères historiques et géographiques ont été exclus de la norme parce qu'existaient déjà respectivement *catifa*, *promès*, *chicot*, *babau*, *beneit*.

Trois remarques émanent de ces considérations : premièrement, le choix éditorial du dictionnaire semble reposer sur des décisions aléatoires. Qu'est-ce qui poussait Fabra ou la Secció à approuver tel mot plutôt qu'un autre ? Certainement pas le fait qu'un mot sémantiquement identique existe déjà, comme le prouvent l'hispanisme admis *curar* ('guérir') et son correspondant *guarir*. D'autres incohérences sautent d'ailleurs aux yeux lorsqu'on observe les exemples donnés par Badia i Margarit ; pourquoi avoir gardé *caldo* ('bouillon') et *guapo* ('beau') alors que *brou* et *bel*, *bonic* en sont les synonymes parfaits ? Deuxièmement, on pourrait croire que la politique du dictionnaire tend à nier les hispanismes. Ainsi, *marfil* ('ivoire') ne possède pour définition qu'un renvoi direct à *vorí*. Comme si l'absence de référencement des hispanismes avait pour but de présenter tous les mots du dictionnaire comme foncièrement catalans ou en tout cas, de recommander implicitement le mot correspondant. Troisièmement, Fabra et la Secció devaient avoir une approche assez opportuniste dans leur adoption des hispanismes. N'est-il pas commode que la plupart des hispanismes normalisés comblent un vide lexical et enrichissent la langue ce faisant ? Prenons comme témoin *pandero* ('derrière'), affublé de la marque « pop », qui est synonyme de *cul*, mais qui apporte une nuance de registre. De même, l'emprunt du castillan *moño* (avec une adaptation graphique) a permis de désigner un chignon en catalan.

Pour résumer ce dernier point du chapitre 5, on peut tirer la conclusion suivante : un foisonnement d'ouvrages et de sites web dédiés à l'éradication des barbarismes est actuellement à la portée de tous. Bien que les dernières campagnes officielles aient décidé de mettre l'accent sur la vulgarisation de la langue afin de décomplexer les locuteurs, le concept de barbarisme n'a pas moins la cote. La référence incarnée par l'Institut d'Estudis Catalans et son dictionnaire se positionne tantôt pour l'intégration des hispanismes, tantôt contre, et ne dispose d'ailleurs pas de critères décisifs. Les locuteurs ne peuvent donc s'en tenir qu'à la norme du dictionnaire afin de mettre en place des initiatives qui restent en marge de toute officialité. Une hypothèse

plausible voudrait que la survie du terme « barbarisme » s'étaye par le concept de loyauté linguistique proposé par Weinreich (1968 : 99) :

In response to an impending language shift, it [language loyalty] produces an attempt at preserving the threatened language [...]; as a reaction to interference, it makes the standardized version of the language a symbol and a cause. Language loyalty might be defined, then, as a principle – its specific content varies from case to case - in the name of which people will rally themselves and their fellow speakers consciously and explicitly to resist changes in either the functions of their language (as a result of a language shift) or in the structure or vocabulary (as a consequence of interference).

Pourtant, nous avons vu que la norme est branlante et remplie de contradictions. Peut-elle, dans ces conditions, être érigée en symbole et en cause ? Est-ce que certains locuteurs catalans mènent une véritable chasse aux hispanismes dans le seul but de protéger leur langue ? Et quelles représentations de la norme ont-ils au juste ? Cette norme dont ils croient avoir conscience les empêche-t-ils de recourir à certains hispanismes de temps à autre ?

CHAPITRE 3 : Pour quelles raisons les locuteurs du catalan font-ils appel aux « castellanismes »?

1. Introduction

Le balayage de l'histoire du catalan que nous venons d'effectuer dans le chapitre 2 a permis de démontrer qu'à tout moment, en présence ou non d'une norme standardisée, les locuteurs catalans ont introduit des variantes. Ces variantes peuvent être de nature diverse, bien que nous ayons restreint notre étude à celle des hispanismes. Indéniablement, on parlerait difficilement d'hispanismes si les catalanophones n'avaient jamais été en contact avec le castillan, et c'est bien cette théorie du contact de langues qui oriente la classification des hispanismes vers la piste que nous avons développée au chapitre 1 (cf. intégration, emprunts et impositions). Nous avons pourtant eu l'occasion de nous méfier, grâce aux réflexions de López del Castillo notamment, d'un contact de langues présenté comme justification exclusive en ce qui concerne les hispanismes du catalan. Ce chapitre a pour intention d'examiner les facteurs incitant les locuteurs à recourir aux hispanismes.

2. Besoins néologiques ?

Une première raison avancée par Bastida (2014 :115-131) stipule que le catalan emprunte abondamment au castillan pour des besoins néologiques. C'est un « recurs d'ampliació lèxica » qui peut soit subir un processus d'adaptation graphique, soit conserver sa graphie originelle et dont l'utilité est double ; il s'agit de rendre compte d'une réalité nouvelle (*narcotiendita* : 'endroit où l'on vend des petites quantités de drogue dans la rue') ou de traduire une certaine expressivité ou créativité linguistique (*superguay* : 'super-chouette'). Ce deuxième motif nécessite une mise en lumière : bien que Bastida n'explicite ses propos qu'à travers une illustration, nous l'entendons comme un besoin de véhiculer des valeurs affectives. En effet, la même idée pourrait être rendue par le néologisme *supergenial* (avec un adjectif et un préfixe reconnus par la norme), mais il semblerait que certains groupes sociaux (celui des jeunes en l'occurrence) soient plus enclins à adopter des hispanismes en raison de leur signification sociale. On peut penser avec Haugen (1953 : 372-3) que la langue du groupe qui domine dans certains domaines ou espaces sociaux considérés comme prestigieux ou socialement importants sera associée au prestige de ces locuteurs et que des formes de cette langue seront adoptées parce qu'elles constituent dès lors des formes marquées positivement :

« The lending language may carry prestige in one field and contribute words from this field without doing so in others. If there is some field of activity in which the speakers of two languages have much contact, and in which one group is clearly superior to the other, this field is likely to be reflected in heavy borrowing by the inferior group ».

Le cas de « superguay » vient quoiqu'il en soit combler un vide lexical puisqu'il n'y a pas d'équivalent « branché » en catalan. Ceci rejoint le point de vue de Weinreich (1968 : 56) selon qui « the need to designate new things, persons, places, and concepts is, obviously, a universal cause of lexical innovation ».

Des auteurs tels que Haugen (1953 : 373) ou Myers Scotton et Okeju (1973 : 871-889) constatent cependant que certains emprunts lexicaux ne viennent pas combler de vide. Les deux derniers ont inventé la catégorie d' « emprunt noyau » pour les désigner. Il s'agirait majoritairement de conjonctions, d'interjections et de marqueurs d'interaction. Mais qu'en est-il des substantifs ou encore des structures syntaxiques ? N'en recense-t-on pas dont la fonction échappe à un remplissage lexical ? Des doublets comme *marfil* et *vori* (ivoir) sont par exemple acceptés par la norme de l'IEC. Cela reflète-t-il l'usage, ou est-il plausible de faire l'hypothèse que le premier terme soit venu remplacer le second, plus archaïsant ? Un tel doublet démontre bien qu'il existe d'autres raisons que le besoin néologique.

3. Contact linguistique et changement linguistique

C'est pourquoi, dans ce dernier chapitre, il nous semble opportun d'élargir les perspectives et de replacer l'étude des hispanismes dans le rapport entre contact linguistique et changement linguistique. Thibault (1997 : 65) se base sur Weinreich, Labov et Herzog (1968) pour résumer les différentes étapes du changement linguistique, non sans avoir préalablement postulé que la variation linguistique était inhérente à la langue :

« Un locuteur introduit dans son parler une forme qui alterne avec une ou plusieurs autres ; elles sont toutes régies par une règle variable de type probabiliste. La nouvelle forme se diffuse chez d'autres locuteurs et son emploi acquiert éventuellement une signification sociale. Le changement est constaté lorsque la règle cesse d'être variable et qu'une restructuration des règles catégoriques s'est opéré »

En guise d'illustration, examinons deux hispanismes ; *tonto* ('bête') et *monyo* ('chignon'). Ces deux variantes ont été introduites dans le parler de certains catalanophones et se sont diffusées. Tandis que la variante *tonto* n'a pas débouché sur un changement puisqu'elle n'a pas été normalisée, celle de *monyo* est entrée dans le dictionnaire. Nous nous trouvons donc face à un changement en cours dans le premier cas et face à un changement accompli dans le second.

Ceci implique que, s'il y a effectivement contact linguistique dans les deux cas (on retrouve bien *tonto* et *moño* en castillan), ce n'est pas une condition suffisante pour qu'un changement linguistique s'opère.

A l'instar de Labov, Hambye (2017) fait remarquer que « ce sont les locuteurs qui font varier et évoluer leur pratique de la langue ». Cette pratique est tout d'abord soumise, selon lui, à une volonté des locuteurs de se conformer aux usages dominants. On parle ainsi de « convergence » ou de « force centripète ». La variation peut également découler de trois facteurs dits « innovateurs » ; il y a tout d'abord la « simplification », aussi connue sous le nom de « loi du moindre effort ». La « différenciation » en est la tendance opposée puisqu'on va complexifier la manière de dire quelque chose d'existant en vue « d'améliorer le potentiel communicationnel ». Enfin, les locuteurs peuvent innover en recherchant plutôt la « distinction ». On parle alors de « divergence » ou de « force centrifuge ».

Toujours selon Hambye (2017), conformité, simplification et différenciation ont un enjeu fonctionnel ; se conformer à un usage en vigueur assure le bon déroulement de la communication ; simplifier des pratiques assure l'efficacité du système linguistique ; se différencier privilégie l'efficacité communicationnelle. D'autre part, conformité et distinction visent un enjeu de légitimité ; il faut parler comme les locuteurs dans les mains desquels se trouve le pouvoir, ou au contraire, utiliser des variantes qui reflètent une valeur sociale supérieure et distinctive. Hambye (2017) complète cette description des facteurs « internes et externes » en précisant qu'il convient de faire une distinction entre des facteurs inhérents, toujours actifs en quelque sorte, et des paramètres contextuels qui viennent influencer la façon dont s'exercent les premiers.

On conçoit effectivement que les tendances à la simplification ainsi qu'à la différenciation ne s'actualiseront pas de la même manière dans un contexte présentant ou non un contact de langue. Ces mêmes tendances seront encore différentes selon le type de contact en action. Mais peut-on considérer le contact linguistique comme un facteur en soi ? Thomason (2001), Marchello-Nizia (2006) ou encore Chaudenson, Mougeon et Beniak (1993) se sont penchés sur la question. Pour la première (2001 : 62), certains changements linguistiques sont conditionnés par le contact, sans lequel les probabilités de se réaliser seraient assez faibles. Cette vision se résume dans ce que l'auteure appelle « contact-induced change ». La seconde (2006 : 69-72) distingue deux catégories de facteurs déclencheurs du changement linguistique (externes et internes au système linguistique). Le contact de langues ne fait partie d'aucune de ces catégories mais peut agir comme un catalyseur.

Quant à eux, Chaudenson, Mougeon et Beniak (1993 : 15-37) envisagent non seulement des facteurs extra- et intrasystémiques, mais aussi des facteurs intersystémiques. Dans leur conception de la variation, la situation de contact est, aux côtés d'autres facteurs sociolinguistiques comme la pression normative, le degré de sensibilité à la norme, le « status » et « corpus » de la langue, les modes d'acquisition et d'apprentissage, l'étendue de la production langagière et le degré de bilinguisme, extrasystémique. Pour ce qui est interne au système, les auteurs intègrent les changements se produisant en partie par des écarts d'encodage et de décodage et ceux découlant de processus autorégulateurs (comme par exemple, la tendance à privilégier ce qui est régulier à ce qui est irrégulier). Viennent enfin s'ajouter les facteurs intersystémiques qui regroupent les écarts d'encodage et de décodage ainsi que les variantes interférentielles (essentiellement des emprunts et des calques) justifiables par la double compétence de locuteurs bilingues.

Si les approches de Thomason et de Marchello-Nizia s'avèrent intéressantes pour l'étude des hispanismes dans la langue catalane, celle échafaudée par Chaudenson e.a présente à nos yeux un système mieux construit et plus cohérent. Prenons un mot comme « monyo ». Si le catalan n'avait pas été en contact avec le castillan, où aurait-il pu trouver une telle solution ? Recasens (2017 : 61) fait effectivement remarquer que les voyelles atones et finales de mot ne sont conservées que dans deux cas en catalan : s'il s'agit d'un /a/, ou pour /e/ et /o/, s'ils suivent une consonne vibrante ou un groupe consonantique dans les mots paroxytons. Une évolution régulière préférerait donc la terminaison -ny à -nyo (comme pour les mots bany < BANEU et any < ANNU par exemple), ce qui renforce la thèse du caractère exogène de « monyo ». De plus, aucune des autres langues romanes ne présente de cognat similaire (FR/IT : chignon – PT : coque) et le substrat arabe ne tient pas la route non plus (kaeika). Donc, sans l'existence de « moño », on pourrait difficilement expliquer « monyo », ce qui semble confirmer la théorie du « contact-induced change ». Mais il ne faut pas perdre de vue la diglossie qui prévalait lors de l'emprunt et le fait que le mot castillan ait été adapté au système graphique et à la prononciation du catalan. Un changement peut donc être conditionné par le contact, mais s'explique souvent de manière plus complète à l'aide de facteurs complémentaires. Par ailleurs, ne pas inclure le contact dans les facteurs externes et l'assimiler à un catalyseur comme le fait Marchello-Nizia n'a pas de logique ici. Qu'aurait-on catalysé ? Chaudenson, Mougeon et Beniak comblent les lacunes observées ; ils préconisent de « prendre en considération un ensemble de facteurs extralinguistiques, dont une forme aménagée de l'opposition classique dans les études sur l'aménagement linguistique : status vs corpus [...] ou des notions reliées au

concept de vitalité ethnolinguistique » afin de mieux cerner le lien qui se crée entre deux langues en contact, ce qui revient en somme à fusionner l’aspect catalysant et factoriel. Qui plus est, en ne considérant le contact que comme un catalyseur, Marchello-Nizia fait l’impasse sur l’inter-système. Or, la majeure partie de la population catalane est bilingue et comme le cas de *monyó* le révèle, des interférences sont à prendre en compte.

Outre une plus grande cohérence et une pertinence vis-à-vis du sujet qui nous intéresse, Chaudenson, Mougeon et Beniak (1997 : 34) ont également le mérite de décrire plus précisément le rôle de l’interférence telle que définie par Weinreich (1968 :1) dans le changement linguistique. Si, pour eux, calques et emprunts représentent des facteurs intersystémiques, quatre types de phénomènes sont sous-jacents ; d’abord apparaissent les changements essentiellement intrasystémiques que l’interférence viendrait simplement renforcer. Dans la construction française « aller au docteur », l’usage de la préposition « à » apparaît dans de nombreux parlers populaires où l’anglais n’est pas en contact. Cependant, la conscience de l’existence de « go to the doctor » poussera un locuteur (québécois par exemple) à privilégier la forme populaire sur « chez le docteur ». Ces changements essentiellement intrasystémiques sont typiques du bilinguisme équilibré ou d’un bilinguisme à domination française. Surgissent plutôt, dans les situations de bilinguisme à dominante étrangère (imaginons le bilinguisme en Ontario, où l’anglais est majoritaire), des changements où convergent l’intra- et l’intersystémique. On parle alors de « restructuration », car « aller au docteur » subit l’interférence anglaise « go to the doctor ». Un troisième cas de figure comporte les changements qui viennent remédier à une faiblesse du système en ayant recours à un transfert intersystémique. L’exemple donné par Chaudenson et ses compères concerne l’usage de la préposition « back » pour exprimer un mouvement inverse : tandis que « redonner » signifie « donner de nouveau », « donner back » correspondrait à « rendre ». Le dernier type de changement intervient surtout dans des langues dominées et relève d’un mécanisme propre aux bilingues qui chercheraient à pallier une « défaillance ». Il s’agit de calques comme « partir sur un voyage », motivé par la structure anglaise « go on a trip ». Un locuteur bilingue ignorant totalement le syntagme « partir en voyage » se tourne vers sa langue forte afin d’exprimer la même idée.

4. Synthèse des facteurs déclencheurs d’hispanismes

Bien entendu, les modèles de Hambye et de Chaudenson que nous venons d'examiner au point précédent sont loin d'être incompatibles. Ils ne décrivent simplement pas les mêmes phénomènes. Récapitulons :

Les facteurs extralinguistiques auront un impact sensible sur la conformité ainsi que sur la distinction. Plus la pression normative sera grande, plus les locuteurs éviteront les hispanismes ; soit parce que ces hispanismes ne font pas partie de l'usage dominant, soit parce que ne pas se plier à la norme standardisée est négativement marqué. Il va de soi les locuteurs pourront être plus ou moins sensibles à la norme standardisée et que cela favorisera tantôt la conformité, tantôt la distinction.

Les facteurs intralinguistiques, en particulier le processus d'autorégulation, peuvent être assimilés à la simplification, mais aussi à la distinction. A déjà été mentionnée la disparition des pronoms « en » et « hi », renforcée par le fait que le castillan s'en passe très bien. Rappelons qu'il s'agira d'un changement essentiellement intralinguistique en cas de bilinguisme équilibré ou à domination catalane, tandis qu'il y aura convergence entre l'intra- et l'interlinguistique (et donc restructuration) en cas de bilinguisme à domination espagnole. Selon nous, il est toutefois problématique qu'un changement purement intrasystémique justifie l'apparition d'hispanismes, puisque ceux-ci doivent nécessairement être propres à l'espagnol, si l'on se base sur les définitions du premier chapitre. Pour ce qui est de la distinction, nous nous limiterons à citer Casanova (1989 : 187-201) pour qui la conjonction « per a que » ne doit pas être perçue comme un calque du castillan « para que ». Les locuteurs l'auraient utilisée, selon elle, pour distinguer la cause et la finalité. Cette distinction n'était pas permise par l'unique conjonction « perquè » qui demeurerait ambiguë.

Nous avons déjà empiété sur les facteurs interlinguistiques avec les pronoms faibles et la conjonction de finalité. Mais ils favorisent encore d'autres facteurs de convergence ou de divergence. Premièrement, la restructuration peut témoigner d'un effet de simplification ou de distinction ; dans un bilinguisme à domination espagnole, il est en effet plus simple de garder une structure que deux. D'autre part, opérer une restructuration permettrait éventuellement à un locuteur de se distinguer des puristes. Deuxièmement, tant le transfert intersystémique visant à remédier à une faiblesse du système que le calque intervenant dans des langues dominées pour pallier une défaillance renvoient à la différenciation puisqu'ils privilégient l'efficacité de la communication. Le premier facteur traduit généralement un besoin néologique, tandis que le second n'a rien à voir avec un remplissage lexical. En effet, lorsqu'un locuteur recourt à ce que Myers Scotton et Okeju appellent « emprunt noyau », ou encore qu'il utilise la variante d'un

mot existant déjà en catalan (comme *marfil* à la place de *vori*), il ne cherche pas à nommer une nouvelle réalité.

Il reste à commenter deux des facteurs extralinguistiques que nous avons expressément gardé de côté ; le mode d'acquisition et le degré de bilinguisme. Ceux-ci auront des incidences fort disparates sur les variantes interférentielles étant donné le contexte sociolinguistique du catalan. En effet, les locuteurs catalans peuvent avoir acquis leur langue grâce à deux parents catalanophones, un seul, ou bien en immersion scolaire. Il convient, par ailleurs, de distinguer la jeune génération de la plus âgée car l'éducation se faisait exclusivement en castillan sous le franquisme, alors que l'école actuelle utilise majoritairement le catalan. Les premiers ont à priori moins de chances d'opérer des restructurations que les seconds, tandis qu'ils sont théoriquement plus enclins aux changements essentiellement intrasystémiques vu qu'ils se trouvent dans un bilinguisme à domination catalane.

CHAPITRE 4 : Quelle méthode peut-on mettre en place pour déterminer si les Catalans sont des puristes ?

1. Introduction

La fin du troisième chapitre vient de clore le cadre conceptuel dans lequel nous avons tenté de synthétiser ce qui touche aux hispanismes du catalan dans la littérature. Il en est ressorti que ceux-ci sont bien souvent catalogués comme des barbarismes et que l'épuration de la langue catalane s'est très vite avérée une priorité pour les acteurs de la normativisation. C'est pourquoi nous souhaiterions, dans un premier temps, évaluer la réception de la norme en vigueur ainsi que les représentations liées aux hispanismes afin de répondre aux questions soulevées à la fin du chapitre 2. Nous nous intéresserons dans un second temps aux raisons qui favorisent l'usage des hispanismes en catalan. L'enquête réalisée devrait permettre d'infirmer ou de confirmer certains facteurs mentionnés tout au long du chapitre 3, où il a été démontré par de nombreux auteurs qu'il est trop simpliste d'invoquer la théorie du contact comme cause unique du recours aux hispanismes. Le chapitre présent a pour but de poser le cadre méthodologique de notre recherche.

2. Un parti pris : l'enquête sociolinguistique sur base d'un corpus préétabli

2.1. Purisme et représentations de la norme

Afin de déterminer le degré de purisme des catalans, nous avons décidé d'observer à quel point la chasse aux hispanismes leur tenait à cœur. Considérons la manière dont Thomas (1991 :2) définit le purisme :

« the manifestation of a desire on the part of the speech community (or some section of it) to preserve a language from, or rid it of, putative foreign elements held to be undesirable (including those originating in dialects, sociolects and styles of the same language). It may be directed at all linguistic levels, but primarily the lexicon. Above all, purism is an aspect of the codification, cultivation and planning of standard languages ».

Selon la définition qui précède, le purisme linguistique est indissociable du rejet d'éléments présomptivement étrangers et indésirables. Elle vient légitimer l'étude des différentes représentations et attitudes linguistiques qui prévalent chez les locuteurs catalans face aux hispanismes et au « bon usage ». Pour rappel, Lafontaine (1986 : 14-15) distingue les représentations (« construction, plus ou moins autonome, plus ou moins indépendante, selon

les cas, de la réalité observée ») des attitudes linguistiques qui correspondent plutôt aux « jugements » émis par les locuteurs « sur les variétés linguistiques », auxquels peuvent être associées « différentes valeurs » hiérarchisées. Nous allons ainsi nous pencher sur ce que les locuteurs s'imaginent être le catalan normé, mais aussi sur les raisons qu'ils pourraient avoir d'appliquer ou de dévier de cette norme.

Or, il convient de distinguer la norme objective de la subjective. A ce titre, Paveau et Rosier (2008 : 48) écrivent que c'est bien la seconde qui est « source de jugements de valeur [...] (parfois) linguistiquement « faux » mais souvent « vrais » du point de vue de leur perception sociale ». L'enquête sociolinguistique devrait justement nous permettre de faire émerger les attitudes et représentations linguistiques des locuteurs catalans par rapport à la norme objective et de mesurer l'écart entre les normes qui régissent de fait les usages et celles que les locuteurs estiment (subjectivement) devoir adopter.

2.2. Construction de l'enquête

Plus concrètement, l'élaboration de notre enquête s'est déroulée en deux temps. Le premier concerne la partie plutôt linguistique en ce sens que nous avons arbitrairement sélectionné des phrases contenant des hispanismes sur le réseau social Twitter pour constituer un mini-corpus (qui est disponible en annexe). La plateforme virtuelle présente, à nos yeux, l'avantage de rendre compte du langage oral sous forme écrite. Il y a bien sûr du langage plus normatif, lorsque les tweets sont diffusés depuis un compte officiel, mais ce que nous avons décidé d'étudier ici sont les tweets émanant de locuteurs lambda dans des situations de communication informelle. Dans leur guide intitulé « corpus-based linguistics », Friginal et Hardy (2014 : 203) vantent les mérites d'un tel corpus : « insofar as they are a *record of natural language use* [nous soulignons], microblogs offer fertile ground for linguistic enquiry ». De plus, ils insistent sur la nature essentiellement personnelle et phatique de la majorité du contenu disponible sur Twitter (2014 : 205). Un avantage pratique, cette fois, réside dans la facilité à obtenir des occurrences langagières récentes, tout en évitant le paradoxe de l'observateur, même si d'aucuns objecteront qu'il est difficile de savoir à quel point les utilisateurs de la twittosphère surveillent leur langage. Une autre objection qui pourrait être adressée quant à cette première étape de la méthode vise le choix arbitraire des hispanismes. En tant que locuteur allophone, nous avons privilégié un panel d'hispanismes illustrant ce qui a été présenté dans le cadre conceptuel, plutôt que de viser l'exhaustivité. Nous ne prétendons donc pas travailler sur un échantillon représentatif des hispanismes les plus courants, mais bien sur un échantillon qui

embrasse différentes catégories grammaticales (interjection – substantif – adjectif – verbe). Par ailleurs, l'origine des locuteurs ayant produit les tweets est difficile à certifier. Afin de les rassembler, nous avons utilisé l'outil « tweetdeck⁷ ». Celui-ci permet d'effectuer une recherche sur base du contenu, de la langue et de la localisation. Même si nous avons restreint la recherche à des tweets en langue catalane provenant de la région de Barcelone, ce n'est pas suffisant pour affirmer que nous avons effectivement affaire à un locuteur autochtone. Il pourrait tout aussi bien s'agir d'une personne de passage ou d'un apprenant langue seconde. Nous partons du principe que l'origine n'est pas foncièrement pertinente, tant que des occurrences multiples de l'hispanisme retenu sont retrouvées, ce qui écarte l'hypothèse d'un hapax.

Dans un second temps, puisque nous voulions soumettre ce corpus préétabli de tweets à des locuteurs catalans afin de dégager les représentations qu'ils ont de la norme objective et des hispanismes, le questionnaire s'est avéré être l'option la plus opportune. En effet, Boukous (1999 : 15) explique que cet « instrument de recherche [...] permet d'obtenir des données recueillies de façon systématique et se prêtant à une analyse quantitative ». Un tel questionnaire possède évidemment des atouts et des limites. Boukous (1999 : 24) commence par en louer l'efficacité et l'objectivité ; le questionnaire permet de toucher un échantillon relativement large auquel des questions standardisées seront soumises sans que n'interviennent la personnalité ou l'humeur de l'enquêteur. Néanmoins, ces deux atouts sont conditionnés par des questions qui soient à la fois « claires, bien ordonnées et dénuées d'ambiguïté pour tous les sujets ». Nous reviendrons aux questions de manière plus détaillée dans le point suivant. Enfin, une précaution méthodologique est de mise ; un échantillon réduit d'enquêtés doit être soumis à une première passation du questionnaire pour en assurer la validation. A cet effet, nous avons envoyé une première version du questionnaire à 3 locuteurs du catalan. Nous avons ensuite recueilli leurs précieux commentaires, ce qui nous a permis de rectifier certaines formulations peu adéquates ou déroutantes. Citons, à titre d'exemple, les propositions originelles comme « je n'utilise cette phrase qu'avec des catalanophones/des gens qui ne soient pas catalanophones ». Deux des sujets ont judicieusement fait remarquer leur manque de logique, en justifiant qu'ils ne parleraient pas catalan avec des non-catalanophones. L'adaptation est présentée dans le point 2.3.3. De plus, nous avons constaté que les trois sujets du pré-test avaient tous tendance à ne choisir qu'une option (plus rarement deux) parmi celles proposées dans la partie 3 et ce, malgré une consigne les autorisant à cocher plusieurs propositions. Après mûre réflexion, nous avons

⁷ <https://tweetdeck.twitter.com/>

décidé de ne pas adapter la consigne et de ne pas imposer le choix d'au moins deux options, afin que les enquêtés ne se voient pas contraints de cocher une proposition par défaut.

2.3. Contenu du questionnaire

2.3.1. *Partie 1*

La première partie du questionnaire comporte 15 questions dont le but est double ; d'une part, il s'agit de connaître les représentations de la norme (du catalan standard produit par l'IEC) qu'ont les enquêtés. De l'autre, d'observer si les enquêtés pensent que l'usage respecte cette norme ou pas.

Chaque question se présente sous le même format ; en guise d'exemple authentique, une capture d'écran d'un tweet récent (postérieur à 2010 dans tous les cas de figure) est d'abord proposée. L'utilité d'un tel tweet réside non seulement dans la mise en contexte du fait de langue, mais aussi dans l'exposition d'une langue qui est moderne, contrairement à une construction artificielle de linguistes. Une attention spéciale a été portée au contenu et à la présentation de chaque tweet. Au niveau du contenu, il semblait essentiel que chaque phrase ne comporte pas d'autre hispanisme que celui mis en exergue, afin d'éviter que les enquêtés projettent leur ressenti d'un hispanisme sur l'autre. La solution choisie pour contourner le biais éventuel d'un nom d'utilisateur à consonance trop marquée a été de raboter la capture d'écran du tweet, gommant par la même occasion toute identification possible du propriétaire du tweet.

Cette première partie présente des questions semi-fermées. Les enquêtés doivent lire le tweet et donner leur ressenti par rapport au fait de langue sur lequel il leur est demandé de se focaliser. Dans un premier temps, les enquêtés peuvent cocher l'une des quatre premières options relatives à la norme et à l'usage. Celles-ci sont évidemment mutuellement exclusives. Dans un second temps, ils sont amenés à expliquer en quelques mots pourquoi certaines personnes pourraient considérer le fait de langue correct ou incorrect. Un espace est alors prévu pour qu'ils précisent eux-mêmes leur réponse. Ce faisant, on évite de frustrer le répondant et on est en mesure d'espérer des idées nouvelles qui n'auraient pas été envisagées dans la théorie.

An niveau du contenu, les faits de langues soumis aux enquêtés ont été choisis de manière à recueillir des informations quant aux questions suivantes :

- Est-ce que les répondants repèrent spontanément les hispanismes ?
- Est-ce qu'ils considèrent certains hispanismes comme étant de bon aloi et de mauvais aloi ?

- Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils sont redondants ?
- Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils portent sur des réalités familières ?
- Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils viennent combler un vide lexical ?
- Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière selon qu'il s'agit d'une interjection, d'un substantif, d'un adjectif ou encore d'un verbe ?
- Est-ce qu'ils jugent de la même manière les hispanismes intégrés à la norme de l'IEC et ceux qui ne le sont pas ?

Voici dans le tableau ci-dessous une classification que nous justifierons postérieurement :

Interjections	Q1: Home (N) ⁸ Q2: Bueno Q6: Doncs (N) Q10: Pues	'Tiens' 'et comment' 'Bon' 'Eh bien' 'donc' 'Eh bien' 'donc'
Substantifs	Q3 : Festuc (N) Q5 : Entrepà (N) Q7 : Pistatxo (N) Q8 : Bocata	'Pistache' 'Sandwich' 'Pistache' 'Sandwich'
Adjectifs	Q9: Tonto Q15: Beneit (N) Q12: Borratxo (N) Q13: Xulo (N)	'Bête' 'Bête' 'Ivre' 'saoul' 'Chouette' 'cool'
Verbes	Q4: Enterar-se Q11: Assabentar-se (N) Q14: Molar	'apprendre' 'apprendre' 'kiffer'

⁸ (N) signifie que le mot est normé selon le DIEC

Plusieurs commentaires s'imposent : tout d'abord, nous avons tenté d'inclure dans notre échantillon des exemples de tous les types d'hispanismes introduits dans le cadre théorique. Nous avons vu dans le point 2 du chapitre 3 que les interjections représentaient souvent des « emprunts noyaux », c'est-à-dire des emprunts qui ne comblent aucun vide lexical. Il est intéressant ici de voir quelles représentations ont les sujets de l'enquête de Q10 par rapport à son correspondant normé Q6. Q2 est un hispanisme pur et dur, tandis que Q1 indique une expression d'impatience, de surprise, etc. existante en castillan ('hombre').

Les deux catégories suivantes (substantifs et adjectifs) ne suivent pas le même schéma. Nous avons ici sélectionné deux couplets illustrant deux cas de figure opposés ; les substantifs de Q3 et Q7 sont tous les deux normés, ce qui atteste d'une intégration e l'hispanisme « pistatxo ». Bien que « borratxo » semble être un calque de l'espagnol « borracho », le second vient en fait du premier⁹. « Borratxo » n'est donc pas un hispanisme. En revanche, dans les couplets Q5-8 et Q9-15, les hispanismes « bocata » et « tonto » n'ont pas été assimilés au catalan normatif. Le cas de Q13 est particulier en ce sens qu'il représente un adjectif dit « branché ». Nous pensons que les représentations liées à cet usage peuvent être particulièrement instructives, puisque selon Bastida (cf. chapitre 3), il s'expliquerait par un besoin néologique. On remarquera au passage l'adaptation graphique et phonétique du castillan 'chulo'.

La démarche d'échantillonnage des verbes s'apparente aux catégories précédentes avec l'inclusion du couplet Q4-Q11, à ceci près que nous avons décidé d'inclure Q14. Il s'agit d'un verbe appartenant à l'argot des jeunes ('kiffer' en français) et que l'on pourrait considérer comme un néologisme apportant une nuance de registre. D'après la commission terminologique Termcat, aucune alternative n'a encore été proposée, mais le verbe n'appartient tout de même pas au catalan standardisé.

Venons-en à l'ordonnancement des questions. Celui-ci a dû être soigneusement réfléchi pour la simple et bonne raison que le questionnaire foisonne de doublets. Il n'était pas envisageable, par exemple, de positionner « doncs » et « pues » l'un à la suite de l'autre, puisque cela aurait pu induire une interprétation malencontreuse. Ainsi, un enquêté qui aurait juste répondu que « doncs » était normatif et fréquemment utilisé dans la langue actuelle, serait tenté de cocher la case « non-normatif » pour « pues » par soucis de cohérence s'il comprend que le but de l'enquête est d'étudier les représentations des hispanismes. Bien entendu, nous sommes conscient du fait qu'au bout de quelques questions, certains enquêtés pourraient malgré tout

⁹ <http://dle.rae.es/?id=5vUhcNU>

parvenir à cette déduction. Dès lors, mélanger les questions ne semblait pas entièrement satisfaisant. Les conditions de passation (lire plus loin) ne permettant pas une surveillance accrue des enquêtés, le seul paramètre encore réglable était la consigne ; celle-ci stipule de répondre successivement à chaque question, sans jamais revenir en arrière et elle interdit formellement d’apporter des modifications à une question déjà traitée, ainsi que de consulter le dictionnaire ou une tierce partie en cas de doute.

2.3.2. Partie 2

La deuxième partie du questionnaire comporte 9 questions dont le but est de confirmer ou d’infirmer les raisons qui déterminent l’usage des hispanismes. Ces raisons, invoquées tout au long du chapitre 3, ont été condensées dans un questionnaire à choix multiple. Nous quittons la sphère des représentations linguistiques pour nous immerger dans celle des attitudes.

Avant de demander aux enquêtés de se prononcer quant aux raisons qui les poussent à employer ou à éviter des hispanismes, nous avons eu recours aux tweets, à l’instar de la partie 2. Toujours dans une volonté de minimiser des biais éventuels, le nom d’utilisateur n’est pas visible. Chaque tweet a été placé en première position et suivi d’une phrase quasi identique ; la seule différence concerne la substitution d’un mot ou d’une locution par un hispanisme, ou vice-versa. Vu l’impossibilité de trouver deux tweets similaires en tout point sauf un, nous avons nous-mêmes rédigé la variante. Le tweet est donc un exemple empirique, tandis que la variante est une construction linguistique produite à des fins spécifiques.

Une fois de plus, les faits de langues soumis aux enquêtés ont été choisis de manière totalement arbitraire, certes, mais pas aléatoire. Nous avons pris comme référence les travaux de López de Castillo ainsi que ceux de Ferrando et Nicolás pour travailler exclusivement sur la morphosyntaxe. Voici dans le tableau ci-dessous une présentation des hispanismes (H) sélectionnés et de leur variante normée (VN), ainsi qu’une traduction en français (FR) :

Q1	1. No em puc creure el que vaig a dir , després de 3 mesos em penso que estic al dia amb els mails. (H) <u>FR</u> : Je n’arrive pas à croire ce que je suis sur le point de dire, après 3 mois je pense que je suis à jour avec les mails.	2. No em puc creure el que diré , després de 3 mesos em penso que estic al dia amb els mails. (VN)
----	--	---

Q2	1. Crec que el Sr. Duran va a la seva. No ha escoltat al poble. (VN) <u>FR</u> : Je crois que Mr Duran fait comme bon lui semble. Il n'a pas écouté le peuple.	2. Crec que el Sr. Duran va a lo seu. No ha escoltat al poble. (H)
Q3	1. En un cas com aquest, l'anar als tribunals està quasi garantit. (H) <u>FR</u> : Dans un cas comme celui-là, c'est presque garanti d'aller aux tribunaux.	2. En un cas com aquest, anar als tribunals està quasi garantit. (VN)
Q4	1. A això et referies en parlar del « consell d'administració de l'Aeroport de Barcelona? (VN) <u>FR</u> : C'est ce que tu voulais dire en parlant du "conseil d'administration de l'aéroport de Barcelone?"	2. A això et referies al parlar del « consell d'administració de l'Aeroport de Barcelona? (H)
Q5	1. Disculpa... Al meu entendre, ja ha deixat de ser una democràcia homologada... Només tenim que llegir articles i opinions d'arreu! (H) <u>FR</u> : Excuse-moi... Selon moi, ce n'est déjà plus une démocratie homologuée... Il n'y a qu'à lire n'importe quel article et opinion !	2. Disculpa... Al meu entendre, ja ha deixat de ser una democràcia homologada... Només hem de llegir articles i opinions d'arreu! (VN)
Q6	1. Ara mateix li ho dic. (VN) <u>FR</u> : Je le lui dis tout de suite.	2. Ara mateix s'ho dic. (H)
Q7	2. Cada dia estic més convençut de que la @... hauria de contractar a Jordi (H)	2. Cada dia estic més convençut que la @... hauria de contractar a Jordi (VN)

	<u>FR</u> : Je suis de plus en plus convaincu que @... devrait embaucher Jordi.	
Q8	1. Jo vull anar . (H) <u>FR</u> : Je veux y aller.	2. Jo vull anar-hi . (VN)
Q9	2. Molta gent al voltant d'una taula. Com mola! (H) <u>FR</u> : Beaucoup de gens réunis autour d'une table. Comme c'est cool !	2. Molta gent al voltant d'una taula. M'agrada amb bogeria! (VN)

La tâche qui est demandée aux enquêtés dans cette deuxième partie consiste tout d'abord à cocher ce qui correspond le plus à leur propre usage dans le contexte présenté. Ils disposent à cet effet d'une échelle à 5 points :

☐ Faig servir la frase 1 sempre : j'utilise toujours la phrase 1
☐ Faig servir més aviat la frase 1 : j'utilise plutôt la phrase 1
☐ Faig servir la frase 1 i la frase 2 indistintament : j'utilise indifféremment la phrase 1 et la phrase 2
☐ Faig servir més aviat la frase 2 : j'utilise plutôt la phrase 2
☐ Faig servir la frase 2 sempre : j'utilise toujours la phrase 2

Dans un second temps, les enquêtés sont invités à cocher la ou les raisons pour laquelle/lesquelles ils auraient plutôt tendance à utiliser une variante que l'autre. Pour ce faire, nous avons tenté de couvrir le champ des réponses pertinentes possibles et de rédiger celles-ci dans une langue concise et compréhensible pour les sujets. Puisque la formulation des réponses est caractérisée par un recours systématique au métalangage, il s'avère pertinent d'explicitier le lien entre les différentes propositions créées et la théorie.

☐ Té un matís suplementari. **(P1)**

Une première raison potentielle suppose que, « bien que les deux phrases signifient la même chose, il y ait une nuance supplémentaire ». L'enquêté optant pour P1 préfère alors innover et complexifier la manière de dire les choses pour améliorer le potentiel communicationnel ; c'est un signe de différenciation. Etant donné que cette option est relativement vague, l'enquêté a la possibilité de décrire en quelques mots la nuance apportée.

☐ Permet que m'entengui tothom. (P2)

P2 implique que l'enquêté choisit telle phrase et non sa variante « pour permettre que tout le monde le comprenne ». Elle met en avant l'importance de se faire comprendre et accentue l'enjeu fonctionnel, typique d'une tendance conservatrice.

☐ Es més senzilla. (P3)

P3 invoque un motif de simplification. Choisir une phrase plutôt que l'autre répondrait alors à la loi du moindre effort, première tendance innovatrice postulée qui laisserait entendre que l'enjeu fonctionnel prime ; on vise alors l'économie du système linguistique.

☐ Així es parla en el meu entorn, amb els amics (P4)

Le fait d'employer une variante « parce que c'est ainsi qu'on parle dans mon milieu, avec les amis », comme le suggère P4, traduit une volonté de conformité à l'usage linguistique dominant, qui est donc une tendance conservatrice.

☐ Hi ha més probabilitat que li sembli a tothom acceptable o correcte (P5)

Une autre raison valable de ne pas recourir à l'une des variantes dénoterait une peur qu'elle « ne soit pas jugée acceptable ou correcte par tout le monde ». Il y a derrière P5 une volonté de conformité identique à P4, bien qu'elle insiste davantage sur l'aspect normatif de l'usage linguistique dominant.

☐ No vull parlar com la gent que fa servir l'altre formulació (P6)

Voici une proposition nous permettant de dire que les enquêtés sont plus soucieux de « se distinguer » des autres, puisqu'ils rejettent la formulation caractéristique à un groupe. Il s'agit là de la dernière tendance innovatrice.

☐ S'accepta millor quan es parla amb catalanoparlants (P7)

☐ S'accepta millor quan es parla amb castellanoparlants (P8)

Les propositions (P7 et P8) cherchent à établir si des variantes sont davantage acceptables avec des catalanophones ou avec des locuteurs dont la langue usuelle serait le castillan. Il y a évidemment des raisons sous-jacentes qui poussent les locuteurs à tolérer des hispanismes selon la personne à qui ils s'adressent. Il serait intéressant de voir ici combien d'enquêtés s'autorisent à utiliser des hispanismes lorsqu'ils sont en présence d'autres catalanophones.

La dernière proposition (autre) est ouverte : de cette manière, les répondants ne se retrouvant dans aucune des options listées pourront écrire dans leurs propres mots ce qui justifie leur préférence. Il n'est pas improbable que certaines réponses expriment la même idée que dans l'une des propositions 1 à 6, auquel cas il conviendra de les assimiler lors du traitement des données.

Toutes les propositions que nous venons d'énumérer ont l'avantage de cibler directement les facteurs inclus dans le chapitre 3 ainsi que d'éviter un jargon sociolinguistique qui ne serait pas à la portée des enquêtés. Nous sommes toutefois conscients de leurs limites ; il y a tout d'abord la longueur. Selon Boukous (1996 : 19), il vaut mieux s'en tenir à un nombre raisonnable de questions pour ne pas alourdir la recherche et ne pas démotiver les enquêtés. Dans le cas présent, il y a 9 propositions possibles pour chaque question. Cela peut sembler beaucoup, d'autant que cette troisième partie arrive après l'évaluation de 15 tweets, mais nous ne voyions pas d'autre manière satisfaisante de tester équitablement l'ensemble des variantes. C'est pourquoi nous avons préféré n'aborder que 9 cas morphosyntaxiques tout en visant l'exhaustivité du choix multiple. Boukous (1996 :19) recommande par ailleurs d'éliminer « les questions dont les réponses se trouvent dans d'autres sources et celles qui font un double emploi ». Or, il est vrai que P1, 2, 4 et 5 ont toutes trait à la conformité. Nous les estimons toutefois nécessaires car chaque proposition mentionnée spécifie le type d'enjeu à l'œuvre. Inversement, force est de concéder que P6 est relativement vague. Il aurait fallu explorer les divers motifs de la distinction plus en profondeur pour bien faire. Nous y avons renoncé pour la simple et bonne raison qu'il était impossible de soumettre tous les sous-facteurs de distinction imaginables sans rallonger le questionnaire, ce qui aurait pu porter préjudice à la motivation des enquêtés.

Une dernière remarque concerne l'ordonnancement ; en principe, l'ordre des questions a peu d'incidence sur l'interprétation des questions. Néanmoins, une ultime précaution a tout de même été prise. Elle consiste à alterner des tweets comportant aussi bien des hispanismes que du catalan normatif, de façon à ce que les enquêtés ne présument aucun canevas.

2.3.3. Partie 3 « Données des participants »

La troisième et dernière partie du questionnaire comporte 17 questions dont le but est de se former une idée du « profil linguistique » de chaque enquêté. Portant sur l'usage des deux langues et sur le rapport au catalan normé, ces questions auraient bien entendu risqué d'activer chez le répondant un positionnement comme catalanophone ou castillanophone si elles étaient apparues en début de questionnaire. Ainsi, un répondant se présentant comme catalanophone dominant et attaché à la norme aurait eu tendance à condamner les hispanismes par souci de cohérence. C'est pourquoi il était préférable de réserver les questions visant à spécifier « l'identité sociale » pour la dernière partie. On y retrouve surtout des questions de fait (Q1 ;2 ;3 ;4 ;5 ;6 ;7 ;8 ;9 ;10 ;11), mais aussi quelques questions d'opinion (Q12 ;13 ;14 ;15 ;16 ;17). Selon Boukous (1999 : 16), les premières ont trait aux « phénomènes observables », dont la validité peut être vérifiable empiriquement, tandis que les secondes « portent sur les opinions, les attitudes, les motivations, les représentations des sujets ». Passons en revue ces 17 questions :

Les questions 1, 2 et 3 permettent de déterminer, l'âge, le sexe, et l'origine de l'enquêté. Nous aurons ultérieurement recours à ces données afin de les mettre en relation le degré de purisme constaté.

Les questions allant de 4 à 11 sont un moyen détourné de demander aux enquêtés si leur langue usuelle est plutôt le castillan ou le catalan. Nous nous sommes inspirés, pour leur rédaction, du questionnaire sociolinguistique rédigé par Badia i Margarit (1969), auteur qui évite, lui aussi, de poser une question trop directe du style « êtes-vous catalanophone ou hispanophone ? ». Les enquêtés risquaient effectivement de se baser sur des critères subjectifs pour déterminer leur langue usuelle. Ainsi, nous avons privilégié les questions de fait aux questions d'opinion. Les indicateurs supposés renvoyer au castillan ou au catalan concernent la langue dans laquelle il est plus rapide de compter, celle des échanges amicaux, professionnels et familiaux ou encore celle des habitudes de lecture. La question 11 devrait témoigner, quant à elle, de la fréquence à laquelle les enquêtés produisent des alternances de code.

A partir de la question 12, les enquêtés sont invités à s'exprimer au sujet du catalan normatif et des barbarismes. Hormis la question 15, il s'agit exclusivement de questions d'opinion. A noter également que, mis à part la question 16 qui est semi-fermée, toutes les autres sont fermées. Ceci s'explique par la difficulté de couvrir le champ des réponses possibles pour la question 16, tandis que nous nous sommes efforcés de fournir des choix multiples relativement exhaustifs

dans le reste des cas. En somme, les enquêtés sont priés de choisir parmi les réponses alternatives celle qui leur semble la plus conforme à leur point de vue.

Une majorité de questions fermées présente des avantages et des inconvénients. Boukous (1996 : 17) les synthétise de manière suivante :

« l'avantage des questions fermées est qu'elles permettent une formulation, un codage et un traitement simples, en outre les résultats se prêtent à une analyse immédiate ; elles ont cependant l'inconvénient d'imposer au sujet de faire un choix parmi des réponses proposées alors qu'il se peut que son opinion soit plus nuancée que oui/non, d'accord/pas d'accord, favorable/non favorable, etc. »

Puisque le but recherché dans cette dernière partie consistait principalement à établir le « profil linguistique » des enquêtés, un traitement simple et rapide était une priorité. Pour ce qui est « d'imposer au sujet de faire un choix », les questions 1 à 11 ne prêtent de toute façon pas à de nombreuses options. Il n'en va pas de même pour les suivantes ; c'est pourquoi nous avons veillé à ne pas enfermer les enquêtés dans un choix dichotomique. Il y a minimum trois options par question soumise.

Reste à toucher un mot sur l'ordonnancement des questions. Comme le recommande Boukous (1996 : 22), les questions générales précèdent bien les spécifiques, tandis que celles d'opinion suivent celles de fait. Dans un souci d'atténuer l'influence de la position des questions sur les réponses de l'enquêté, les questions 11, 12, 13 ont notamment été classées plus haut qu'initialement prévu. Il nous semble en effet qu'à partir de la question 14, un enquêté faisant preuve de perspicacité pourrait saisir le lien entre purisme et hispanismes et répondre de manière biaisée.

2.4. Passation du questionnaire

A défaut de comporter 26 pages, le questionnaire que nous avons conçu présente l'avantage majeur de pouvoir être passé en moins de 30 minutes. Cette durée moyenne a été calculée sur base du pré-test effectué. Selon Boukous (1999 : 19), « la durée raisonnable d'une passation à domicile, dans une salle de classe ou dans tout lieu tranquille peut atteindre une heure, en revanche une passation effectuée dans des conditions moins favorables, par exemple dans la rue ou dans un lieu de travail, ne devrait pas excéder un quart d'heure ». Nous aurions donc pu envisager de héler les passants dans la rue pour leur demander de participer à l'enquête. Pourtant, deux raisons pragmatiques nous en ont dissuadé ; il était tout d'abord moins onéreux d'envoyer le questionnaire par voie électronique. Ensuite, étant tenu par des obligations

académiques, il aurait été particulièrement chronophage d'accoster des gens sur la voie publique. Puisque nous possédions un réseau de connaissances disposées à diffuser l'enquête pour nous venir en aide, cette solution a été privilégiée.

Si le questionnaire en ligne offre l'avantage indéniable de réduire les coûts d'impression tout en gagnant du temps, il présente néanmoins quelques inconvénients. Abordons dans un premier temps le manque de contact durant la passation. En l'absence de l'enquêteur, l'enquêté est livré à lui-même et ne peut pas demander le moindre éclaircissement. Nous espérons avoir pallié ce manque en concevant un questionnaire suffisamment clair et concis, d'autant qu'il a été retravaillé deux fois suite au pré-test. D'un autre côté, l'impossibilité pour l'enquêté de poser des questions le préserve d'une influence quelconque de la part de l'enquêteur. Un deuxième inconvénient réside dans les conditions de passation. A distance, l'enquêteur n'est pas en mesure de garantir que l'enquêté n'a pas eu recours à internet ou à un dictionnaire. De même, l'enquêté pourrait très bien faire appel à un membre de son entourage en cas de doute. Il est également possible qu'en l'absence de contrôle et de sanctions, l'enquêté ait répondu un peu au hasard. Tout ceci met en péril la fiabilité des réponses récoltées. Nous ne pouvons ici que nous en remettre à la sincérité des participants ainsi qu'à leur respect scrupuleux des consignes.

Compte tenu de toutes ces considérations, le questionnaire a donc été diffusé par mail. Ceux et celles qui ont reçu le questionnaire via un tiers ont été priés de nous le renvoyer directement. La question relative au lieu de naissance située stratégiquement au tout début de la troisième partie du questionnaire nous a permis d'écarter d'emblée les participants qui parleraient une variété autre que le catalan oriental. Ajouter d'autres dialectes comme variables aurait sensiblement complexifié l'analyse des résultats. Quant au nombre de réponses à recevoir, il importait que l'échantillon d'enquêtés soit suffisamment représentatif, que ce soit au niveau du sexe, de l'âge ou de la compétence en langue catalane/castillane. Javeau (1978 : 27-29) est d'avis qu'aucun échantillon « ne devrait comporter moins de 30 individus » et que sa taille dépend de deux facteurs ; le degré de précision recherché et le degré d'homogénéité de la population étudiée. Comme nous disposons de moyens réduits et que la population est peu homogène, nous avons opté pour un échantillon stratifié ; la première strate implique la parité hommes-femmes, la seconde implique la nécessité d'avoir un représentant par tranche de dizaine d'années et la troisième requiert que sur dix locuteurs, sept soient catalanophones¹⁰. Nous avons donc cherché à réunir 15 hommes et 15 femmes, dont trois représentants de chaque

¹⁰ <http://www.leparisien.fr/international/espagne-comprendre-la-catalogne-en-9-chiffres-27-09-2015-5132147.php>

sexe par tranche d'âge. Parmi ces 30 participants, entre 20 et 24 se doivent d'être catalanophones.

2.5. Traitement des données brutes et analyse des données

Cette enquête sociologique aboutira à des données statistiques dont l'interprétation est sujette à une certaine prudence, au vu du nombre de participants. Une généralisation des résultats exigerait effectivement plus de 30 informateurs et nous nous limiterons à décrire des tendances. Mais avant d'en arriver aux données statistiques, il sera nécessaire de réaliser un groupement des questions afin d'obtenir des catégorisations sur base du contenu.

Les questions 4 à 12 de la troisième partie devraient permettre, comme indiqué plus haut, de déterminer la compétence linguistique de chaque enquêté. Nous considérons que 6 réponses sur 9 en faveur d'une langue suffisent à octroyer au locuteur le statut de catalanophone ou d'hispanophone. Q6, Q7 et Q9 autorisent le choix des deux langues. Cette réponse est alors neutralisée et n'intervient pas dans le comptage. Pour ce qui est de Q11 et Q12, seules les réponses « li passa rarament » et « poder fer servir el català en qualsevol àmbit » feront pencher la balance en faveur d'un statut de catalanophone.

Les questions 13 à 17 de la dernière partie portent sur le rapport des interviewés à la norme de référence. Nous distinguerons 5 types de profil : ceux qui accordent de l'importance à la norme standardisée, évitent les barbarismes et pensent bien parler catalan (A), ceux qui accordent de l'importance à la norme standardisée, n'évitent pas les barbarismes et pensent bien parler catalan (B), ceux qui accordent de l'importance à la norme standardisée, évitent les barbarismes et pensent mal parler catalan (C), ceux qui accordent de l'importance à la norme standardisée, n'évitent pas les barbarismes et pensent mal parler catalan (D) et finalement ceux qui n'accordent pas d'importance à la norme standardisée (E).

La première partie du questionnaire analysera la connaissance de la norme standardisée et l'attitude face aux hispanismes. Il s'agira premièrement de voir combien de participants ont une connaissance effective et combien ont une connaissance imaginaire de la norme. Suite à cela, nous séparerons les hispanismes considérés comme « corrects » des autres et finalement, nous analyseront les raisons suggérées par les enquêtés.

Un autre classement des hispanismes sera proposé sur base des résultats obtenus dans la deuxième partie du questionnaire, distinguant cette fois les facteurs qui en justifient l'usage.

Grâce à cette partie, nous devrions également être à même de fournir une catégorisation des locuteurs en fonction des hispanismes admis.

2.6. Composition des informateurs

Voici une vue d'ensemble des sujets qui ont accordé un peu de leur temps pour constituer notre panel d'informateurs. Une première classification a été établie sur base des critères développés dans le point précédent :

	Sexe	Âge	Langue dominante	Rapport à la norme de référence
HA	Masc	19	Castillan	Profil E
HB	Masc	18	Castillan	Profil A
HC	Masc	19	Catalan	Profil A
FA	Fem	18	Catalan	Profil B
FB	Fem	19	Catalan	Profil A/B ¹¹
FC	Fem	19	Castillan	Profil E
HD	Masc	21	Catalan	Profil A
HE	Masc	20	Indéterminable ¹²	Profil A
HF	Masc	22	Catalan	Profil B
FD	Fem	22	Catalan	Profil B
FE	Fem	24	Catalan	Profil A
FF	Fem	21	Castillan	Profil A
HG	Masc	31	Catalan	Profil C
HH	Masc	30	Catalan	Profil A
HI	Masc	38	Catalan	Profil A
FG	Fem	35	Catalan	Profil B
FH	Fem	34	Catalan	Profil B
FI	Fem	33	Catalan	Profil A
HJ	Masc	46	Catalan	Profil A

¹¹ FB a coché deux réponses à la question concernant les barbarismes ; elle les utiliserait consciemment et d'autre part, essaierait de les éviter bien qu'elle les utilise inconsciemment. Puisque la consigne stipulait de ne pas revenir en arrière, nous considérons que FB voulait en fait cocher la deuxième option. C'est pourquoi nous lui attribuons le profil A dans l'analyse des résultats.

¹² Avec 4 réponses en faveur du catalan et 4 en faveur du castillan, il est difficile d'attribuer une langue dominante à HE. Puisqu'il reconnaît souvent alterner le catalan et le castillan et non de temps en temps, nous décidons de le classer parmi les castillanophones pour faciliter le traitement des données.

HK	Masc	42	Catalan	Profil D
HL	Masc	42	Catalan	Profil A
FJ	Fem	42	Catalan	Profil E
FK	Fem	44	Catalan	Profil A
FL	Fem	44	Castillan	Profil C
HM	Masc	62	Catalan	Profil C
HN	Masc	62	Catalan	Profil C
HO	Masc	70	Castillan	Profil B
FM	Fem	59	Catalan	Profil A
FN	Fem	53	Castillan	Profil A
FO	Fem	54	Catalan	Profil E

CHAPITRE 5 : Résultats de l'enquête

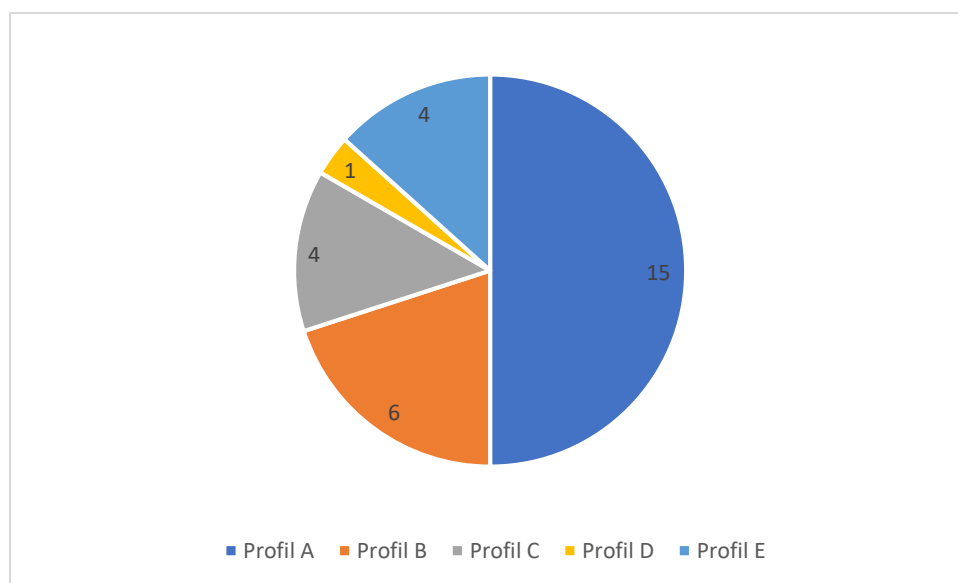
1. Introduction

Après avoir récolté les enquêtes de quinze hommes et de quinze femmes, nous sommes en mesure d'analyser plus minutieusement les résultats obtenus. Ceux-ci seront tout d'abord présentés sous forme de graphiques ou de tableaux. Nous analyserons les divers profils de répondants en fonction de l'âge, du sexe et de la langue dominante avant de traiter les faits de langues. Chaque observation donnera lieu à un commentaire liminaire et sera ultérieurement développée ou interprétée dans la section « Discussions ».

2. Répartition des profils

2.1. Répartition générale

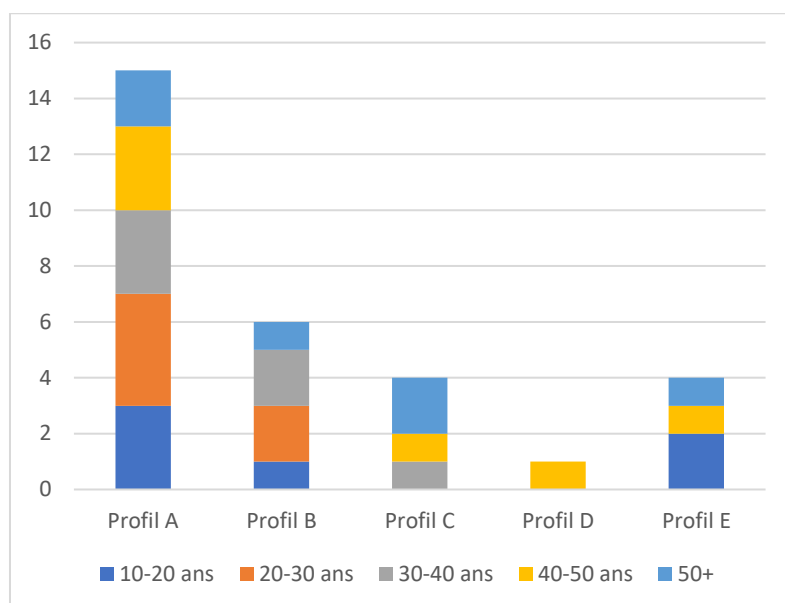
Figure 1



Il ressort de ce premier graphique que le profil A est clairement dominant dans notre échantillon de la population catalane avec quinze répondants. Ceci revient à dire que la moitié de l'échantillon accorde de l'importance à la norme standardisée, évite les barbarismes et pense bien parler catalan. Le profil D (locuteurs pensant parler un catalan empreint de fautes et pour qui la norme standardisée est importante, bien qu'ils n'évitent pas les barbarismes) est en revanche très peu représenté avec un seul répondant. Le reste des profils se distribue de manière relativement égale.

2.2. Répartition en fonction de l'âge

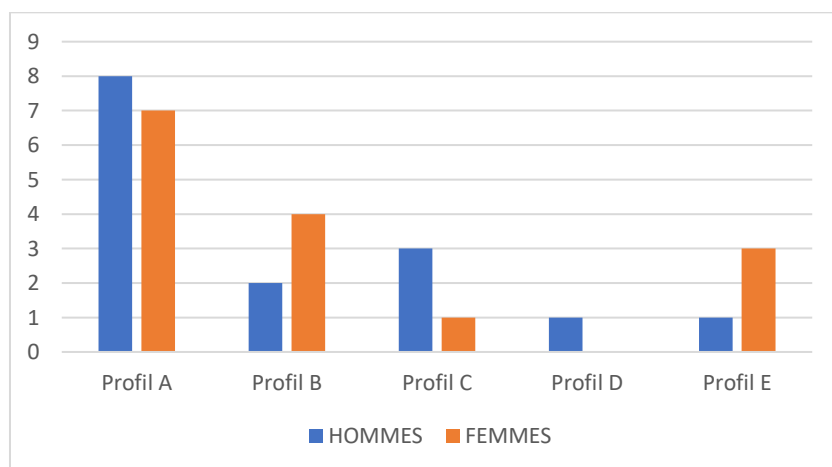
Figure 2



Le profil A se retrouve dans toutes les couches d'âge, tandis que le profil B (identique au A à ceci près que les locuteurs n'évitent pas les barbarismes) disparaît de la tranche 40-50. Tandis qu'on ne peut tirer aucune conclusion valide pour les profils B et E, il semblerait que les profils C et D se caractérisent par une absence de répondants en-dessous de 30 ans. Ces derniers auraient donc davantage confiance en leurs compétences linguistiques que leurs aînés.

2.3. Répartition en fonction du sexe

Figure 3

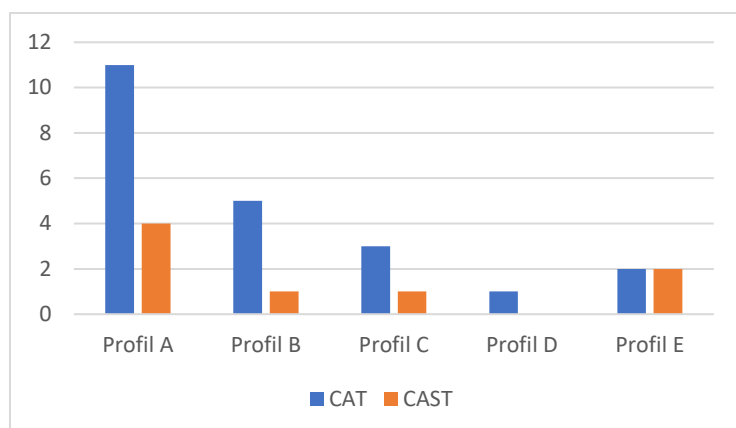


Tous les profils touchent le sexe masculin alors qu'aucune femme n'affiche le profil D. Nous avons vu dans le point 2.1 que le profil A était majoritaire. Il s'avère ici qu'il est assez équilibré

avec huit hommes et sept femmes. Pour ce qui est des profils moins représentés, le sexe ne semble pas être une variable pertinente.

2.4. Répartition en fonction de la langue dominante

Figure 4

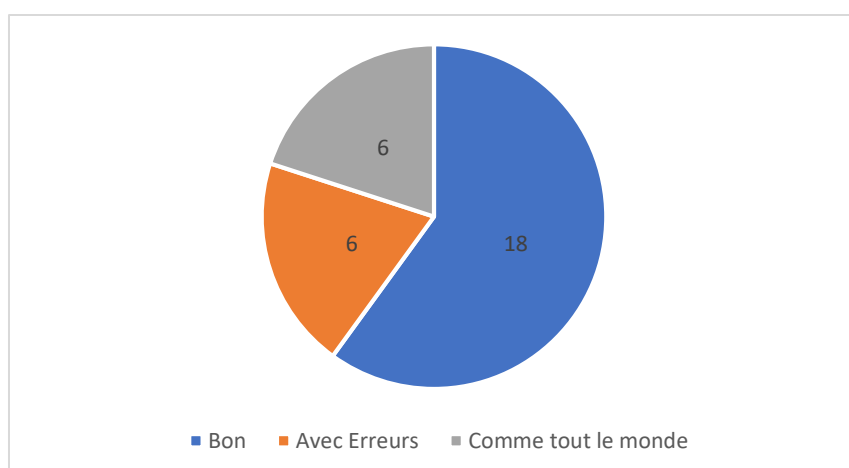


Tel qu’annoncé, l’enquête comporte bien environ trois quarts de répondants dont la langue dominante est le catalan et un quart de répondants dont la langue dominante est le castillan. Ces derniers sont répartis dans tous les profils à l’exception du D, mais comme il aurait suffi que le répondant catalanophone se classe ailleurs pour qu’aucune langue dominante ne caractérise ce profil, nous n’en tirons aucune conclusion valide. Une fois la proportion rétablie, on peut voir qu’il y a autant de catalanophones que de castillanophones dans les profils A à D tandis que le profil E se détache légèrement ; proportionnellement, il y aurait 6 castillanophones pour 2 catalanophones, ce qui rompt avec la parité observée dans les autres profils. Certes, l’échantillon est faible, mais ces chiffres pourraient prêter à croire que les premiers accordent moins d’importance à la norme que les seconds.

3. Quel catalan les répondants pensent-ils parler ?

3.1. Répartition générale

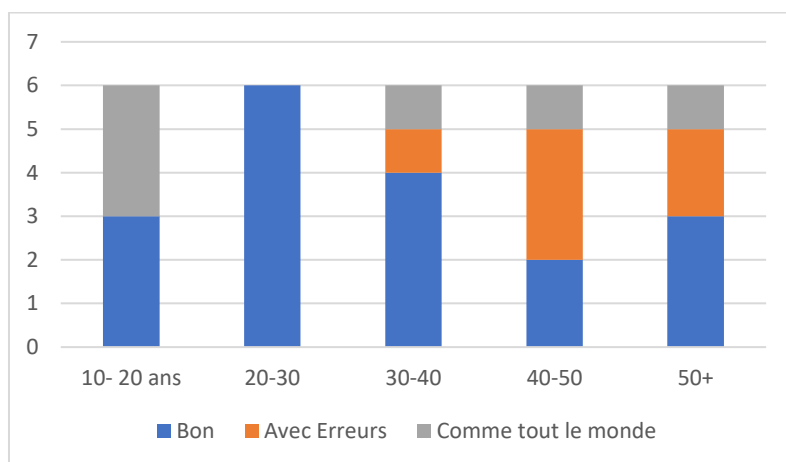
Figure 5



Dix-huit répondants estiment que leur catalan est bon. Cela représente donc trois-cinquième des enquêtés. Six autres sont conscients de commettre quelques erreurs et les six derniers préfèrent éviter tout jugement positif ou négatif ; ils parleraient comme tout le monde.

3.2. Répartition en fonction de l'âge

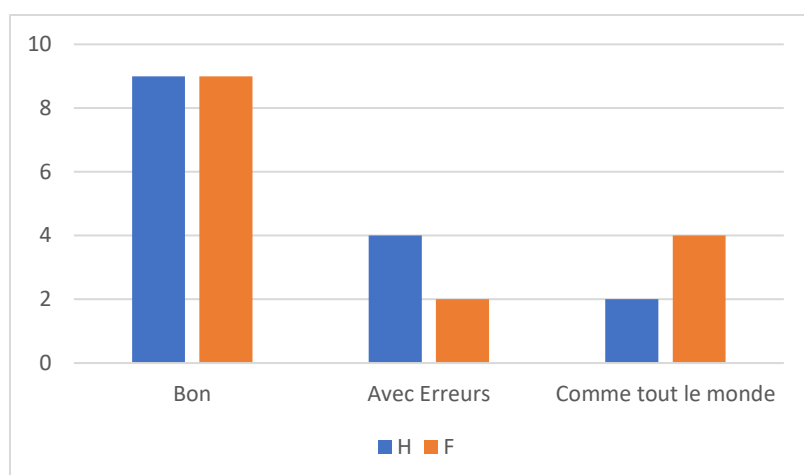
Figure 6



Les moins de 30 ans semblent assez confiants quant à leur catalan ; aucun d'entre eux ne le parlerait en faisant des fautes. En revanche, les plus de 40 ans sont plus nombreux à admettre qu'ils ne parlent pas un catalan dépourvu de fautes. Par ailleurs, il convient de remarquer que la tranche 10-20 ans présente un équilibre intéressant : soit les répondants pensent parler un catalan bon, soit ils sont plus insouciants quant à leur manière de parler.

3.3. Répartition en fonction du sexe

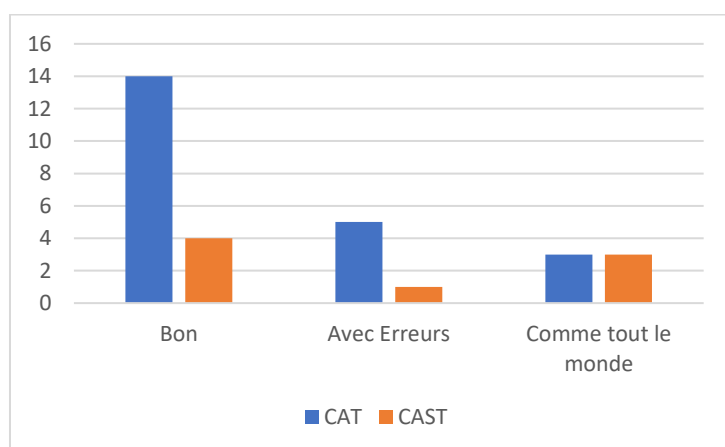
Figure 7



Parmi les hommes et les femmes qui estiment leur catalan bon, on observe un équilibre parfait entre les deux sexes. Les deux autres catégories, bien qu'elles révèlent un miroir inversé, ne permettent pas de tirer une conclusion fiable.

3.4. Répartition en fonction de la langue dominante

Figure 8



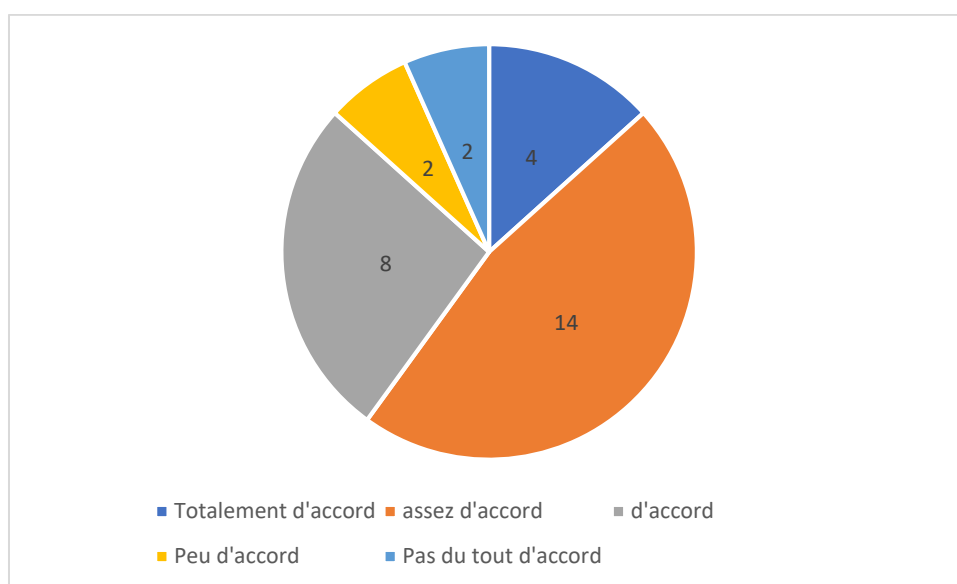
Observons en premier lieu la proportion des réponses dans chaque groupe. Chez les répondants ayant le castillan comme langue dominante, la moitié estime parler catalan correctement. Comparativement, c'est presque autant que les répondants dont la langue dominante est le catalan puisqu'ils sont quatorze sur vingt-deux. D'autre part, alors qu'un castillanophone sur huit (soit 13%) estime commettre des erreurs en catalan, ils sont cinq catalanophones sur vingt-deux (soit 23%). Ces chiffres sembleraient indiquer à première vue une plus grande insécurité linguistique chez les catalanophones. Il faut toutefois redoubler de prudence lorsqu'on avance cette tendance car les sous-échantillons ne sont pas comparables en tous points. Parmi les répondants castillanophones, cinq sur huit ont entre 18 et 21 ans, tandis que l'âge des trois autres

oscille plutôt entre 44 et 70 ans. Or, nous avons vu plus haut que l'insécurité linguistique augmentait avec l'âge. La différence observée ici semble donc davantage traduire un effet de l'âge qu'un effet de langue dominante.

4. Importance accordée au catalan normatif pour bien parler catalan

4.1. Répartition générale

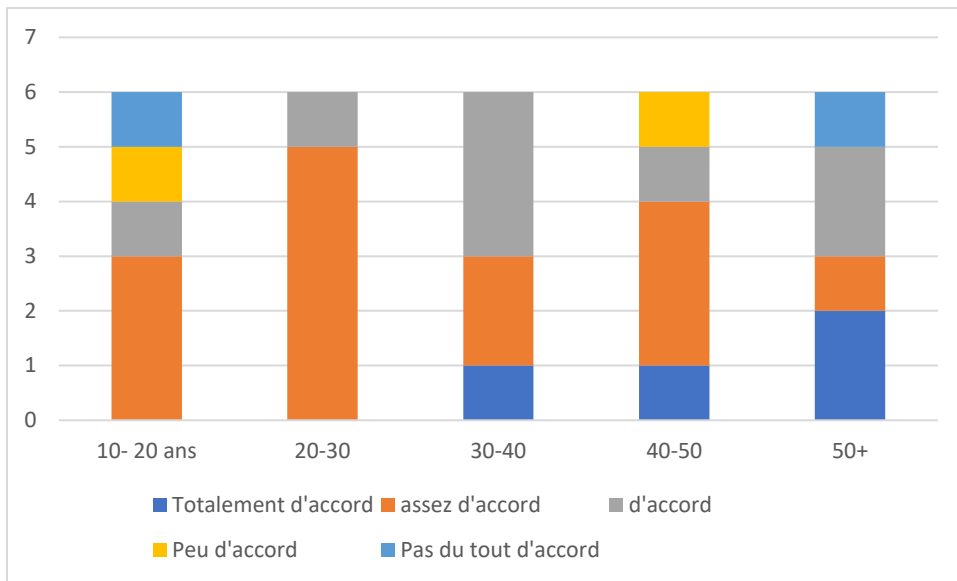
Figure 9



Il s'avère que la plupart des enquêtés établit une corrélation directe entre la connaissance du catalan normatif et la faculté de bien parler catalan. Seuls deux répondants sont peu d'accord. Le même nombre - extrêmement faible - de répondants n'accorde aucune importance au catalan normatif.

4.2. Répartition en fonction de l'âge

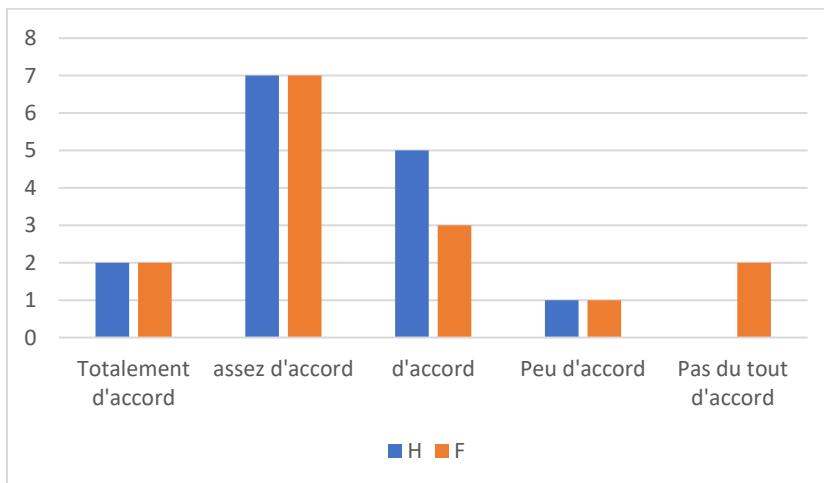
Figure 10



Puisque tout peut se jouer à un individu ici, la seule information pertinente à extraire de ce graphique est que les répondants tout à fait d'accord pour établir une corrélation entre une connaissance de la norme et un catalan correct ont tous plus de 30 ans. Ceci est cohérent avec la perception des erreurs (figure 6).

4.3. Répartition en fonction du sexe

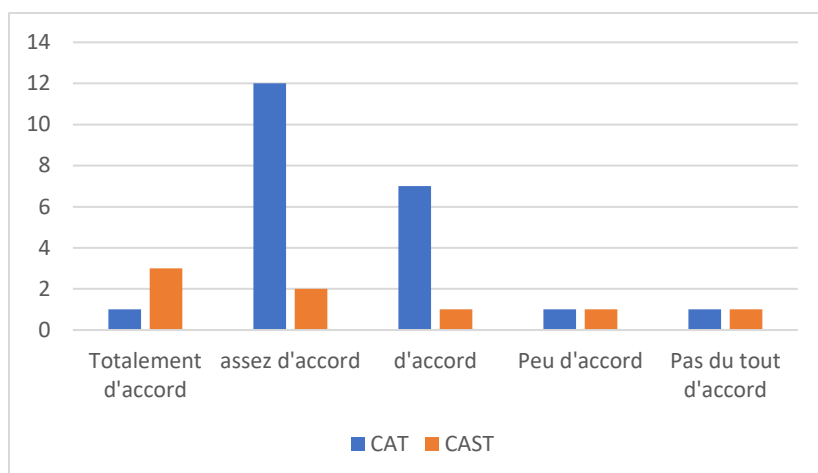
Figure 11



Aucune information intéressante n'est à extraire de ce graphique ; les deux sexes sont peu ou prou équilibrés.

4.4. Répartition en fonction de la langue dominante

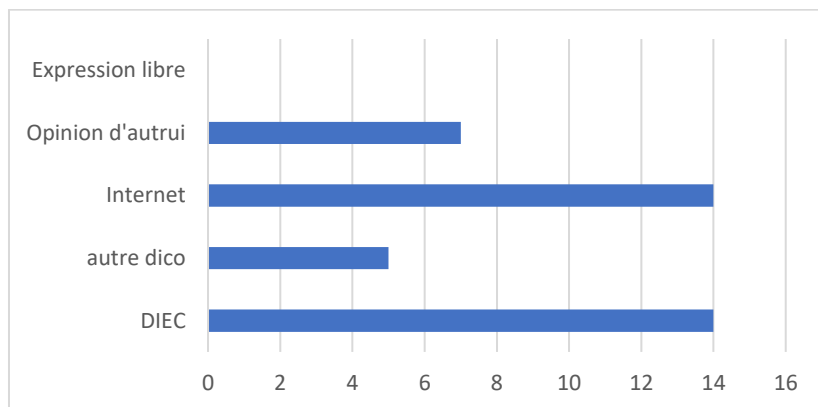
Figure 12



Il apparaît ici de manière ostensible que tant les répondants ayant le catalan comme langue dominante (20/22) que ceux ayant le castillan (6/8) défendent une certaine connaissance du catalan normatif pour bien parler. Remarquons que la majorité des castillanophones reconnaît l'importance du catalan normatif. Proportionnellement, ils seraient même plus nombreux que les catalanophones à être totalement d'accord. Un effet d'âge est aussi à prendre en compte ici ; les castillanophones ayant exprimé leur accord total ont tous plus de 40 ans.

5. Que font les Catalans en cas de doute ?

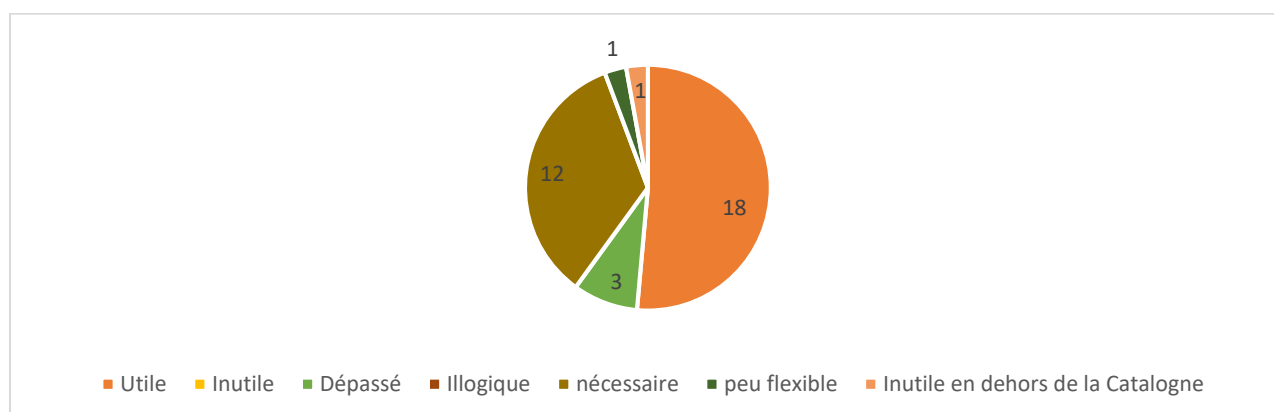
Figure 13



Aucun des répondants ne s'aventure à dire ce qui lui passe par la tête, quitte à commettre une faute. En cas de doute, les Catalans consultent prioritairement le DIEC ou se tournent vers l'internet, indépendamment de leur tranche d'âge. Ils sont plus rares à consulter un autre dictionnaire ou à se contenter de l'opinion d'autrui. Plusieurs d'entre eux combinent le dictionnaire, internet ainsi que les connaissances de leur entourage.

6. Que pensent les Catalans du catalan normatif ?

Figure 14

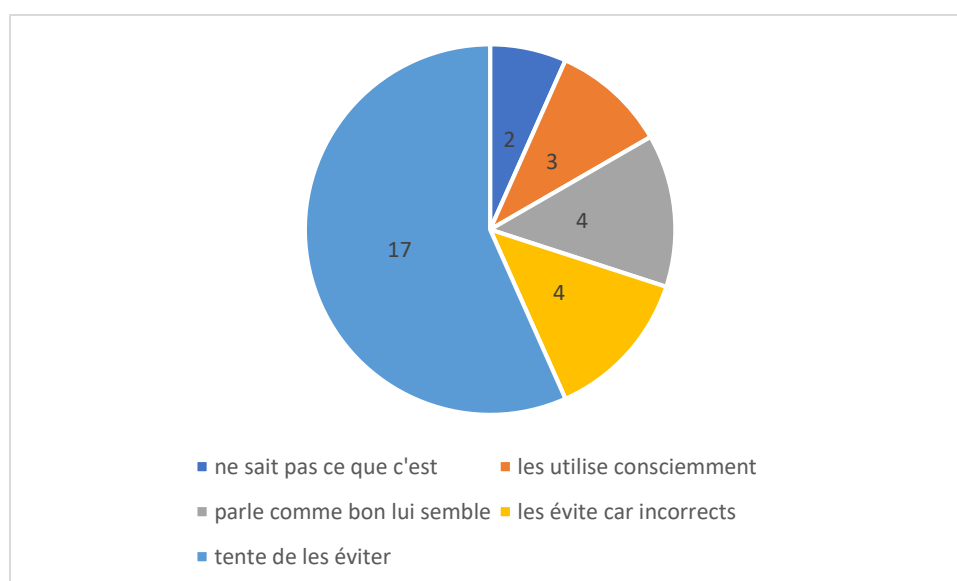


Pour la majorité des Catalans, le catalan normatif est surtout utile et nécessaire. Trois répondants l'estiment cependant dépassé. Deux répondants ont choisi l'option « autre » et l'ont qualifié de « peu flexible » (que l'on pourrait assimiler à « dépassé » si la flexibilité dont parle le répondant est en lien avec une modernisation) ainsi que d'« inutile en dehors de la Catalogne ». Il convient d'ajouter que cette dernière réponse singulière provient d'un répondant masculin âgé de 70 ans qui, sous le franquisme, n'a pas pu suivre d'études en catalan, et pour qui le terme « barbarisme » ne renvoie à rien de connu. Nous pourrions ainsi postuler que le catalan normatif est jugé utile et nécessaire parce que l'école stigmatise les fautes de langue. Par ailleurs, le répondant en question pourrait tout aussi bien ne pas accorder d'importance au catalan normatif parce qu'il perçoit le catalan comme une langue régionale qu'il est égal de bien ou mal parler.

7. Attitude face aux barbarismes

7.1. Attitude générale

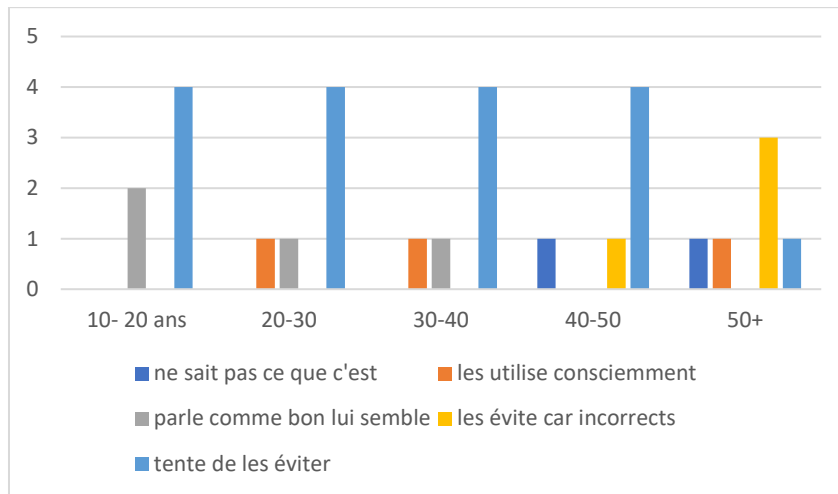
Figure 15



Mis à part deux répondants, l'ensemble du panel interrogé connaît le terme « barbarisme ». Vingt-et-un répondants (soit quasi les trois-quarts) tentent de les éviter. Quatre d'entre eux les évitent particulièrement car ils sont incorrects. Tandis que trois locuteurs ont répondu y avoir recours de manière consciente, dix-sept répondants assimilent les barbarismes à un phénomène inconscient. Ceci est significatif dans l'optique où ces trois répondants (HF, FG et FO) avoueraient à demi-mot que l'utilisation de barbarismes pourrait venir combler un vide lexical. Mis à part la langue dominante, ces trois profils n'ont pas grand-chose en commun. Ils ont assez bien identifié les barbarismes lexicaux dans le questionnaire (en particulier HF et FO qui en ont identifié 14 sur 15), mais ce n'est pas suffisant pour affirmer qu'une utilisation consciente des barbarismes aille de pair avec une connaissance effective de la norme. Enfin, à peine quatre répondants utilisent la langue catalane sans se laisser influencer par l'intrusion des barbarismes. Ceux-ci (FA, HA, FD et FH) sont cohérents puisqu'ils reconnaissent alterner le catalan et le catalan dans une même phrase assez souvent et l'on remarquera qu'ils ont moins de 35 ans. Encore une fois, il est difficile d'affirmer un lien avec la connaissance effective de la norme, puisque les trois filles figurent parmi les répondants ayant identifié le moins de barbarismes (environ 10) tandis que le répondant de sexe masculin affiche une bonne connaissance du catalan normatif (14).

7.2. Attitude en fonction de l'âge

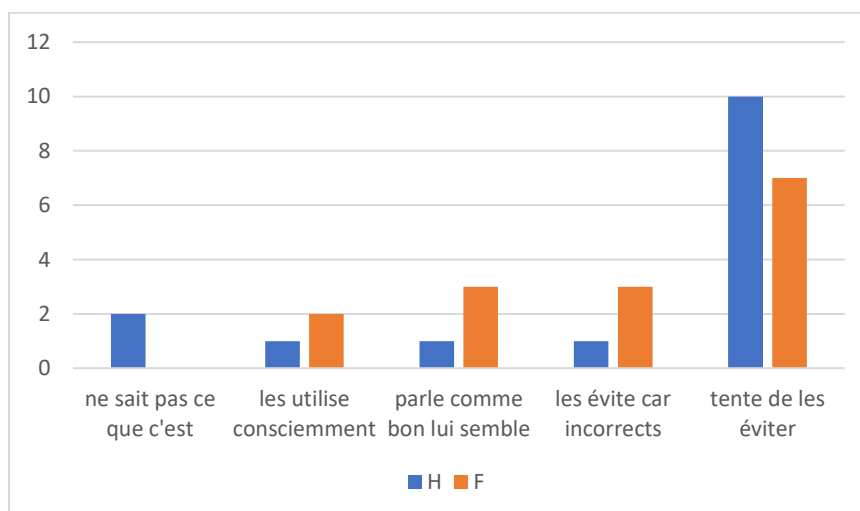
Figure 16



Observons dans un premier temps le groupe des répondants qui évite les barbarismes. Les quelques répondants qui invoquent leur nature incorrecte sont tous concentrés au-delà de 40 ans. Ceux qui tentent de les éviter sans pour autant y arriver sont quant à eux répartis de façon assez homogène en dessous de 50 ans. Dans un second temps, tournons-nous vers le groupe qui n'évite pas les barbarismes. Ne pas trop surveiller l'apparition de barbarismes dans le langage semblerait être davantage caractéristique des répondants de moins de 40 ans. Les répondants qui utilisent les barbarismes consciemment sont quant à eux éparpillés à travers les diverses couches d'âge.

7.3. Attitude en fonction du sexe

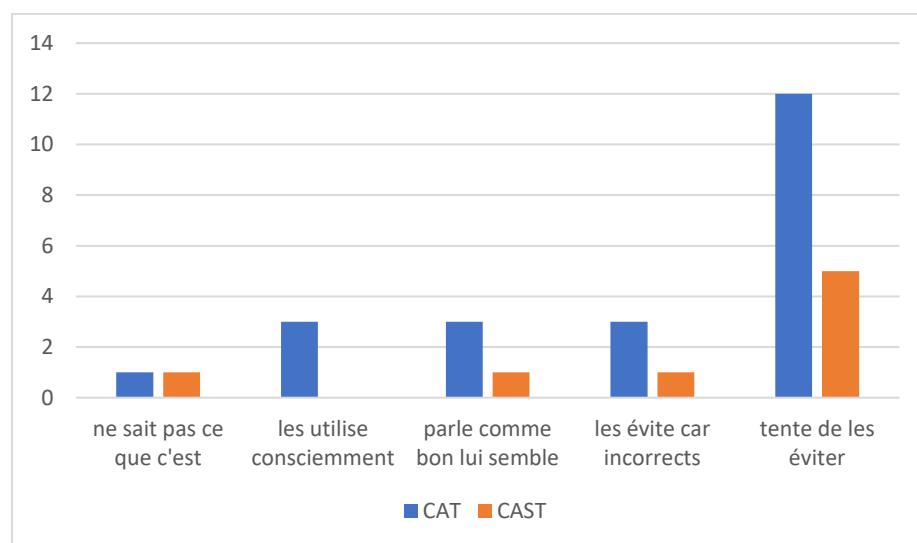
Figure 17



La première remarque qui émerge de ce graphique est que l'ensemble des femmes sait ce qu'est un barbarisme. Elles sont d'ailleurs beaucoup plus réparties que les hommes dans les différentes sous-catégories alors que ces derniers tentent principalement d'éviter les barbarismes tout en les utilisant inconsciemment. Si l'on relie les données du graphique précédent à celui-ci, force est de constater que ce sont les jeunes femmes qui parlent davantage comme bon leur semble. Inversement, ce sont les femmes plus âgées qui stigmatisent les barbarismes comme incorrects.

7.4. Attitude en fonction de la langue dominante

Figure 18



La langue dominante ne semble pas être déterminante dans la condamnation des barbarismes.

8. Représentations linguistiques

8.1. Normativité et fréquence

Voici un tableau récapitulatif du nombre de réponses correctes par profil :

HA	HB	HC	HD	HE	HF	HG	HH
14	14	13	11	10	14	11	14
HI	HJ	HK	HL	HM	HN	HO	
14	14	12	14	12	15	14	
FA	FB	FC	FD	FE	FF	FG	FH
11	12	12	12	12	13	12	10
FI	FJ	FK	FL	FM	FN	FO	
14	12	14	14	12	11	14	

Avec l'ensemble des répondants ayant obtenu un score égal ou supérieur à 10 sur 15, nous pouvons dire de manière globale que la connaissance de la norme de référence catalane est assez bonne.

Des quinze faits de langue lexicaux présentés aux répondants de l'échantillon, quatorze ont été majoritairement identifiés en accord avec le catalan normatif. L'unique fait de langue sur lequel plus de la moitié des répondants diverge de la norme de référence est l'hispanisme intégré « pistatxo ».

PISTATXO

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
9	1	18	2

Il serait possible d'effectuer un premier traitement des erreurs par regroupement de formes équivalentes. Ainsi, « home », « pistatxo » et « borratxo » sont trois formes normées qui pourraient prêter à confusion de par leur proximité au castillan (« hombre », « pistacho » et « borracho »). Parmi les locuteurs s'étant trompés sur au moins deux des trois faits de langue, on retrouve HC, HD, HG, FB, FC, FD, FG et FH. Il s'agit surtout de locuteurs dont la langue dominante est le catalan et qui appartiennent aux profils A et B. Il semblerait que ces locuteurs attachant de l'importance à la norme et pensant bien parler catalan affichent une propension à condamner les formes normées trop semblables au castillan.

Un deuxième regroupement possible comporte « xulo » et « molar », les hispanismes non-intégrés que l'on pourrait qualifier de branchés. Parmi les locuteurs s'étant trompés, on retrouve HE, FF et FN ; les trois « castillanophones » de profil A figurant dans notre échantillon. Ceci signifierait que pour les locuteurs dont la langue dominante est le castillan, mais qui estiment tout de même bien parler catalan, la norme de l'IEC devrait inclure les deux formes dont il est question.

Troisièmement, les locuteurs ayant systématiquement (ou presque) répondu de manière erronée en ce qui concerne les autres hispanismes non-intégrés (« bueno », « enterar-se », « bocata », « tonto » et « pues ») sont HE, HM, FA et FM. Les profils qui leur ont été respectivement attribués sont A, C, B et A. Puisqu'on ne peut rien en dire, l'unique déduction de ces données serait que la connaissance de la norme ne semble pas plus inexacte chez un sexe que l'autre.

On distinguera ensuite les faits de langue selon qu'ils sont fréquents ou rares dans la langue parlée. Seuls trois faits de langue sont considérés comme peu courants selon les répondants ; il

s'agit de « festuc », « beneit » et « assabentar-se », qui relèvent tous du catalan normatif. Les hispanismes qui constituent leurs pendants respectifs, « pistatxo », « tonto » et « enterar-se » sont en revanche perçus comme extrêmement fréquents.

FESTUC

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
3	25	0	2

PISTATXO

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
9	1	18	2

Une première tendance semble se dégager ici : les trois répondants qui estiment que « festuc » est courant sont deux castillanophones de profil A et B ainsi qu'un catalanophone de profil C. Ceci porterait à croire que les locuteurs en insécurité linguistique (en l'occurrence, parce que le catalan n'est pas leur langue dominante ou parce qu'ils pensent mal parler catalan) étaient plus enclins, au moment de remplir l'enquête, à montrer que leur entourage utilise bien un mot qu'ils percevraient comme « authentiquement » catalan.

Pour ce qui est de « pistatxo », ce sont cette fois trois castillanophones qui campent la position marginale selon laquelle le substantif n'est que rarement utilisé dans la langue courante. De profils A et E, les trois répondants ont ceci en commun qu'ils tentent d'éviter les barbarismes. La réponse de la locutrice qui estime que « pistatxo » est à la fois normatif et rare est dès lors surprenante, puisqu'elle ne corroborerait pas, comme dans le cas des deux autres locuteurs, une corrélation entre barbarisme et fréquence basse d'un fait de langue. Il est aussi curieux que l'unique répondante prétendant n'accorder aucune importance à la norme soit justement la seule à avoir répondu en accord avec la norme. Les locuteurs de profil A semblent suivre une certaine logique puisqu'ils évitent les barbarismes afin de bien parler ; dès lors que « pistatxo » est considéré comme un barbarisme, il faudrait éviter d'y avoir recours, ce qui expliquerait une fréquence peu élevée. On retrouverait ainsi l'autre versant du phénomène observé pour « festuc » : les locuteurs en insécurité linguistique condamnent l'usage d'un mot qui ne serait pas perçu comme « authentiquement » catalan.

BENEIT

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
6	22	1	1

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
12	1	17	0

Une seconde tendance émergerait du cas de « beneit » ; parmi les sept répondants jugeant que l'adjectif est fréquemment utilisé dans la langue courante, on retrouve certes un mélange de catalanophones et de castillanophones, mais surtout un mélange de profils A et B. Nous sommes donc en présence de locuteurs pour qui la norme est importante et qui pensent bien parler catalan. Comme pour « pistatxo », un locuteur s'oppose aux six autres et estime que « beneit » est courant bien que non normé. Il pourrait très bien s'agir d'une erreur d'inattention ici. Si l'on se concentre sur le reste, il semblerait que certains locuteurs affichent une attitude puriste ; puisque la majorité de l'échantillon est d'avis que « beneit » n'est pas très fréquent, cela reflète probablement l'usage réel de la langue. En revanche, six locuteurs identifient le fait de langue comme étant normatif et puisqu'ils accordent de l'importance à la norme, l'adjectif perçu comme « authentiquement » catalan devrait s'utiliser profusément.

La fréquence de « tonto » semble quant à elle indiscutable. Une erreur d'inattention de la part de la locutrice pour qui l'adjectif est rare bien que normé n'est pas à exclure.

ASSABENTAR-SE

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
9	20	1	0

ENTERAR-SE

Conforme et courant	Conforme et rare	Non conforme mais courant	Non conforme et rare
9	0	21	0

Tandis que la fréquence de « enterar-se » est unanime, que peuvent nous dire les dix répondants qui estiment que « assabentar-se » est bien fréquemment utilisé dans la langue courante ? Si nous écartons le locuteur pour qui le verbe n'est pas normatif (probablement une autre erreur d'inattention), nous recensons une majorité de locuteurs appartenant aux profils A, B et C. Seule une répondante affiche le profil E. Il semblerait donc encore une fois, à l'instar de « beneit », qu'un fait de langue identifié comme normatif soit, pour certains locuteurs plus puristes, nécessairement fréquent dans l'usage, alors que les deux-tiers de l'échantillon s'accorde pour dire qu'il est, selon toute vraisemblance, assez rare.

8.2. Variation diachronique

Lorsque l'on isole la variable de l'âge, il apparaît que les locuteurs plus âgés ont tendance à ne pas identifier correctement si les faits de langue sont normés ou non. Cela concerne aussi bien les hispanismes que le reste.

Figure 19 HOME

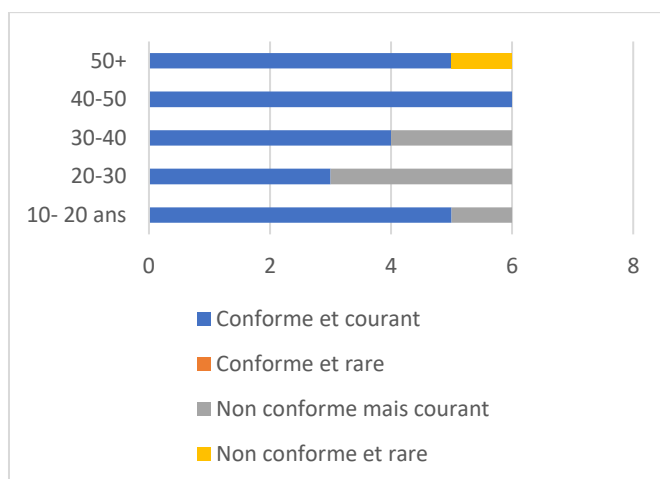


Figure 20 BUENO

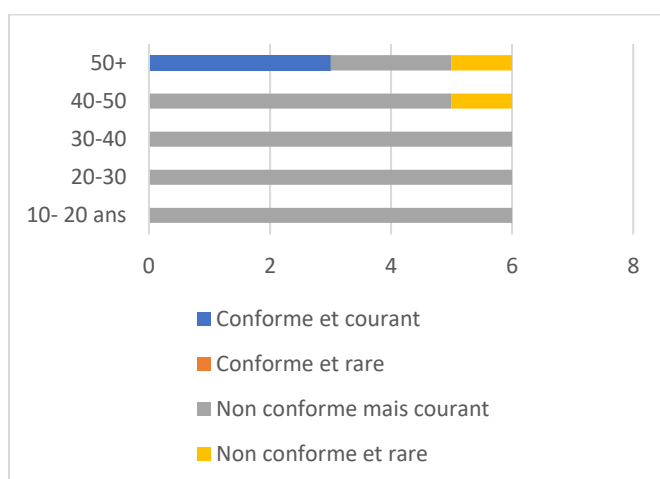


Figure 21 DONCS

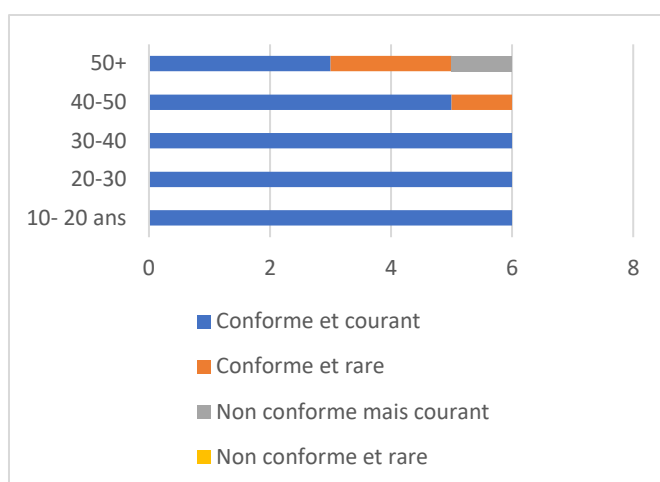


Figure 22 BOCATA

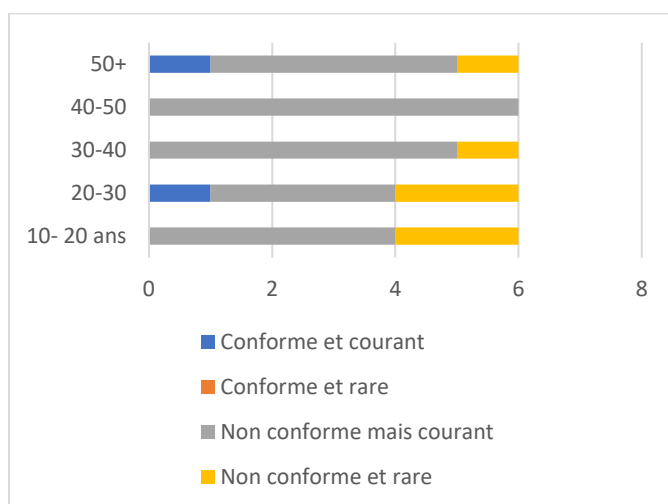
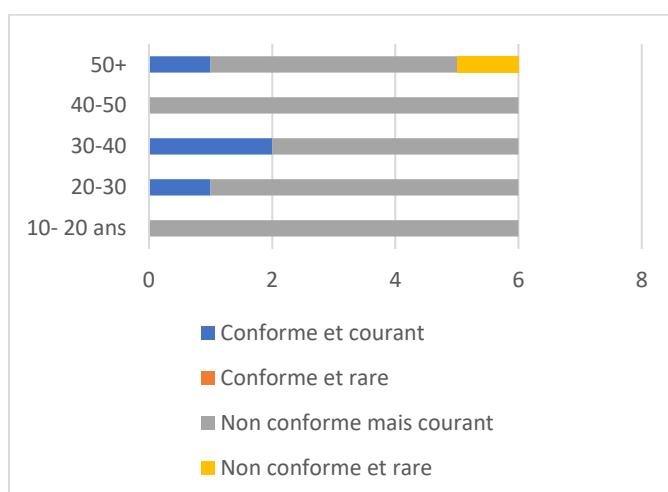


Figure 23 MOLAR



Le fait que les plus âgés aient plus de chances de se tromper sur la question de la normativité n'est pas étonnante en soi ; cette génération a reçu un enseignement exclusivement en castillan

et n'a donc pas été sensibilisée au catalan normatif. « Bueno » semble être particulièrement accepté dans la norme subjective des plus de 50 ans.

On constate cependant que les plus jeunes n'ont pas forcément une connaissance irréprochable du catalan normatif, malgré un échantillon de jeunes essentiellement composé de profils A et B. Ceci s'explique sans doute par un relâchement des mœurs découlant des campagnes récentes visant à ne plus présenter la norme comme fermée. Les moins de 30 ans sont particulièrement dubitatifs quant au statut normatif de « home » et de « borratxo » alors qu'ils semblent avoir intégré dans leur norme subjective « xulo ».

Figure 24 HOME

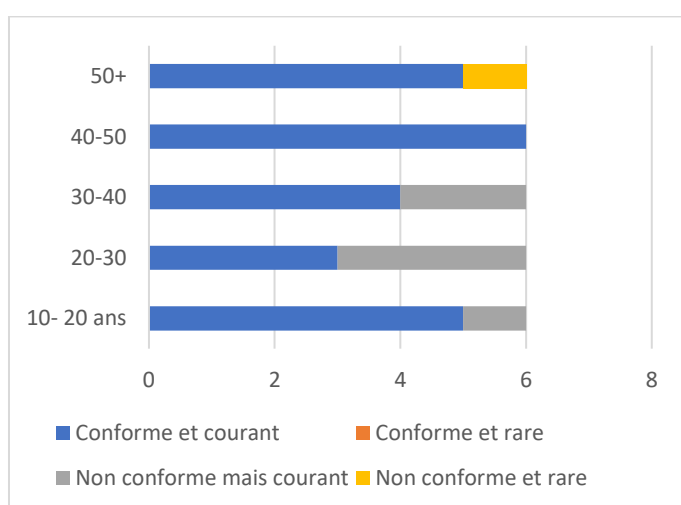


Figure 25 FESTUC

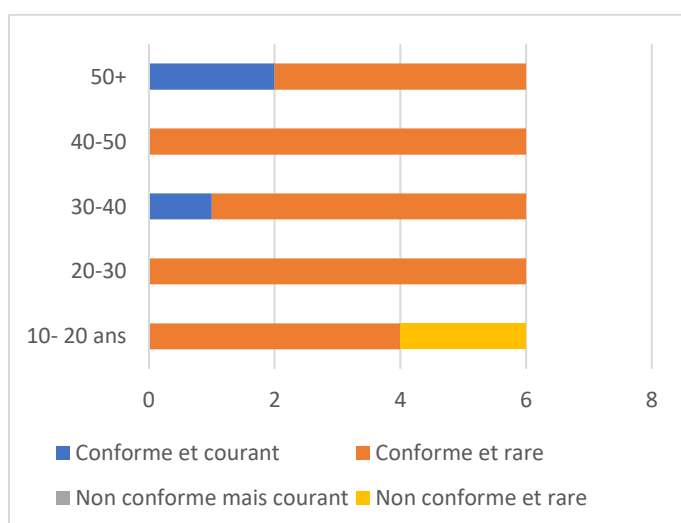


Figure 26 PISTATXO

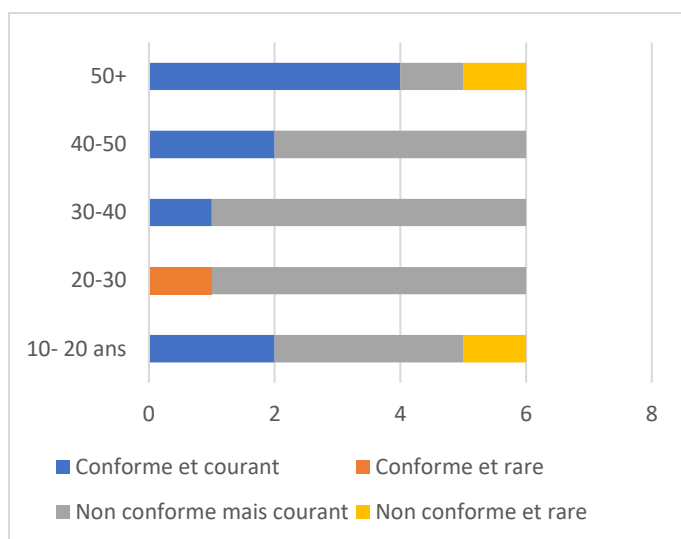


Figure 27 BOCATA

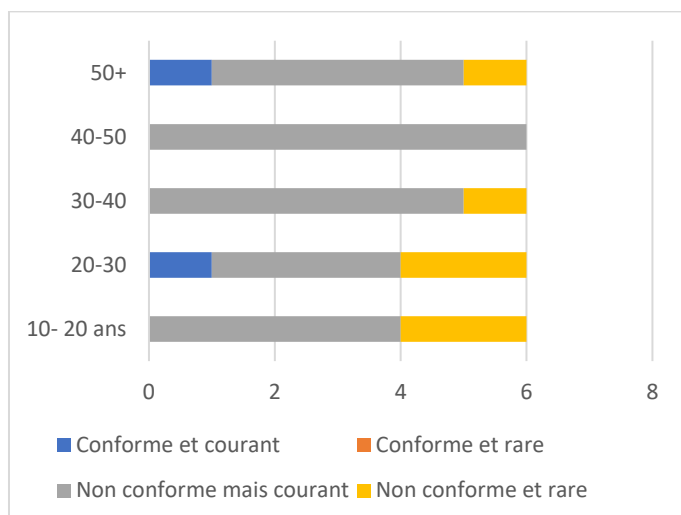


Figure 28 BORRATXO

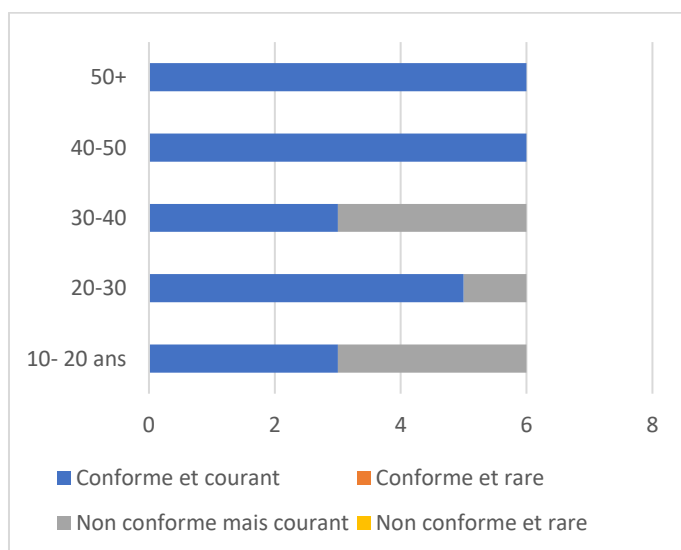


Figure 29 XULO

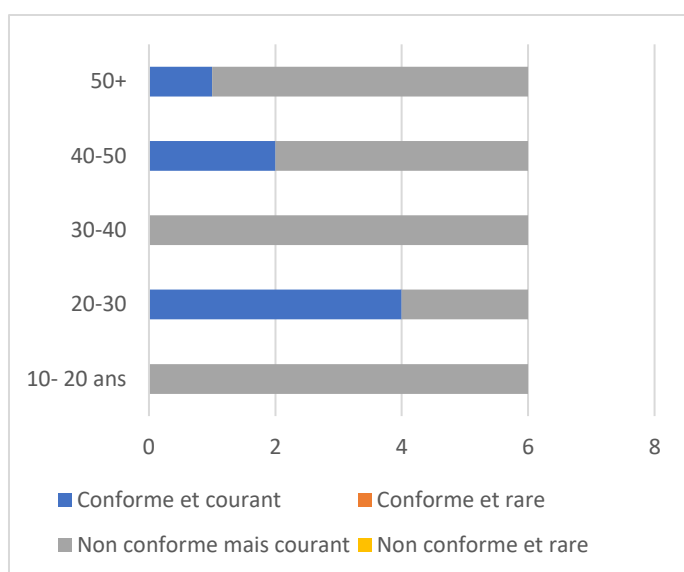
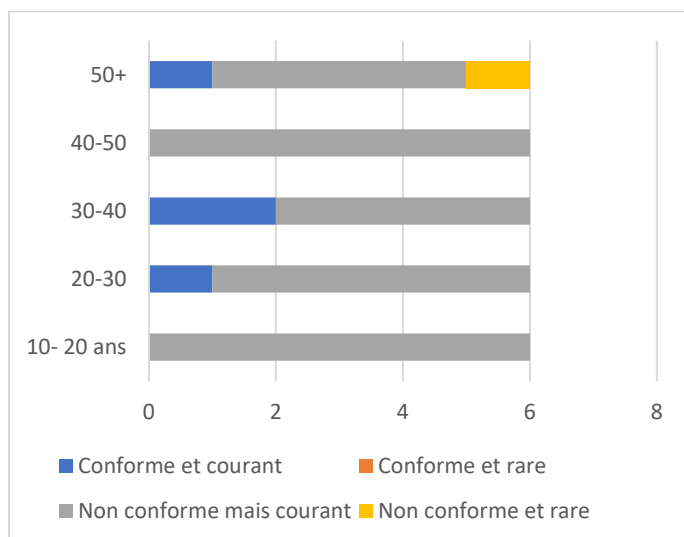


Figure 30 MOLAR



8.3. Variation en fonction du sexe

Aucune remarque pertinente n'est à dégager de la variable du sexe dans notre échantillon ; les quinze répondantes et répondants se distribuent de manière égale pour chaque fait de langue étudié.

8.4. Variation en fonction de la langue dominante

Il faut garder à l'esprit que l'échantillon est composé de huit répondants dont la langue dominante est le castillan par rapport à vingt-deux dont la langue dominante est le catalan. Ceci établi, nous pouvons remarquer que trois grandes tendances se profilent.

Premièrement, il semblerait que les « castillanophones » maîtrisent mieux la norme de l’IEC que les « catalanophones », ou encore, qu’ils ont une vision plus scolaire, et donc plus normative, du catalan.

Figure 31 HOME (CAST 87% VS CAT 72%)

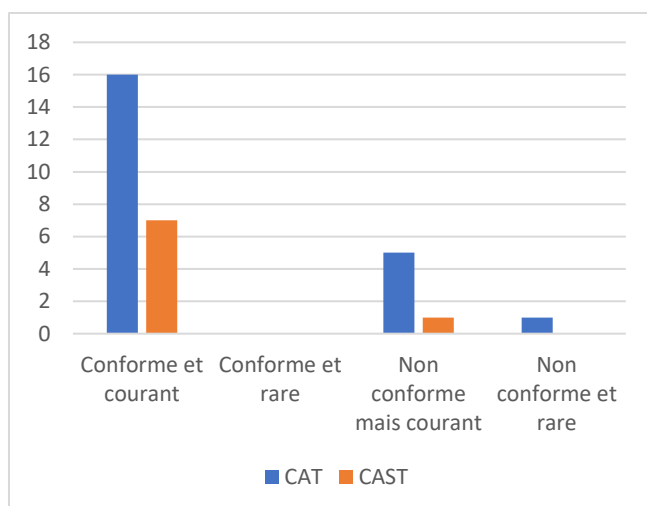


Figure 32 BORRATXO (CAST 87% VS CAT 72%)

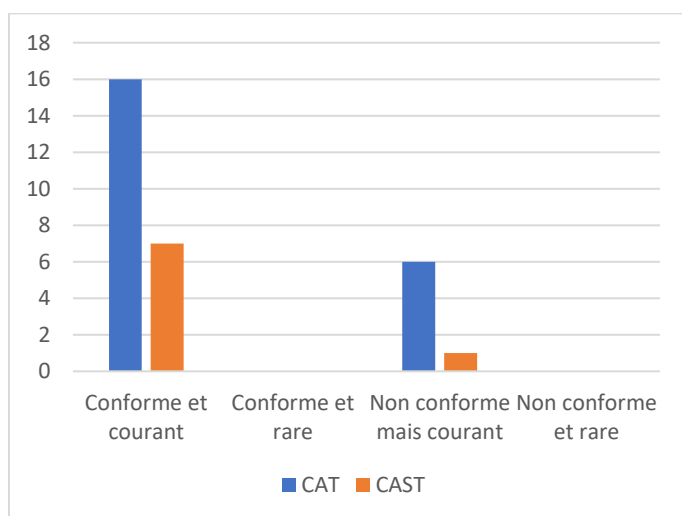
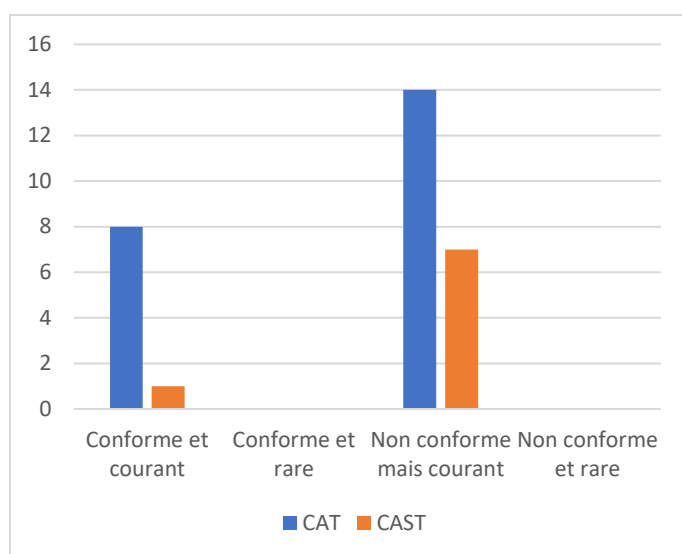
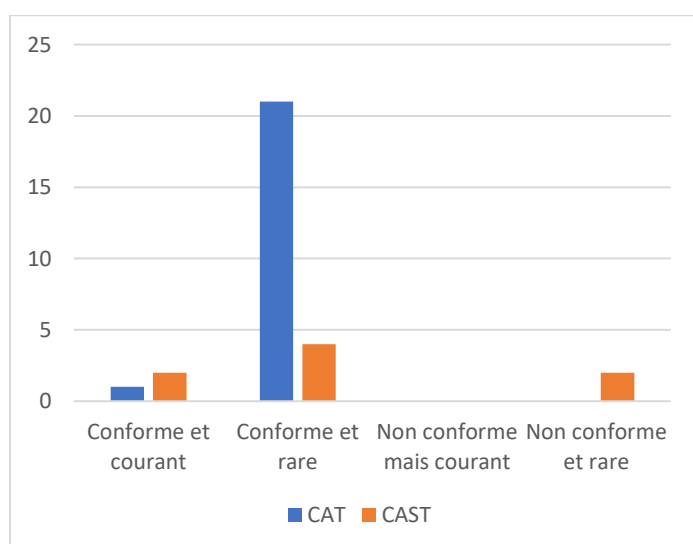


Figure 33 ENTERAR-SE (CAST 87% VS CAT 63%)



Cette observation est valable pour tous les faits de langue où il y a un déséquilibre entre « castillanophones » et « catalanophones », à l'exception de « festuc ». 25% des « castillanophones » se trompent lorsqu'ils estiment que le fait de langue ne relève pas du catalan normatif, tandis qu'il est bien normatif pour l'entièreté des « catalanophones ». Puisque les répondants estiment en outre que « festuc » est rare, il semblerait que cet écart par rapport à la norme ait une explication assez simple ; certains locuteurs dont la langue dominante est le castillan méconnaîtraient ce substantif.

Figure 34 FESTUC (CAT 100% VS CAST 75%)



Deuxièmement, il transparaît des données recueillies que les locuteurs ayant le catalan comme langue dominante suivraient davantage les attitudes sociales dominantes qui condamnent certaines formes s'apparentant au castillan, qu'elles soient acceptées ou rejetées par l'IEC.

Figure 35 PISTATXO (CAT 72% VS CAST 50%)

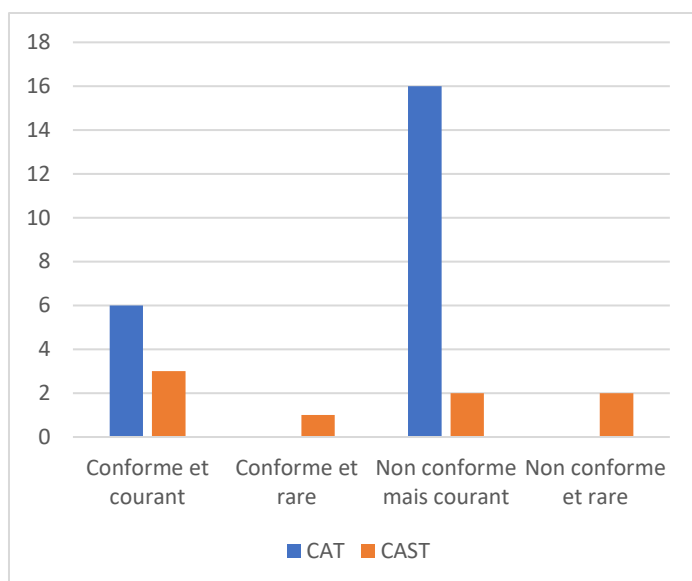


Figure 36 TONTO (CAT 59% VS CAST 50%)

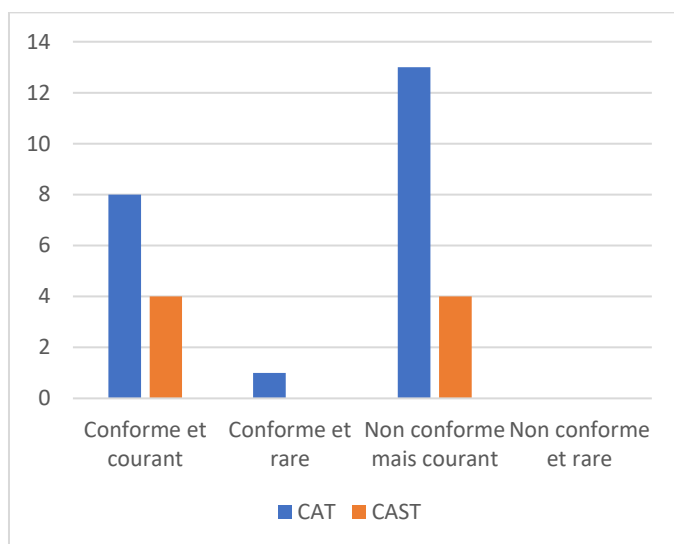


Figure 37 BORRATXO (CAT 27% VS CAST 12%)

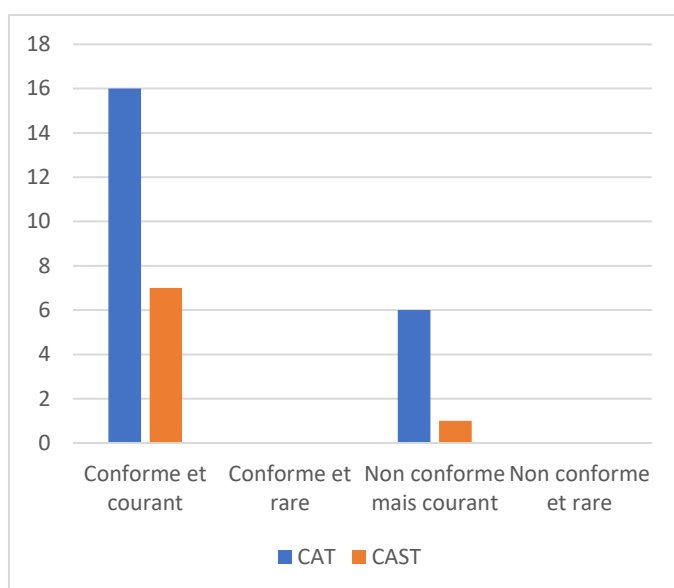
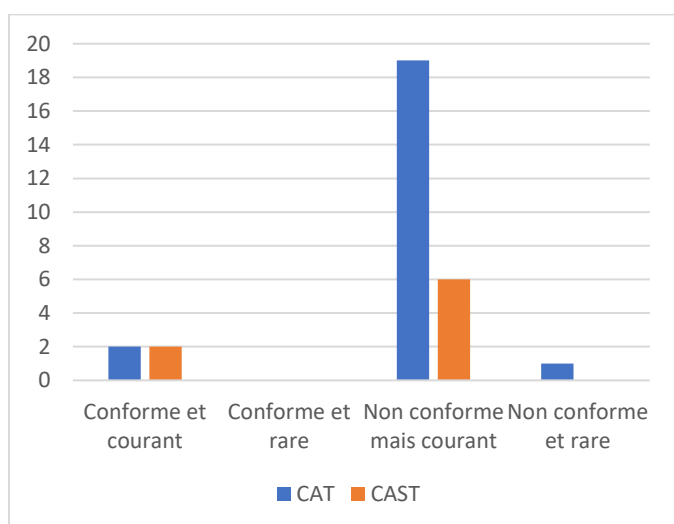


Figure 38 MOLAR (CAT 90% VS CAST 75%)



Enfin, la troisième tendance voudrait qu'en ce qui concerne la fréquence des faits de langue étudiés, il y ait deux attitudes divergentes en fonction de la langue dominante. D'une part, les « castillanophones » jugeraient davantage que les « catalanophones » que certains hispanismes ne sont pas très fréquents dans la langue courante. Nous avons déjà mentionné auparavant que ceci pourrait être dû à l'insécurité linguistique de certains locuteurs.

Figure 39 PISTATXO (CAST 37% VS CAT 0%)

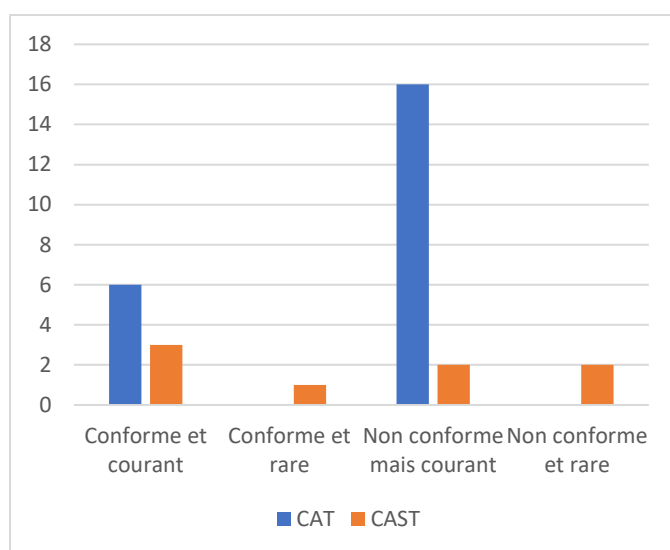
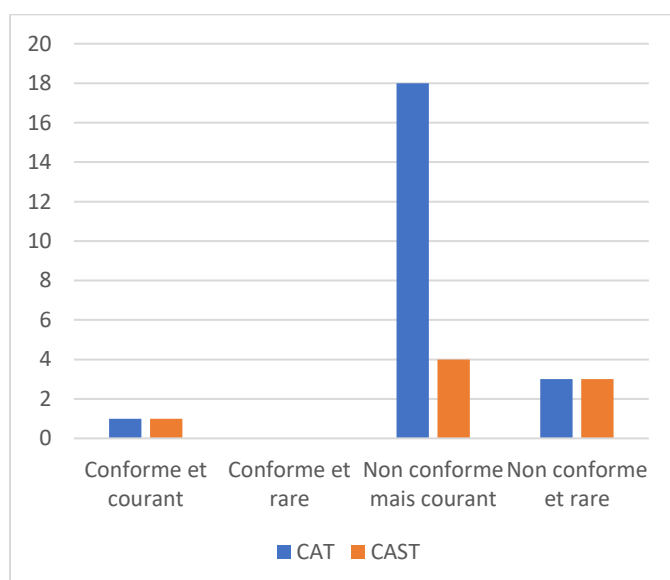


Figure 40 BOCATA (CAST 37% VS CAT 13%)



D'autre part, les « catalanophones » se fieraient davantage à l'usage réel de la langue, contrairement aux « castillanophones » qui adoptent une vision plus scolaire, et seraient par conséquent plus enclins à estimer que certains faits de langue, en particulier les mots considérés comme plus « autochtones », ne jouissent pas d'une fréquence très élevée dans la langue courante.

Figure 41 FESTUC (CAT 95% VS CAST 75%)

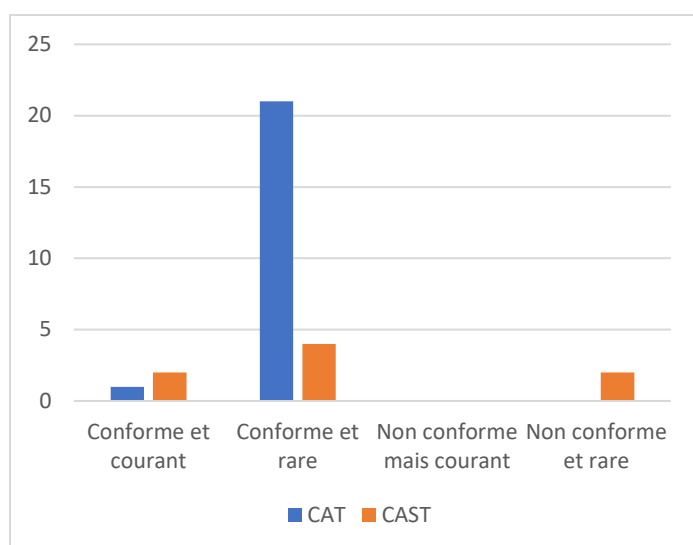
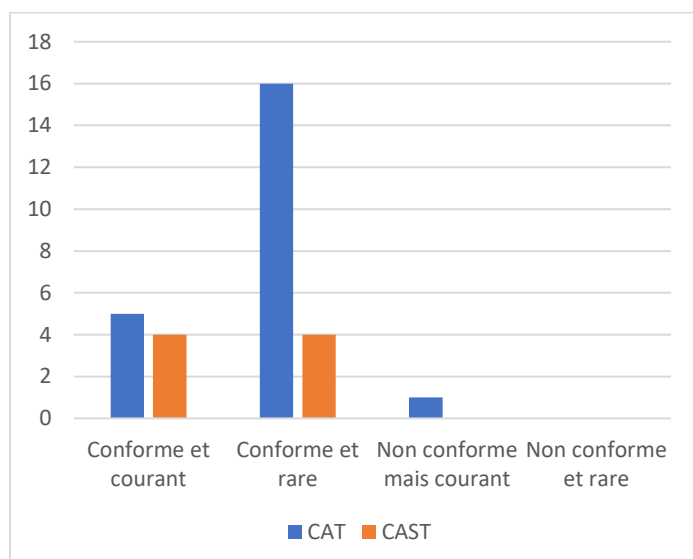


Figure 42 ASSABENTAR-SE (CAT 72% VS CAST 50%)



8.5. Raisons sous-jacentes aux jugements normatifs

Chaque répondant a partagé les raisons qui pousseraient d'autres répondants à émettre des jugements normatifs opposés aux siens. Analysons tout d'abord les faits de langue normatifs et les raisons suggérées par les répondants que d'autres qu'eux-mêmes pourraient invoquer pour les considérer comme incorrectes. Les faits de langue concernés sont « home », « pistatxo », « borratxo », « entrepà », « doncs », « assabentar-se », « festuc » et « beneit ».

Puisque ces faits de langues ne sont pas tous équivalents, il convient de séparer les trois premiers (en raison de la parenté plus visible avec le castillan) des cinq derniers (d'apparence plus « autochtone »).

D'une part, « home », « pistatxo » et « borratxo » suscitent bien, comme raison majeure, des commentaires sur leur ressemblance au castillan ; plus inattendus sont les deux commentaires sur « borratxo » concernant le purisme excessif dont certains locuteurs feraient preuve. Ces derniers recourraient de préférence à des synonymes tels que « ebre » ou « begut ».

D'autre part, l'influence du castillan semble aussi expliquer pour certains répondants pourquoi d'autres qu'eux jugeraient incorrects « entrepà », « doncs » et « assabentar-se ». La croyance que « bocadillo », « pues » et « enterar-se » sont corrects pousserait à ignorer leurs pendants normatifs. Une raison plus tangible et commune à tous les faits de langue, à l'exception de « doncs » toutefois, tient à leur méconnaissance. Il semble effectivement peu probable de juger un mot comme étant normatif si on ne l'a jamais rencontré. D'aucuns n'hésitent pas à souligner la méconnaissance du « mot catalan » en ce qui concerne « festuc » et « entrepà », insinuant que « pistatxo » et « bocata » ne sont pas foncièrement catalan. Or, « pistatxo » est bel et bien normé, ce qui conférerait encore plus de poids à l'hypothèse selon laquelle une forme trop semblable au castillan se verrait condamnée par purisme. Le cas de « bocata » est aussi particulièrement édifiant puisqu'un locuteur va jusqu'à préciser que méconnaître le statut normatif d'« entrepà » serait surtout typique des locuteurs majoritairement castillanophones. Pourtant, l'analyse des résultats de notre échantillon ne corrobore en rien cette affirmation. Enfin, une dernière raison avancée essentiellement pour « assabentar-se » et « beneit » réside dans le caractère peu fréquent de ces faits de langue. Cette raison est quant à elle bien confirmée par les résultats de l'enquête.

9. Attitudes linguistiques

9.1. Normativité et fréquence

Voici un tableau récapitulatif du nombre de tournures normatives utilisées par profil :

HA	HB	HC	HD	HE	HF	HG	
	5	5	7	3	4	7	6
HH	HI	HJ	HK	HL	HM	HN	HO
	5	6	6	4	6	4	6
							5
FA	FB	FC	FD	FE	FF	FG	
	6	5	3	5	4	5	7
FH	FI	FJ	FK	FL	FM	FN	FO
	5	4	6	3	6	2	3
							8

Sur le plan de la morphosyntaxe, il semble que plus de locuteurs prennent la liberté de diverger de la norme standardisée : un tiers des répondants utilise moins de cinq tournures normatives sur neuf.

De ces neuf tournures soumises, six normatives sont majoritairement utilisées par l'échantillon. D'une part, on constate donc un rejet assez prononcé des hispanismes syntaxiques « lo » et « tenir que » ainsi de la substantivisation de l'infinitif et de l'omission des pronoms faibles. On remarquera que les répondants ayant recours aux pendants non normatifs de ces quatre tournures ne sont pas systématiquement les mêmes. Il est toutefois possible de déceler quelques tendances par tournure ; les quatre locuteurs qui utilisent l'article devant la substantivisation de l'infinitif appartiennent tous à la tranche des plus de 50 ans. Des cinq locuteurs qui n'utilisent pas les pronoms faibles de manière normée, trois sont de langue dominante castillane (ce qui représente 37,5% contre 9% chez les catalanophones). Quant à la périphrase d'obligation « tenir que », les deux uniques locuteurs l'utilisant présentent les profils B et D ; le dénominateur commun à ces deux profils étant qu'ils estiment mal parler catalan, il n'y a rien d'incohérent dans ces résultats.

Dans une moindre mesure, d'autre part, l'utilisation de « de » devant la conjonction « que » et l'omission du pronom locatif « hi » sont également peu fréquentes dans l'usage subjectif.

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
0	2	0	12	16

Phrase 1: [...] Només **tenim que** llegir articles i opinions d'arreu! (H)

Phrase 2: [...] Només **hem de** llegir articles i opinions d'arreu! (VN)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
18	6	1	3	2

Phrase 1: Ara mateix **li ho** dic. (VN)

Phrase 2: Ara mateix **s'ho** dic. (H)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
4	0	2	10	14

Phrase 1: En un cas com aquest, **l'anar** als tribunals està quasi garantit. (H)

Phrase 2: En un cas com aquest, **anar** als tribunals està quasi garantit. (VN)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
16	7	5	2	0

Phrase 1: Crec que el Sr. Duran **va a la seva**. No ha escoltat al poble. (VN)

Phrase 2: Crec que el Sr. Duran **va a lo seu**. No ha escoltat al poble. (H)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
5	3	4	11	7

Phrase 1: Cada dia estic més **convençut de que** la @... hauria de contractar a Jordi (H)

Phrase 2: Cada dia estic més **convençut que** la @... hauria de contractar a Jordi (VN)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
4	5	4	3	14

Phrase 1: Jo vull **anar**. (H)

Phrase 2: Jo vull **anar-hi**. (VN)

En ce qui concerne les trois tournures non normatives privilégiées, selon leurs dires, par les répondants, il convient d'opérer une distinction entre celles qui sont utilisées par une majorité écrasante de l'échantillon (à savoir la temporelle introduite par « al » et l'expression branchée d'un sentiment positif) et le futur périphrastique. Ce dernier divise en effet les répondants de manière assez homogène. En s'attardant de plus près aux deux extrémités du spectre, il apparaît que trois des quatre locuteurs de profil C utilisent toujours la variante normative. Proportionnellement, c'est onze fois plus que le profil A qui est pourtant majoritaire dans notre échantillon. Ceci conférerait plus de poids encore à l'hypothèse d'une insécurité linguistique prégnante, puisque ces locuteurs qui pensent mal parler catalan semblent suivre l'usage normatif à la lettre dès lors qu'ils en ont une connaissance effective.

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
2	1	6	9	12

Phrase 1: A això et referies **en parlar** del « consell d'administració [...] »? (VN)

Phrase 2: A això et referies **al parlar** del « consell d'administració [...] »? (H)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
9	12	5	4	0

Phrase 1: Molta gent al voltant d'una taula. **Com mola!** (H)

Phrase 2: Molta gent al voltant d'una taula. **M'agrada amb bogeria!** (VN)

Toujours phrase 1	Plutôt phrase 1	Phrases 1 et 2	Plutôt phrase 2	Toujours phrase 2
6	6	6	5	7

Phrase 1: No em puc creure el que **vaig a dir**, després de 3 mesos em penso que estic al dia amb els mails. (H)

Phrase 2: No em puc creure el que **diré**, després de 3 mesos em penso que estic al dia amb els mails. (VN)

9.2. Variation diachronique

Aucune remarque pertinente n'est à dégager de la variable de l'âge dans notre échantillon.

9.3. Variation en fonction du sexe

Aucune remarque pertinente n'est à dégager de la variable du sexe dans notre échantillon.

9.4. Variation en fonction de la langue dominante

La première tendance qu'il serait possible d'épingler concerne le futur périphrastique et la temporelle introduite par « al ». On peut voir ci-dessous que les « catalanophones » et les « castillanophones » favorisant l'usage de la tournure non normative ne sont pas du tout polarisés, tandis que les « castillanophones » disant recourir de préférence à la tournure normative représentent un pourcentage plus élevé que celui de leurs homologues « catalanophones ». Lorsque l'on compare les « catalanophones » entre eux, la tournure non normative semble être privilégiée. Ceci indiquerait qu'il existe des variantes non normatives tolérables dans l'usage pour les « catalanophones » que certains « castillanophones » rechigneraient cependant à employer eux-mêmes.

Figure 43 FUTUR PÉRIPHRASTIQUE

Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 4/8 = 50%	CAST 3/8 = 37%
CAT 8/22 = 36%	CAT 9/22 = 41%

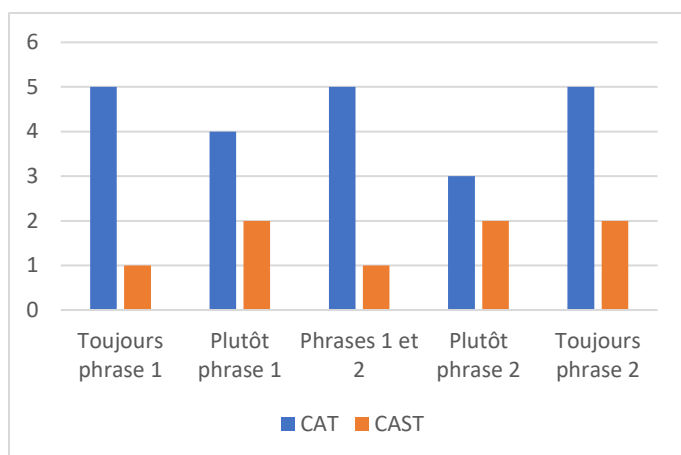
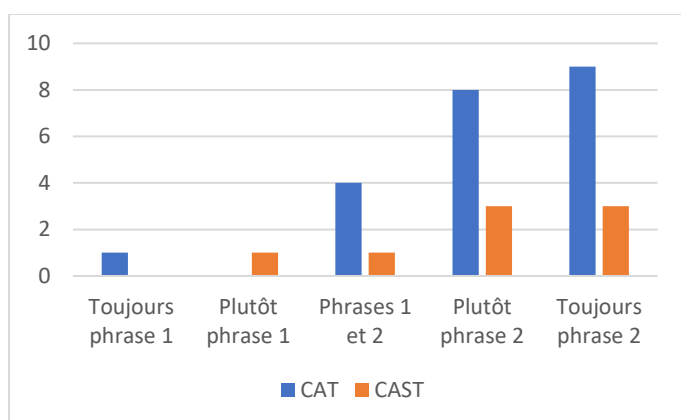


Figure 44 TEMPORELLE INTRODUITE PAR « AL »

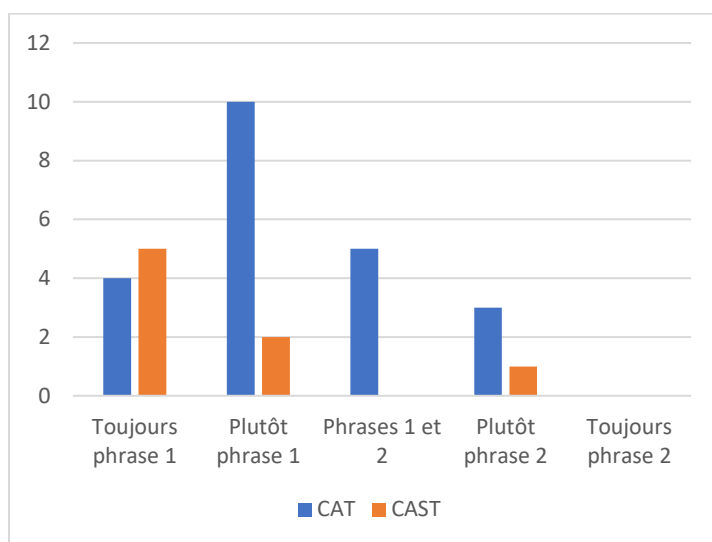
Phrase 1 (N)	Phrase 2 (H)
CAST 1/8 = 12,5%	CAST 6/8 = 75%
CAT 1/22 = 4,5%	CAT 17/22 = 77%



L'expression branchée d'un sentiment positif constitue le troisième et dernier cas où la variante non normative est largement utilisée par les « catalanophones », bien que cette variante soit également préférée des « castillanophones », contrairement au futur périphrastique et à la temporelle introduite par « al ». Une explication plausible quant à la raison de se ranger du côté de la variante non normative tient sans doute au fait que l'école n'intervient pas dans la langue plus familière. Et puisque les « catalanophones » y ont bien recours, le risque de stigmatisation ne doit pas autant inhiber la pratique que dans les deux premiers cas.

Figure 45 EXPRESSION BRANCHÉE D'UN SENTIMENT POSITIF

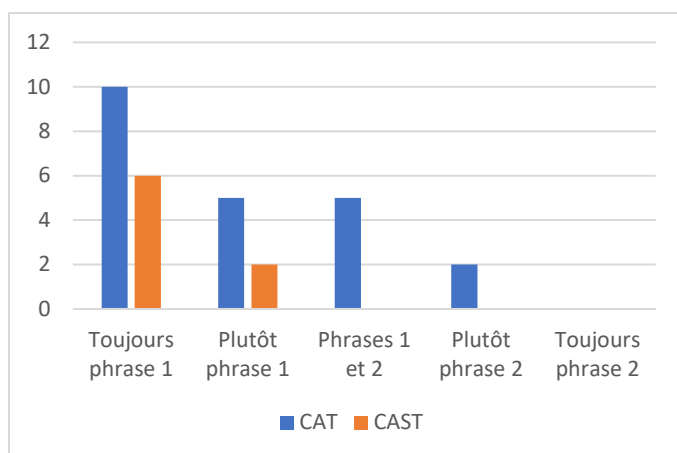
Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 1/8 = 12,5%	CAST 7/8 = 87,5%
CAT 3/22 = 13%	CAT 14/22 = 63%



Il convient de mentionner, en marge de ce premier regroupement, le pronom neutre « lo ». Bien qu'ici aussi, le pourcentage de « castillanophones » optant pour la variante normative soit plus élevé que le pourcentage de « catalanophones », la variante normative est clairement préférée des « catalanophones ». L'absence de locuteurs « castillanophones » préférant recourir au pronom neutre pourrait indiquer qu'il s'agit d'une variante fortement stigmatisée.

Figure 46 PRONOM NEUTRE 'LO'

Phrase 1 (N)	Phrase 2 (H)
CAST 8/8 = 100%	CAST 0/8 = 0%
CAT 15/22 = 68%	CAT 2/22 = 10%



Le deuxième regroupement fait apparaître une quatrième et cinquième tendance ; ce sont désormais les « catalanophones » qui présentent un pourcentage plus élevé de tournures normatives. L'obligation périphrastique normative (exprimée par 'haber de') ainsi que l'usage normatif des pronoms faibles caractériseraient particulièrement le bon parler des « catalanophones ». Les résultats concernant les « castillanophones » semblent pointer vers deux attitudes différentes. La première consiste à majoritairement utiliser la variante normative, à l'instar des autres locuteurs. C'est notamment le cas pour la périphrase d'obligation, et dans une moindre mesure, pour la substantivisation de l'infinitif et la combinaison des pronoms faibles. Les trois tableaux qui suivent suggèrent par ailleurs une hiérarchie des tournures : une écrasante majorité des « catalanophones » préfère utiliser la variante normative en ce qui concerne l'obligation périphrastique ET la combinaison des pronoms faibles. Les « castillanophones » disent par contre utiliser davantage « haber de » que « li ho ». L'obligation périphrastique non normée serait ainsi extrêmement stigmatisée par les deux groupes de locuteurs, alors que combiner les pronoms faibles en accord avec la norme standardisée importe moins (ou semble plus difficile) aux « castillanophones ».

Figure 47 L'OBLIGATION PÉRIPHRASTIQUE

Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 7/8 = 87,5%	CAST 1/8 = 12,5%
CAT 21/22 = 95%	CAT 1/22 = 4,5%

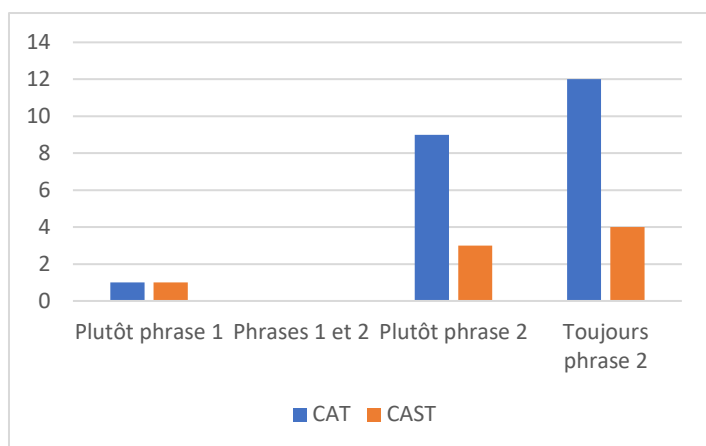


Figure 48 SUBSTANTIVISATION DE L'INFINITIF

Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 5/8 = 62,5%	CAST 2/8 = 25%
CAT 17/22 = 77%	CAT 2/22 = 10%

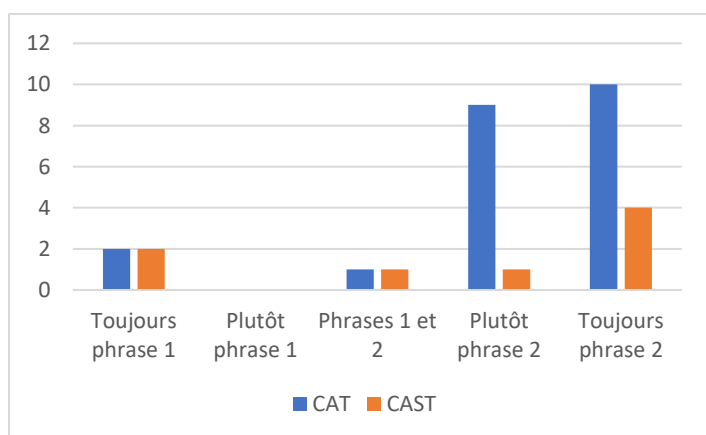
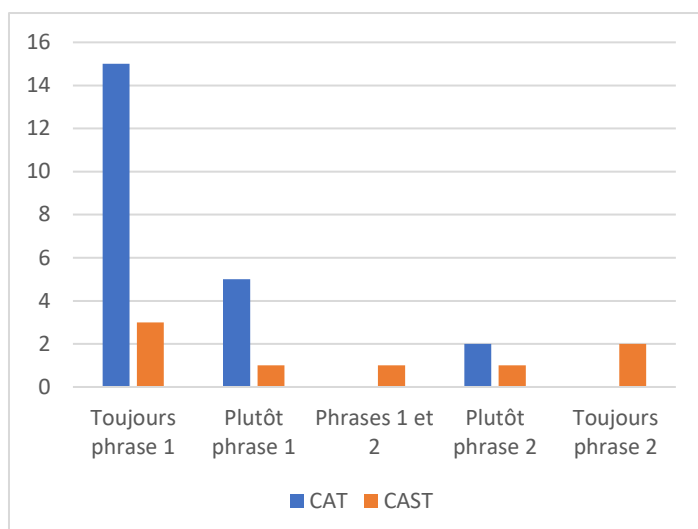


Figure 49 COMBINAISON DES PRONOMS FAIBLES

Phrase 1 (N)	Phrase 2 (H)
CAST 4/8 = 50%	CAST 3/8 = 37%
CAT 20/22 = 91%	CAT 2/22 = 10%



La deuxième attitude s'observe surtout à travers les deux faits de langue pas encore mentionnés ; les « castillanophones » ont alors tendance à plus utiliser (voire autant) la tournure non normative. On remarquera que le pronom locatif est inexistant en castillan, d'où une difficulté majeure pour les locuteurs de cette langue. Ce qui motive l'utilisation de la préposition « de » devant la conjonction « que » semble à priori moins évident.

Figure 50 PRÉPOSITION 'DE' DEVANT LA CONJONCTION 'QUE'

Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 3/8 = 37%	CAST 4/8 = 50%
CAT 15/22 = 68%	CAT 4/22 = 18%

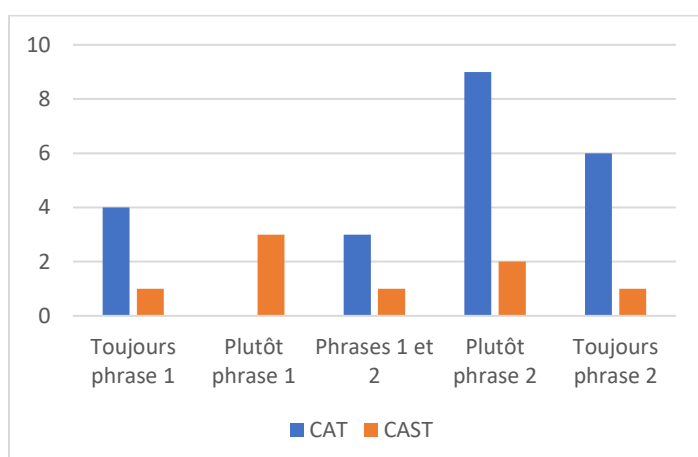
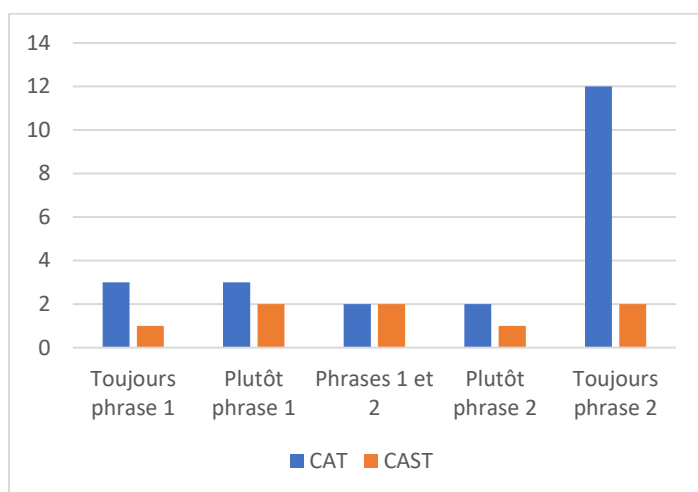


Figure 51 PRONOM LOCATIF 'HI'

Phrase 2 (N)	Phrase 1 (H)
CAST 3/8 = 37%	CAST 3/8 = 37%
CAT 14/22 = 63%	CAT 6/22 = 27%



9.5. Raisons motivant le choix des tournures.

Il a été établi plus haut que l'échantillon s'était prononcé en faveur de trois tournures non normatives. Ces trois tournures sont surtout choisies pour se conformer à l'usage de l'entourage. Curieusement, c'est aussi la raison principale invoquée par les locuteurs qui privilégient la tournure normative correspondante. Il faut toutefois nuancer que peu de répondants ont dans leur entourage des gens qui utiliseraient « en » suivi d'un infinitif et « m'agrada amb bogeria », alors que le futur périphrastique semble beaucoup plus répandu.

Il importe de souligner également que la deuxième raison motivant le choix de ces trois tournures non normatives est la simplification (c'est en fait la troisième raison pour la temporelle introduite par « al »). S'il y a bien une économie de mots pour exprimer de manière branchée un sentiment positif (deux au lieu de trois), le futur périphrastique contient quant à lui une préposition supplémentaire (« a »). Il faudrait peut-être chercher du côté de la ressemblance avec le castillan pour comprendre en quoi cet ajout représente une économie du système linguistique ; il serait effectivement plus simple de retenir une forme qu'une.

Une troisième observation qui mérite d'être relevée concerne la troisième raison invoquée par les répondants. Le futur périphrastique et la temporelle introduite par « al » seraient plus susceptibles d'être jugés corrects par tout le monde ; nous en inférons que ces deux tournures ont été assimilées dans la norme subjective de la plupart des locuteurs. En revanche, le fait

d'utiliser « com mola » n'aurait rien à voir avec la volonté de parler correctement. L'importance de se faire comprendre primerait donc ici, au détriment du respect de la norme standardisée.

Figure 52 FUTUR PÉRIPHRASTIQUE (PHRASE 1 = NON NORMATIVE)

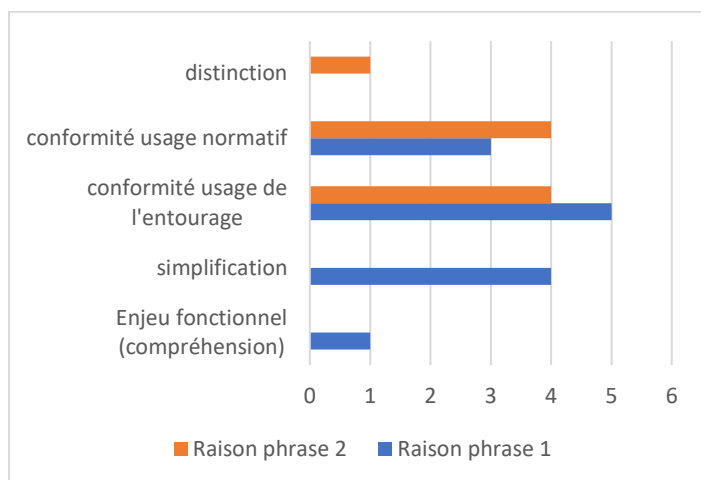


Figure 53 TEMPORELLE INTRODUITE PAR « AL » (PHRASE 2 = NN)

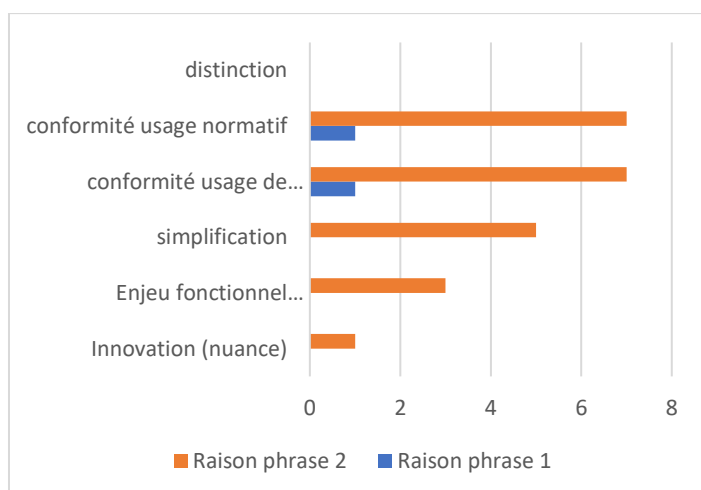
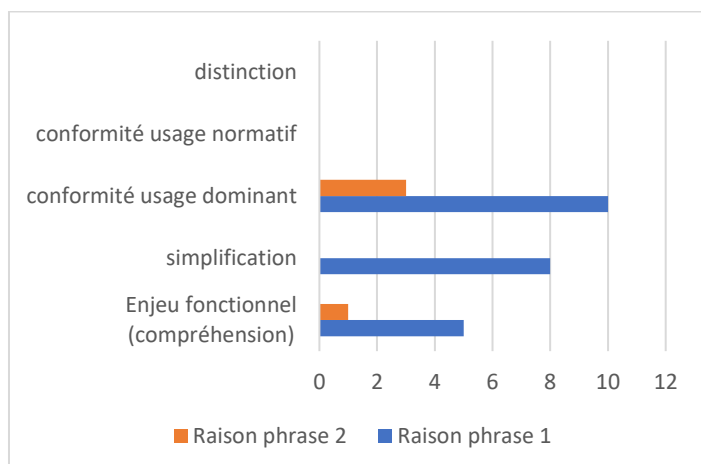


Figure 54 EXPRESSION BRANCHÉE D'UN SENTIMENT POSITIF (PHRASE 1 = NN)



Venons-en à présent aux tournures normatives que les répondants ont privilégiées. D'une part, le pronom neutre, l'obligation périphrastique et les pronoms faibles (en ce inclus le pronom locatif). Force est de constater que les deux mêmes raisons, parfois permutées en ce qui concerne l'ordre, sont désignées pour justifier l'emploi de ces tournures ; la conformité à l'usage de l'entourage et la volonté que les paires jugent correcte la langue utilisée. La pression normative semble particulièrement forte lorsqu'il s'agit d'utiliser « correctement » les pronoms et d'éviter la périphrase « tenir que ».

Figure 55 PRONOM NEUTRE (PHRASE 1 = NORMATIVE)

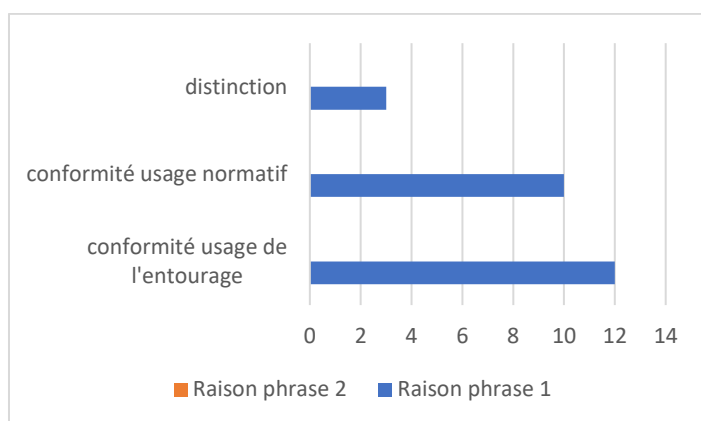


Figure 56 PÉRIPHRASE D'OBLIGATION (PHRASE 2 = N)

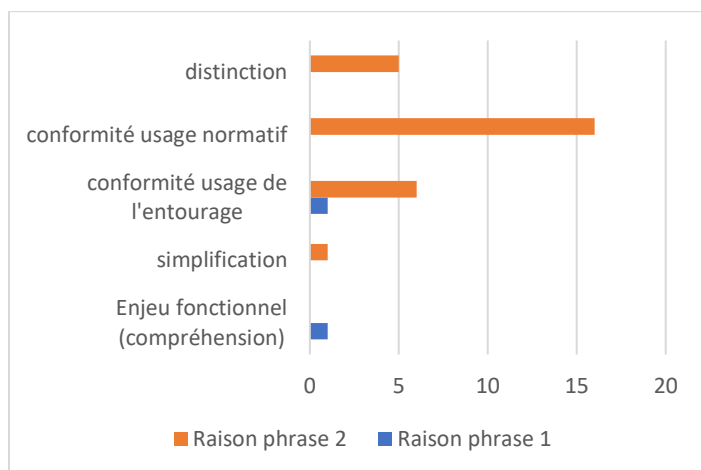


Figure 57 COMBINAISON DES PRONOMS FAIBLES (PHRASE 1 = N)

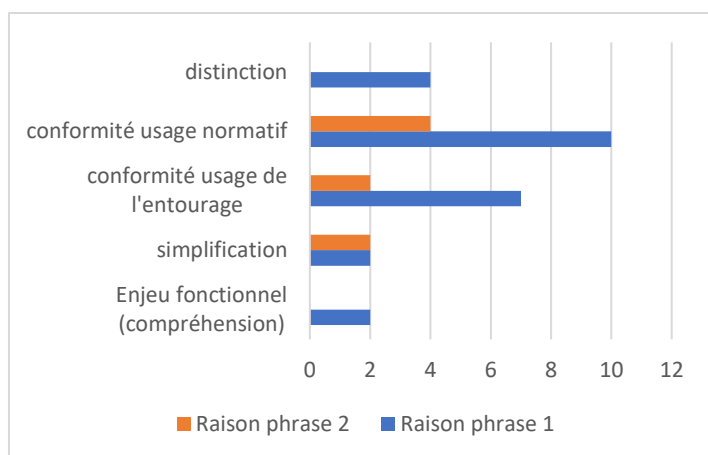
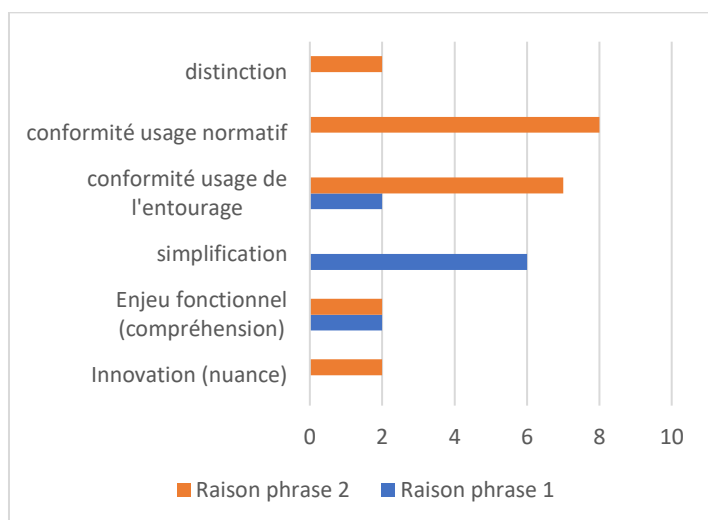


Figure 58 PRONOM LOCATIF (PHRASE 2 = N)



D'autre part, la substantivisation de l'infinitif et l'utilisation de la préposition « de » devant la conjonction « que ». Le besoin de parler correctement prime toujours au moment de faire pencher la balance en faveur de la tournure normative. Même si la conformité à l'usage de l'entourage continue à figurer parmi les raisons majeures, la simplification se hisse désormais au deuxième rang. Il semblerait que les locuteurs soient sensibles à l'économie linguistique provoquée par la suppression de l'article et de la préposition, ce qui impliquerait que « el » et « de » n'aient pas de valeur ajoutée dans les exemples sélectionnés.

Figure 59 SUBSTANTIVISATION DE L'INFINITIF (PHRASE 2 = N)

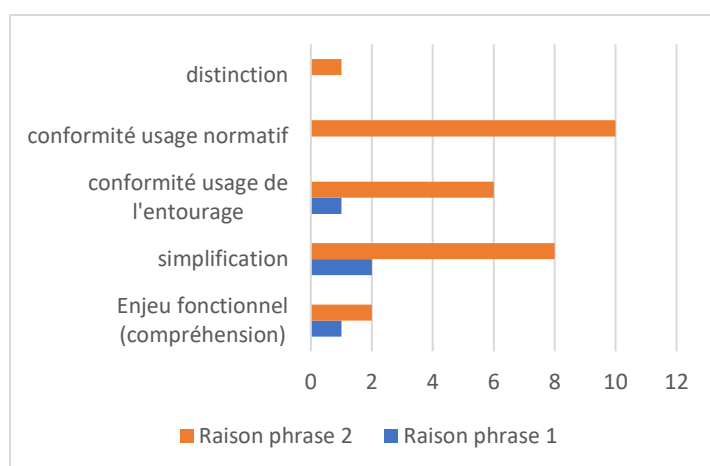
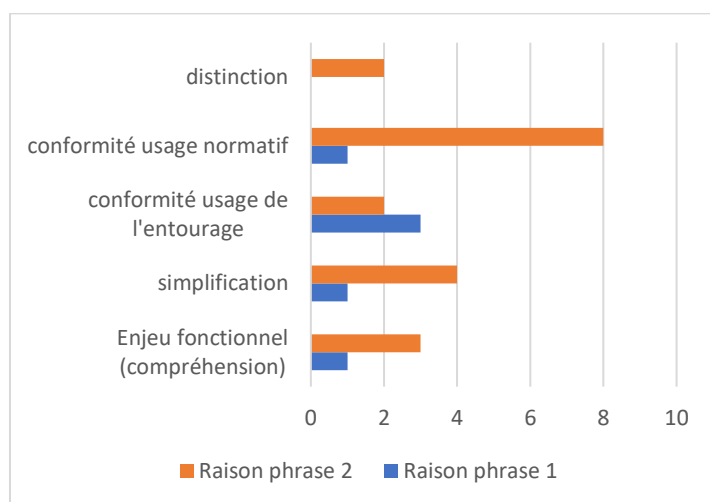


Figure 60 PRÉPOSITION « DE » DEVANT LA CONJONCTION « QUE » (PHRASE 2 = N)



Une dernière tendance peut être observée ; hormis les motifs de conformité, celui de distinction a constamment été choisi par les locuteurs en troisième place pour cinq des neuf tournures normatives. Pour les autres tournures normatives (excepté celle visant l'expression branchée d'un sentiment positif), la distinction apparaît aussi systématiquement parmi les raisons citées. Dès lors, on pourrait lire dans ces résultats l'existence d'une polarisation des locuteurs : d'un côté, il y aurait les puristes qui fustigent un emploi ne respectant pas la norme et qui utilisent la langue comme un outil de différenciation leur conférant une certaine supériorité. De l'autre, on retrouve la plupart des non-puristes qui s'efforcent de suivre la norme vaille que vaille, ou à défaut de l'appliquer dans l'usage, d'en étaler une connaissance satisfaisante.

10. Discussion

10.1. Est-ce que les répondants repèrent spontanément les hispanismes ?

À travers notre enquête, seize hispanismes¹³ ont été soumis à trente répondants catalans. Nous avons déjà établi précédemment que la connaissance de la norme standardisée subissait quelques variations. Il en va de même pour l'identification des hispanismes. Nous avons classé les hispanismes lexicaux dans le tableau ci-dessous par ordre décroissant d'identification :

Item	Nombre de répondants ayant repéré l'hispanisme	Nombre de répondants ne l'ayant pas repéré
Q10 : pues	30	0
Q8 : bocata	28	2
Q2 : bueno	27	3
Q14 : molar	26	4
Q13 : xulo	23	7
Q4 : enterar-se	21	9
Q9 : tonto	17	13

L'unique hispanisme lexical repéré par l'entière des répondants est « pues ». « Bocata », « bueno » et « molar » ont été repérés par plus de huit répondants sur dix. C'est « tonto » qui apparaît comme le moins spontanément identifiable (par un peu plus de la moitié des répondants), suivi de « enterar-se ».

Pourquoi « pues » serait-il plus facilement repérable que « tonto » ? Une comparaison des réponses ouvertes fournies révèle d'une part que l'interjection « pues » a beau être fréquemment utilisée, ceci ne soulève aucun doute quant à son exclusion de la norme de référence :

« *Tot i que a vegades també la faig servir, no pensaria que fos correcta* » ('Bien que je l'utilise parfois, je ne penserais pas qu'elle soit correcte')

« *No crec que ningú consideri que sigui un terme correcte, tot i que s'utilitza* » ('Je ne crois pas que quiconque considère que ce soit un terme correct, bien qu'il s'utilise')

¹³ Nous entendons par « hispanisme » tout fait de langue provenant du castillan et non-assimilé à la norme de l'IEC. Puisqu'un mot comme « pistatxo » a été assimilé par le DIEC, il ne sera pas pris en compte comme tel.

D'autre part, « tonto » a généré les commentaires suivants :

« *(Tot i que una gran majoria de catalanoparlants sabem és un terme incorrecte). És una expressió molt col·loquial i molt utilitzada en el llenguatge oral* » ('Bien qu'une vaste majorité de catalanophones sache que c'est un terme incorrect, c'est une expression très familière est beaucoup utilisée dans le langage oral')

« *no té un equivalent directe en català* » ('Il n'a pas d'équivalent direct en catalan').

Contrairement à ce que pense la première enquêtée, treize répondants sur vingt-deux est loin de constituer une vaste majorité. Nous pourrions en revanche établir une corrélation entre son commentaire et celui du deuxième répondant mis en exergue : « tonto » a bien un équivalent en catalan, mais qu'en est-il d'un équivalent direct ? « Beneit » a effectivement été qualifié de démodé ; il s'agit d'un terme délaissé par les jeunes. Or, si « tonto » appartient plutôt au registre familier dans l'imaginaire des locuteurs, « beneit » ne peut lui équivaloir. L'absence d'équivalent direct pointe vers le besoin néologique mentionné au chapitre 3, tandis que la nuance de registre est un signe de différenciation.

10.2. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils viennent combler un vide lexical ?

Parmi les hispanismes lexicaux étudiés, deux combler réellement un vide lexical ; « xulo » et « molar ». Ils n'ont effectivement aucun pendant normatif, pas même un pseudo-équivalent comme « beneit » pour « tonto ». Les deux faits de langue sont classés proches l'un de l'autre ; alors qu'ils ne sont pas spontanément repérés par l'ensemble des répondants, on peut difficilement prétendre qu'une majorité d'entre eux doute quant à leur statut d'hispanisme.

Item	Nombre de répondants ayant repéré l'hispanisme	Nombre de répondants ne l'ayant pas repéré
Q14	26	4
Q13	23	7
Q9	17	13

Il convient de souligner que « xulo », qui n'a pas été spontanément identifié par sept répondants, a suscité le même type de commentaire que « tonto » :

« *No té una traducció directe al català* » ('Il n'a pas de traduction directe au catalan').

Si l'on peut ainsi rapprocher « tonto » de « xulo », aucun commentaire quant à une traduction inexistante de « molar » ne figure dans les réactions des répondants. En revanche, « molar » est identifié comme argotique.

Le linguiste catalan Payrató (1996 :174) est d'avis que l'on peut parler d'argot « quand l'usage d'une variété linguistique par un groupe d'usagers répond au besoin – du moins à l'origine – que cette variété devienne inintelligible pour ceux qui ne sont pas membres du groupe » [traduction libre]. Il souligne par ailleurs le caractère « marginal » de l'argot qui, contrairement à la langue standard, ne recherche pas l'intelligibilité de tous. Lorsqu'un terme est utilisé au-delà du « domaine dans lequel il était initialement confiné », Payrató (1996 : 176) considère qu'il arrête d'être véritablement argotique. Selon lui, le catalan parlé regorge de ce genre de termes, dont une bonne partie provient de l'argot castillan.

Quoiqu'il en soit, ni le critère de la traduction ni celui de l'appartenance à l'argot ne fonctionnent pour identifier systématiquement tous les hispanismes puisque « enterar-se » (qui a induit en erreur neuf répondants) possède un correspondant normé clairement identifié par la majorité de l'échantillon et qu'il n'est nullement argotique. On peut aussi d'emblée rejeter l'hypothèse que l'argot catalan se formerait exclusivement d'emprunts castillans, étant donné que tous les locuteurs sont bilingues et que ces emprunts seraient précisément intelligibles pour tous. Parler de variantes familières ou diastratiques semble au contraire plus approprié.

10.3. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils sont redondants ?

Nous avons déjà traité le cas de « tonto » ci-dessus. Pour les répondants, ce fait de langue n'est pas redondant de « beneit » car il appartient au registre familier. Peut-on en dire autant de « bocata », « pues », « bueno » et « enterar-se » ?

Item	Nombre de répondants ayant repéré l'hispanisme	Nombre de répondants ne l'ayant pas repéré
Q10 pues	30	0
Q8 bocata	28	2
Q2 bueno	27	3
Q4 enterar-se	21	9

Q9 tonto	17	13
----------	----	----

Même en ne prenant pas « tonto » en compte, il y a un écart assez important entre « pues » et « enterar-se ». Il n'est donc pas inutile de se pencher sur les représentations des locuteurs qui n'ont pas repéré les hispanismes.

Un répondant pense qu'une raison pour ne pas admettre « bocata » dans le catalan normatif est qu'il « s'utilise en castillan ». « Enterar-se » a suscité les deux commentaires suivants :

« *Pot sonar a barbarisme* » ('ça peut paraître un barbarisme')

« *Son molt curosos amb la llengua* » ([les gens qui ne l'admettent pas] sont très soigneux de leur langue')

D'autres commentaires dans la même veine caractérisent « tonto ». Citons notamment :

« *Es pot considerar un calc del castellà* » ('ça peut être considéré comme un calque du castillan')

« *(Potser) és un castellanisme* » ('c'est (peut-être) un hispanisme')

« *En principi ve del castellà i hi ha altres paraules que semblen mes correctes com foll ; els mes puristes* » ('ça vient en principe du castillan et il y a d'autres mots qui semblent plus corrects [...] [pour] les plus puristes')

On constate d'une part que les hispanismes qui sont redondants peuvent être perçus comme étant normatifs par certains locuteurs malgré leur provenance évidente (remarquons tout de même le « peut-être » qui indique la réluctance d'un répondant à affirmer que « tonto » soit un hispanisme, sans doute parce qu'il est déjà entré dans sa norme subjective). Ce n'est guère étonnant puisque le DIEC a normativisé plusieurs mots d'origine castillane comme nous l'avons vu au point 5 du chapitre 3. L'application inconstante des critères choisis explique que les locuteurs soient désorientés quant à l'inclusion de certains hispanismes et l'exclusion des autres. Pourquoi normativiser « caldo » qui se réfère exactement à la même réalité que « brou » et non pas « tonto » ou encore « enterar-se » qui connaissent le même phénomène de redondance ?

D'autre part, ces locuteurs semblent avouer à demi-mot qu'il existe bien un lien étroit entre calques du castillan (ou hispanismes) et barbarismes, mais que ces représentations puristes ne

les assujettissent pas. Selon eux, le fait d'être redondant n'apparaît pas comme primordial et encore moins comme une raison suffisante pour être évincé de la norme de référence.

D'autres locuteurs attachent beaucoup plus d'importance au critère de la redondance. Invité à se prononcer sur « bocata », un répondant stigmatise par exemple ceux qui le considéreraient normatif en déclarant qu'ils ne « connaissent pas le mot en catalan ». Un autre répondant écrit que « enterar-se s'utilise beaucoup et que les gens ne savent pas comment le dire correctement en catalan » [nous soulignons]. Là où il y aurait un équivalent catalan, il faudrait proscrire l'hispanisme.

10.4. Est-ce qu'ils jugent de la même manière les hispanismes intégrés à la norme de l'IEC et ceux qui ne le sont pas ?

Parmi les faits de langues soumis aux enquêtes figure un seul hispanisme intégré à la norme :

Item	Nombre de répondants ayant repéré l'intégration à la norme de l'hispanisme	Nombre de répondants ne l'ayant pas repéré
Q7	10	20

« Pistatxo » est étiqueté comme hispanisme par tous les répondants qui le jugent normatif. C'est selon eux l'unique raison de mettre en doute son appartenance à la norme de l'IEC. Les autres répondants invoquent surtout que beaucoup de gens méconnaissent le « mot correct » ou « catalan » qui serait « festuc ».

Le cas de Q7 est édifiant à plusieurs égards : il s'agit du seul fait de langue incorrectement identifié par une majorité de répondants. Même « tonto » n'a pas connu un aussi piètre résultat. Tandis que « tonto » pouvait à la rigueur paraître peu soutenu et combler un vide lexical, « pistatxo » renvoie systématiquement à « festuc », son équivalent sémantique. Les enquêtés qui estimerait donc que « pistatxo » ne peut appartenir au catalan normatif le feraient à cause de sa redondance avec « festuc » alors qu'il est bien normé. Ceci porte à croire qu'une assimilation à la norme de l'IEC a peu d'impact sur les représentations des locuteurs.

Le cas de « borratxo » présente un parallèle intéressant ; nous sommes ici face à un adjectif normé qui n'a rien à voir avec les hispanismes puisque le dictionnaire de l'Enciclopèdia Catalana suspecte une dérivation du substantif « borratxa » qui désigne une bouteille de vin.

Pourtant, presque un tiers des répondants demeure persuadé qu'il ne s'agit pas d'un mot du catalan normatif, probablement en raison de la ressemblance au castillan « borracho » comme le révèlent les réponses ouvertes de l'enquête. Mais de ces réponses, voici ce qui frappe davantage :

« *Hi ha la paraula begut* » ('Il y a le mot "begut")

« *S'assembla molt a la versió en castellà. Segur que hi ha molts catalans que prefereixen servir sinònims com 'ebri' o 'begut'* » ('ça ressemble beaucoup à la version en castillan. Il doit certainement y avoir des catalans qui préfèrent utiliser les synonymes comme « ebri » ou « begut ») [nous soulignons]

En l'occurrence, « borratxo » ne semble pas apporter une nuance de registre. L'adjectif serait donc tout à fait interchangeable avec « ebri » ou « begut », ce que confirme un bref coup d'œil au DIEC (aucun des trois mots n'est défini ; ils présentent cependant tous un renvoi synonymique à « embriac »). Nous pensons donc qu'une fois de plus, la simple redondance avec un mot castillan conduit certains locuteurs à dénigrer des mots (hispanismes ou pas) en faveur de leurs correspondants, en apparence, plus « catalans ».

10.5. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière lorsqu'ils portent sur des réalités familières ?

Pour tenter de répondre à cette question, il convient de s'attarder sur les substantifs qui composent notre enquête : « festuc », « pistatxo », « entrepà » et « bocata ». Comme nous avons déjà extensivement traité « pistatxo », nous nous contenterons de le mettre en relief à travers son correspondant normé. Bien que « Pistatxo » jouisse d'un usage plus fréquent, il est, contrairement à « festuc », mal identifié dans les réponses ouvertes quant à son essence normative :

« *la gent està acostumada a dir "pistatxo", però poc a poc la gent s'acostuma a sentir o dir "festuc"* » ('les gens sont habitués à dire « pistatxo », mais petit à petit, ils s'habituent à entendre ou à dire « festuc »')

Le côté progressif du changement est interpellant ; il sous-entend que l'on œuvre à introduire « festuc » dans la langue courante. Pourquoi les locuteurs devraient-ils « s'habituer à dire "festuc" » si ce n'est par volonté de distinction ? (« je pense que tu utilises un hispanisme et qu'il est préférable de l'éviter »).

« *no és una paraula molt coneguda i tampoc és un aliment d'ús diari, vull dir que en tot cas s'utilitzaria poc* » ('ce n'est pas un mot très connu, ni un aliment d'usage quotidien, je veux dire que dans tous les cas, on l'utiliserait peu')

D'après cette répondante, les locuteurs ignoreraient le concept de « pistache » parce qu'ils n'en mangent pas tous les jours. C'est un peu farfelu, surtout quand la même répondante avoue quelques lignes plus bas dans son questionnaire voir vendre beaucoup de glace à la pistache autour d'elle. Soit elle essaye de dire qu'il faut dissocier la graine comestible de la saveur propre à la crème glacée, auquel cas il y a une nuance sémantique, soit il s'agit d'une excuse maladroite pour justifier l'usage impropre de « pistatxo » à la place de « festuc ».

Quoi qu'on puisse discuter la consommation moyenne de pistaches, celle du sandwich est indéniablement fréquente. Néanmoins, les locuteurs ne privilégient pas l'hispanisme « bocata » au détriment de son correspondant normé « entrepà ». Ils lui attribuent simplement une nuance de registre. Dès lors, il semble difficile d'infirmer ou de confirmer un jugement spécifique aux réalités familières à l'appui des faits de langue testés.

10.6. Est-ce qu'ils jugent les hispanismes de la même manière selon qu'il s'agit d'une interjection, d'un substantif, d'un adjectif ou encore d'un verbe ?

Pour plus de clarté, nous représentons le classement des hispanismes en indiquant leur catégorie grammaticale :

Item	Nombre de répondants ayant repéré l'hispanisme	Nombre de répondants ne l'ayant pas repéré	
Q10 pues	30	0	interjection
Q8 bocata	28	2	substantif
Q2 bueno	27	3	interjection
Q14 molar	26	4	verbe
Q13 xulo	23	7	adjectif
Q4 enterar-se	21	9	verbe
Q9 tonto	17	13	adjectif

Les interjections sont les plus facilement identifiables. Elles génèrent également le même type de commentaires dans les réponses ouvertes : on aurait tendance à les estimer normatives à cause d'un usage répandu, de l'influence du castillan et de leur appartenance au registre

familier. Il est intéressant que seul un répondant fasse mention du correspondant normé qu'il est souhaitable d'utiliser :

« [‘Pues’] *torna a ser un castellanisme, en català en canvi fariem servir ‘doncs’* » (‘pues’ est à nouveau un hispanisme, en catalan par contre, on utiliserait ‘doncs’)

L'unique substantif de l'échantillon est lui aussi classé parmi les faits de langue les plus facilement repérables (rappelons que nous ne nous occupons pas de ‘pistatxo’, qui a été intégré à la norme standardisée.) À l'instar des interjections, l'usage répandu prime dans les raisons qui justifieraient une assimilation à la norme subjective. Disparaît toutefois l'influence du castillan au profit de deux nouvelles raisons :

« *Forma part del seu vocabulari* » (‘Il fait partie de son vocabulaire’)

« *No coneix el mot en català* » (‘[Ces gens] ne connaissent pas le mot en catalan’)

Il est tentant d'interpréter le premier commentaire comme une reconnaissance de la variation diastratique de la part du répondant. Chaque personne possède une manière de parler qui lui est propre et il peut arriver que « bocata » fasse partie du vocabulaire de certaines personnes. Toutefois, HI est un des rares répondants à avoir systématiquement choisi la distinction dans la deuxième partie du questionnaire, ce qui invite davantage à croire que son commentaire est en réalité un euphémisme qui rejoint l'avis du second répondant. Une distinction s'établit entre les locuteurs qui connaissent les mots « catalans » et ceux qui les ignorent. Ceci n'empêche évidemment pas l'usage d'être fréquent :

« *Ho fem servir més sovint que la paraula catalana correcta* » (‘nous utilisons [bocata] plus souvent que le mot catalan correct’)

« *Diria que tots sabem que és incorrecte però la seguim utilitzant* » (‘Je dirais que nous savons tous que c'est incorrect, mais nous l'utilisons quand même’)

Pour ce qui est des verbes, la nuance est de mise. Le tableau pourrait laisser croire que « molar » et « enterar-se » sont assez proches. Pourtant, un sixième des répondants repère moins facilement le second hispanisme. L'usage répandu ainsi que l'appartenance au registre familier représentent toujours les deux raisons les plus citées pour assimiler ces faits de langues à la norme subjective. L'influence du castillan refait aussi surface, de manière plus prononcée que pour les interjections, dans le cas de « enterar-se ». Un commentaire concernant ce verbe mérite une attention plus poussée :

« *Els catalanoparlants que tenim el català com a llengua materna el solem usar en expressions orals col·loquials i frases fetes adoptades del castellà; els catalanoparlants que tenen el castellà com a llengua materna el solen fer servir de manera molt més habitual (potser perquè és més fàcil de conjugació que el verb autòcton assabentar-se* » (‘Les catalanophones qui ont

le catalan comme langue maternelle l'utilisent habituellement dans des énoncés oraux courants et des expressions adoptées du castillan ; les catalanophones qui ont le castillan comme langue maternelle l'utilisent de manière beaucoup plus fréquente (peut-être parce que c'est plus facile de conjuguer que le verbe autochtone 'assabentar-se') [nous soulignons]

La représentation de cette locutrice ayant comme langue maternelle le catalan renvoie encore une fois à la distinction. Selon elle, les compétences en matière de conjugaison sont plus faibles chez les « castillanophones ». Il faut toutefois signaler qu'en tant que verbe du premier groupe, celui-ci ne devrait pas poser plus de problème que « enterar-se ». La locutrice a probablement voulu attirer l'attention sur la conjugaison des verbes qui requièrent un pronom faible ; « m'en assabento » ('je l'apprends'). Nous n'avons certes pas étudié le pronom 'en' dans la deuxième partie du questionnaire, mais l'étude de l'autre pronom ('hi') suggère que les castillanophones ont en réalité des compétences très éparées. De plus, il convient de relever la distinction instituée entre « assabentar-se », verbe autochtone¹⁴, et « enterar-se » verbe selon toute logique allochtone. Il semblerait donc que le concept de langue propre inscrit dans la loi autonome de la Catalogne ait percolé dans les esprits des locuteurs, ou que celui-ci ait précédé la loi et perduré jusqu'à aujourd'hui.

Si « enterar-se » s'avère plus simple à utiliser pour les « castillanophones », la simplification pousse, de manière générale, les locuteurs à préférer « molar » à « agradar amb bogeria » d'après les résultats de la deuxième partie de l'enquête. On aurait pu s'attendre à ce que la deuxième partie reflète la première, c'est-à-dire, que la nuance de registre soit invoquée comme raison principale de l'usage. Or, elle n'a été choisie par aucun répondant. Doit-on en déduire que « molar », parfois considéré comme argotique, a délaissé la sphère familière pour passer dans le lexique commun et que les répondants sont désormais davantage sensibles à sa brièveté ? C'est incertain, mais une chose sûre est que, à l'inverse de « enterar-se », « molar » n'engendre pas de commentaire du type :

« S'utilitza molt, i la gent no sap com dir-ho correctament en català » ('On l'utilise beaucoup et les gens ne savent pas comment le dire correctement en catalan »)

Les hispanismes sont-ils traités de la même manière par les locuteurs lorsqu'ils appartiennent à la classe adjectivale ? Le premier constat concerne leur repérage ; se trouvant en bas du tableau, ce sont les hispanismes qui ont davantage tendance à être perçus comme normatifs. Les trois raisons mises en avant sont identiques en tout point ; l'usage répandu, l'appartenance au registre

¹⁴ Défini dans le TIFi de la manière suivante : [En parlant d'un idiome, lang., dial.] Parlé depuis très longtemps dans ce pays, cette région, etc (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1236715830;>)

familier¹⁵ et l'absence d'équivalent direct. Cette dernière raison oppose cependant les répondants à propos de « tonto », puisque l'un d'entre eux pense que les puristes disposeraient bien de mots « plus corrects ». Quant à « xulo », un commentaire nous interpelle :

« *Abans no era correcte* » ('Avant, ce n'était pas correct')

On peut voir que pour ce répondant, « xulo » vient d'être normativisé. C'est une remarque assez lucide qui indique à quel point le répondant est conscient de l'évolution incessante de la langue. Vu la fréquence élevée du terme et la difficulté pour le centre terminologique Termcat d'implanter un terme qui véhiculerait les mêmes valeurs affectives dans l'usage quotidien des locuteurs, il ne serait pas improbable que la normativisation ait lieu un jour. Aucun autre fait de langue n'a récolté de commentaire similaire.

10.7. Est-ce qu'ils considèrent certains hispanismes comme étant de bon aloi et de mauvais aloi ?

Dans un premier temps, nous nous basons sur les réponses ouvertes fournies par les répondants dans la première partie du questionnaire afin de répondre à la question posée.

Très peu d'hispanismes semblent être stigmatisés. Il faut cependant tout de suite nuancer qu'ils ne sont considérés de bon aloi que dans la langue parlée et familière. Tandis que les adjectifs « tonto » et « xulo » comblent un vide lexical dans l'imaginaire des locuteurs et sont par conséquent difficilement condamnables, « enterar-se » a provoqué chez deux répondants le besoin d'exprimer plus que ce qui ne leur était demandé :

« *és molt utilitzat però no es correcta, ja que es llenguatge familiar* » ('C'est très utilisé mais ce n'est pas correct, puisque c'est du langage familier')

« *s'utilitza molt, i la gent no sap com dir-ho correctament en català* » ('Il s'utilise beaucoup, et les gens ne savent pas comment le dire correctement en catalan') [nous soulignons]

L'existence d'un terme qu'il serait plus correct d'utiliser et qui a été de surcroît identifié à deux reprises nous incite à qualifier « enterar-se » de mauvais aloi. Bien que selon une répondante, il s'agisse d'un verbe « non-autochtone », utilisé de manière courante uniquement par les Catalans de langue maternelle, nous objectons qu'il n'est pas impossible qu'un apprenant de langue seconde colore son langage d'expressions familières. Il n'y a, à notre connaissance, aucune étude sur l'usage du vocabulaire familier catalan par des apprenants de langue seconde

¹⁵ Cette raison, bien que fréquemment citée, est loin d'être évidente : malheureusement, aucun répondant n'a explicité en quoi l'appartenance au registre familier constituait un argument pour faire entrer un mot dans la norme de référence

et c'est pourquoi nous nous tournons, à défaut, vers Dewaele (2004 : 127-153) : son étude du français familier chez les non-natifs démontre, in fine, que les locuteurs de langue maternelle française n'utilisent pas significativement plus de vocabulaire familier que leurs homologues non-natifs. Une bonne maîtrise de la langue est évidemment un prérequis avant d'envisager un emploi plus extensif du vocabulaire courant et populaire, tandis que le niveau d'extraversion des locuteurs et la fréquence à laquelle ils côtoient le français auront un impact déterminant sur le type de vocabulaire utilisé. Si ces résultats sont applicables aux Catalans dont la langue maternelle est le castillan, il n'y a aucune raison d'adhérer à l'opinion de la répondante citée quelques lignes plus haut. D'autant plus que nous parlons de locuteurs bilingues ayant, par conséquent, une maîtrise du catalan non négligeable.

Tournons-nous maintenant vers la deuxième partie du questionnaire, partie dans laquelle il est plus aisé de trier les hispanismes. Nous partons du principe qu'un hispanisme de bon aloi est autant utilisé, voire plus, que sa variante normative. Inversement, les hispanismes de mauvais aloi seront ceux que les locuteurs évitent, soit ceux pour lesquels aucun répondant n'a coché l'option « j'utilise toujours cette phrase ». Voici ci-dessous les hispanismes de bon aloi :

- Futur périphrastique (anar + a+ infinitif) : bien que deux répondants préférant la variante normative le fassent parce qu'elle est « plus correcte » ou parce que l'autre variante est « incorrecte », deux autres perçoivent une nuance qui les incite à accepter le futur périphrastique :

« *l'altre és més definitiva, més determinant* » ('l'autre [la variante normative] est plus définitive, plus déterminante')

« *Es refereix a un futur llunyà* » ('Elle [la variante normative] renvoie à un futur lointain')

Il semble donc que ces deux locuteurs réservent le futur simple pour une action « définitive » ou « lointaine », confinant le futur périphrastique aux actions plus proches dans le temps, comme en castillan ou en français.

- La temporelle introduite par 'al' : il s'agit ici de l'hispanisme le mieux toléré de notre échantillon avec seulement deux locuteurs en faveur de la version normative, à qui l'on doit les commentaires suivants :

« *És la frase correcta* » ('C'est la phrase correcte')

« *Crec que es la opció gramaticalment correcta* » ('Je crois que c'est l'option grammaticalement correcte')

Plus instructif est le commentaire d'une répondante utilisant « al » :

« *Em surt així tot i que sona més “catalana” l’opció 1* » (‘C’est celle qui me vient, même si l’option 1 a l’air plus « catalane »’)

On a le sentiment qu’elle s’excuse de ne pas utiliser la variante normative, dont elle a manifestement conscience, mais qu’elle assume tout de même sa façon de parler.

- L’expression branchée d’un sentiment positif (molar). Le seul commentaire fourni pour en justifier l’usage confirme les raisons données dans la première partie :
« *És una expressió informal molt extesa* » (‘C’est une expression informelle très répandue’)

Les hispanismes de mauvais aloi sont au nombre de deux :

- Le pronom neutre (lo) : malgré le commentaire d’une répondante qui reconnaît ne pas pouvoir lutter contre l’influence du castillan, cinq autres répondants ont coché l’option « autre » pour insister sur le caractère incorrect de cet hispanisme :
« *És traducció literal del castellà i per algun motiu em surt així* » (‘C’est une traduction littérale du castillan et pour une quelconque raison, ça me vient ainsi’)
« *És la forma normativa* » (‘C’est la forme normative’)
« *No es un castellanisme* » (‘Ce n’est pas un hispanisme’) [Nous soulignons]
« *El “lo” es incorrecte* » (‘Le “lo” est incorrect’)
« *És la correcta* » (‘C’est [l’option] correcte’)
« *Perquè l’altre es molt de charnego* » (‘Parce que l’autre fait très « charnego » : se dit de manière dépréciative d’un immigrant castillanophone en Catalogne¹⁶)
Remarquons d’une part qu’un répondant associe les hispanismes à quelque chose qu’il convient d’éviter. D’autre part, le dernier commentaire est assez révélateur du fait que « lo » soit un hispanisme de mauvais aloi, même si son auteur utilise l’orthographe castillane du mot catalan « xarnego ». L’orthographe ne choque pas quand on sait que ce répondant a le profil D, c’est-à-dire, que la norme standardisée ne lui importe pas outre mesure.
- L’obligation périphrastique (tenir que) : pas moins de dix répondants ont coché l’option « autre » pour mettre en relief à quel point cet hispanisme est incorrect. Nous nous contenterons d’analyser les réactions les plus saillantes :
« *La primera es incorrecta i a la meva escola ens van insistir molt en no fer servir “tenir que”* » (‘La première est incorrecte et à mon école, on a beaucoup insisté pour que nous n’utilisions pas « tenir que »’)

¹⁶ Définition du DIEC en ligne : <https://dlc.iec.cat>

« La primera opció és un castellanisme » (‘La première option est un hispanisme’)

« un mal vici » ([utiliser « tenir que »] est un mauvais vice’)

Il est bien connu que les grammaires ont été inventées pour l’école. Que celle-ci martèle les élèves à propos du bon usage nous semble parfaitement logique. « Tenir que » semble cependant particulièrement stigmatisé, comme le corrobore la figure 38 ; on peut y voir que cinq répondants préfèrent la variante normative par souci de distinction. Aucun autre fait de langue n’atteint un chiffre si élevé. On constate d’ailleurs à nouveau l’amalgame entre « hispanisme » et tournure à éviter. Le dernier commentaire est intéressant parce qu’il provient d’un répondant utilisant la variante non-normée. Le choix du mot « vice » démontre bien que « tenir que » ne jouit pas d’un statut prestigieux.

Selon nos critères dévoilés plus haut, ni la confusion ni la chute des pronoms faibles (en particulier du locatif ‘hi’) ne rentre dans la catégorie des hispanismes de mauvais aloi. Nous souhaiterions tout de même exploiter les commentaires des répondants parce qu’ils révèlent des attitudes assez marquées.

On retrouve tout d’abord des restes de l’apprentissage scolaire :

« M’ho van ensenyar així » (‘On me l’a appris ainsi’)

« El verb anar en aquest cas necessita el pronom » (‘Le verbe “anar” dans ce cas requiert le pronom’)

Une exclamation véhémement semble traduire l’indignation que provoque l’oubli des pronoms faibles, même si la raison sous-jacente n’apparaît pas :

« S’ha de fer servir més els pronoms febles! » (‘Il faut utiliser davantage les pronoms faibles !’)

Une locutrice « castillanophone » va même jusqu’à s’excuser :

« Ai, els pronoms febles... Sempre em resulten difícils » (‘Ah, les pronoms faibles... Ils me paraissent toujours aussi difficiles’)

Ferrer (1994 : 84), qui prône un enseignement de la langue basé sur l’usage, est d’avis qu’il y a en catalan, une véritable obsession, autant de la part des professeurs que des élèves, quant à l’utilisation correcte des pronoms faibles. L’usage est d’autant plus important que deux répondants ayant identifié la combinaison ‘li ho’ comme normative et correcte, avouent plutôt dire ‘li’ :

« Moltes vegades diria “ara mateix li dic” » (‘souvent, je dirais « je lui dis tout de suite »’)

« En realitat jo diria “Ara mateix li dic” » (‘en réalité, moi je dirais « je lui dis tout de suite »’)

[Nous soulignons]

Bien que l'orthographe soit erronée, « la Nova normativa de l'Institut d'Estudis Catalans » (2017 : 19) admet effectivement que la combinaison des pronoms 'li' et 'ho' devienne 'l'hi'. Mais pour en revenir au sujet qui nous incombe, il est intéressant de remarquer que, si les attitudes tendent à condamner l'oubli des pronoms faibles, l'usage mixte empêche les locuteurs d'en faire un hispanisme de mauvais aloi.

CONCLUSION

L'étude des hispanismes colorant la langue catalane a exigé la mobilisation de plusieurs connaissances théoriques dont nous souhaitons récapituler les points clés ici : les « castellanismes » ont longtemps été assimilés aux barbarismes dans la tradition sociolinguistique catalane. Ces hispanismes relèvent aussi bien du lexique que de la morphosyntaxe et constituent une déviation par rapport à la norme standardisée. L'on parle tantôt d'interférence, tantôt d'emprunt, selon le degré d'intégration de la tournure non normative, ou encore d'emprunt et d'imposition en fonction de l'ordre dans lequel interviennent les deux mécanismes à l'œuvre dans tout type de transfert, à savoir l'imitation et l'adaptation. Bien qu'une déviation de la norme standardisée s'impose comme critère sine qua non pour identifier les hispanismes, un balayage de l'histoire de la langue catalane a révélé que les hispanismes précèdent de loin l'apparition de la norme de l'Institut d'Estudis Catalans (académie responsable de la standardisation au XXe siècle). Effectivement, les hispanismes pénètrent massivement le catalan environ six siècles plus tôt et entraînent simultanément l'apparition des premiers travaux normatifs inscrits dans une tradition puriste. La castellanisation des élites incite par ailleurs les linguistes catalans à parler de diglossie, laquelle a pour conséquences l'apparition de nombreux binômes lexicaux. Au début du XXe siècle, Pompeu Fabra souhaite en finir avec l'influence du castillan et propose une norme qui se veut « dépurative ». Le franquisme contrecarre ses plans de manière inopinée et force est de constater qu'en synchronie, la langue catalane regorge d'hispanismes contre lesquels l'opinion publique lutte avec acharnement, tandis que les institutions mènent des campagnes visant avant tout à étendre l'usage du catalan, tout en limitant les effets d'une possible insécurité linguistique.

Il semblait particulièrement intéressant de comprendre pourquoi certains locuteurs seraient davantage enclins à teindre leur langue d'hispanismes. C'est pourquoi nous nous sommes appuyés sur la théorie de Chaudenson, Mougeon et Beniak (1997 :34) pour présenter une synthèse des facteurs déclencheurs d'hispanismes. C'est notamment sur cette synthèse que s'est basée l'élaboration de la seconde partie de notre enquête sociolinguistique ; les répondants ont pu choisir s'ils utilisaient certains faits de langue dans une intention de conformité, de simplification, de différenciation ou de distinction. La première partie de l'enquête consistait quant à elle à soumettre des faits de langues normés ou non-normés pour en évaluer la fréquence et la connaissance normative. Trente répondants de diverses classes d'âge et de profils

linguistiques différents (à prédominance catalane ou castillane) ont ainsi rempli un questionnaire semi-fermé ainsi qu'une troisième partie visant à recueillir des données personnelles pour faciliter le traitement de l'information.

Le temps est venu de rassembler les conclusions que nous avons pu tirer de l'enquête sociolinguistique réalisée.

Au vu du nombre important d'hispanismes non-normatifs repérés, l'ensemble de l'échantillon interrogé démontre une **bonne connaissance de la norme de référence catalane au niveau lexical**. L'enquête révèle d'ailleurs que le profil majoritairement représenté réunit des locuteurs aussi bien « catalanophones » que « castillanophones » qui accordent de l'importance à la norme standardisée, évitent les barbarismes et pensent bien parler catalan. Pour ce qui est de la morphosyntaxe, en revanche, les locuteurs semblent beaucoup plus laxistes ; des tournures non-normatives sont plus largement acceptées.

Parmi les hispanismes lexicaux que les locuteurs repèrent spontanément, on séparera les plus facilement identifiables, appartenant aux classes lexicales des **interjections** et des **substantifs** (« pues », « bueno », « bocata »), des moins facilement identifiables (« enterar-se » et « tonto »), appartenant respectivement aux classes lexicales des **verbes** et des **adjectifs**. Il faut toutefois remarquer que le substantif « pistatxo » a été identifié comme étant un hispanisme par un bon nombre de locuteurs, bien qu'il ait été assimilé à la norme de référence catalane. Une telle assimilation aurait donc peu d'impact sur les représentations des locuteurs.

Aucun des hispanismes lexicaux soumis aux répondants ne semble qualifiable de mauvais aloi, du moins pour ce qui est du domaine de la langue parlée et familière. Ceux-ci seraient ainsi soumis à une certaine variation diamésique et diastratique. On peut plus aisément opérer une distinction sur le plan de la morphosyntaxe ; le futur périphrastique « anar a », la temporelle introduite par « al » et l'expression branchée d'un sentiment positif « com mola » rentrent, selon nos critères, dans la catégorie des **hispanismes de bon aloi**. Les répondants ont invoqué deux raisons qui pourraient potentiellement expliquer une tolérance plus élevée envers ces tournures : la nuance sémantique et la différence de registre. Inversement, le pronom neutre « lo » et l'obligation périphrastique « tenir que » relèvent indiscutablement des **hispanismes de mauvais aloi**. On précisera par ailleurs qu'en fonction de la langue principale du répondant, certaines tournures sont plus stigmatisées que d'autres ; les « catalanophones » se montrent particulièrement réticents à l'idée d'omettre les pronoms faibles par exemple, en donnant pour justification qu'une nuance importante s'étiole dans le processus.

La **langue principale du locuteur** constitue, comme on vient de le voir, un des **facteurs ayant une incidence sur la perception des hispanismes**. L'enquête a notamment dévoilé que les « catalanophones » affichaient une propension à condamner des formes trop ressemblantes à celles du castillan pour que l'on juge leur façon de parler catalan plus correcte. Les « castillanophones », quant à eux, semblent démontrer une vision plus scolaire, et donc normative du catalan. Ceci n'empêche pas ceux qui estiment bien parler catalan de plaider en faveur d'une inclusion à la norme de certains hispanismes, principalement les hispanismes « branchés ». Bien entendu, d'autres facteurs que la langue prédominante du locuteur semblent affecter la manière de percevoir les hispanismes : **l'âge, la fréquence du fait de langue (ou plus exactement son utilisation par l'entourage direct), la pression normative, ainsi que l'existence ou l'absence d'une traduction directe/d'un mot apparenté**. L'enquête semblerait effectivement indiquer qu'une tranche de la population plus âgée soit peu sensibilisée à la norme standardisée alors que la jeune génération connaît un certain relâchement. Les répondants étaient également plus enclins à douter du caractère normatif d'un fait de langue s'ils ne l'avaient jamais ou peu entendu.

Peut-on traduire ces facteurs en termes de variation ? Premièrement, il transparaît de l'enquête que **l'âge** a bien une incidence sur l'usage des hispanismes du catalan : les moins de 30 ans prétendent unanimement maîtriser la langue catalane, manifestant une plus grande confiance en leurs compétences linguistique que les plus de 40 ans. Ces derniers admettent davantage faire des erreurs. Lorsque l'on parle plus spécifiquement de barbarismes, les moins de 40 ans se montrent moins soucieux de leur faire la chasse. Pourtant, ce sont les locuteurs plus âgés qui reconnaissent moins spontanément les hispanismes dans notre échantillon, signe révélateur que l'école a porté ses fruits pour les générations suivantes. Nous avons eu l'occasion d'observer que, malgré tous les efforts éducatifs, les tournures branchées ont été épargnées d'une quelconque stigmatisation puisqu'elles sont surtout propres à la langue familière. Si l'on y ajoute le cas du couplet « tonto / beneit » qui semble indiquer qu'un besoin néologique s'est bien fait ressentir dans le registre plus courant, **l'existence de jugements normatifs différenciés selon le type de contexte** semble apparaître. Le sexe des répondants n'a, quant à lui, pas laissé entrevoir le moindre signe de variation saillante ; s'il est vrai que les jeunes femmes ont tendance à prétendre parler comme bon leur semble, contrairement aux plus âgées qui condamnent plus fermement l'usage des barbarismes, les faits de langues qui ont été soumis aux deux groupes ne viennent rien corroborer.

Enfin, quelques données sont venues confirmer le lien étroit qui unit les **barbarismes** au **purisme**. D'après les résultats de l'enquête, la paire « pistatxo/festuc » incite à croire que les locuteurs en insécurité linguistique sont plus enclins à répondre qu'un fait de langue perçu comme « authentiquement » catalan jouit d'une fréquence élevée alors que la majorité du panel penche plutôt pour une fréquence basse. De plus, certains locuteurs condamnent l'emploi d'un mot qui ne serait pas « foncièrement » catalan ; « pistatxo » est ainsi évité par une majorité de répondants de profil A afin de démontrer qu'ils parlent bien catalan. Un autre comportement puriste peut être décelé chez les répondants qui imaginent un fait de langue fréquent dès lors qu'il est normatif, quand une fois de plus, il s'avère peu fréquent. Ajoutons encore que le critère de distinction apparaît systématiquement dans les raisons qui poussent à éviter les hispanismes morphosyntaxiques. Finalement, plusieurs commentaires dépréciatifs sur la tendance de certains locuteurs à utiliser un hispanisme parce qu'ils méconnaissent le mot « authentiquement » catalan viennent renforcer cette hypothèse.

Au terme de ce mémoire, la réflexion demeure ouverte. Une étude de corpus pourrait éventuellement infirmer ou confirmer l'hypothèse selon laquelle les locuteurs n'utilisent pas les hispanismes de la même manière à l'oral qu'à l'écrit. Nous ne nous sommes concentrés que sur un échantillon restreint de faits de langues et il serait intéressant de voir si la langue écrite admet bien quelques hispanismes. De même, une analyse de copies scolaires permettrait de voir quelles sont les erreurs typiquement commises par les élèves et quels commentaires elles suscitent de la part du professeur. Une seconde analyse, de copies universitaires cette fois, devrait rendre compte des hispanismes qui persistent au-delà de l'enseignement secondaire. Sans oublier que les péripéties de la politique catalane, abondamment relatées dans tous les médias européens ces derniers temps, pourraient encore avoir un impact sur l'évolution de cette langue dont le destin a été inexorablement greffé à celui de la langue castillane.

BIBLIOGRAPHIE

- ARACIL, Lluís V. (1965). Conflit linguistique et normalisation linguistique dans l'Europe nouvelle, Nancy.
- ARAMON I SERRA, Ramon. (1973). « Problèmes d'histoire de la langue », dans BADIA MARGARIT, Antoni M. et STRAKA Georges (ed.), *La linguistique catalane* (Paris), Editions Klincksieck, pp. 28-80.
- BADIA i MARGARIT, A. M. (1969). *La llengua dels barcelonins: resultats d'una enquesta sociològico-lingüística* (Vol. 10). Edicions 62.
- BASTIDA Carolina, « Manlleus del castellà », dans CABRÉ M. Teresa, DOMÈNECH Ona & ESTOPÀ Rosa (Eds.). (2014). *Mots nous en català / New words in Catalan: Una panoràmica geolèxica / A diatopic view*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- BOE [en ligne] <https://boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-1979-30178> (Page consultée le 02/07/2018)
- BOE [en ligne] https://www.boe.es/diario_boe/txt.php?id=BOE-A-1978-31229 (Page consultée le 02/07/2018)
- BOSSONG George, « Classifications », dans LEDGEWAY, A., & MAIDEN, M. (Eds.). (2016). *The Oxford guide to the Romance languages* (Vol. 1). Oxford University Press.
- BOUKOUS Ahmed, « Le questionnaire », dans CALVET Louis-Jean et DUMONT Pierre. (1999). *L'enquête sociolinguistique*, Paris, Editions L'Harmattan.
- BOYER Henri. (1991). *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 1991, (Logiques sociales).
- BRUGUERA Jordi, « Algunes qüestions sobre la normativa del lèxic », dans CABRE Maria Teresa e.a. (éds.). (1984). *Problemàtica de la normativa del català. Actes de la primera jornada d'estudis de la llengua normativa. Departament de llengua catalana de la Universitat de Barcelona, 30 de setembre i 1 d'octubre de 1983*, Barcelona, Publicacions de l'abadia de Montserrat.
- CASANOVA Emili, « Les conjuncions finals en català. El cas de *per a que* », dans HOLTUS G., LUDI G. & METZELTIN M (Eds.). (1989). *La Corona de Aragón y las lenguas románicas. Miscelánea de homenaje para Germán Colón*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 187-201.
- CHAUDENSON Robert e.a. (1993). *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Érudition.
- COLÓN, Germán. (1976). *El léxico catalán en la Romania*, Madrid, Gredos.
- COMPRENDRE LA CATALOGNE EN 9 CHIFFRES [en ligne] <http://www.leparisien.fr/international/espagne-comprendre-la-catalogne-en-9-chiffres-27-09-2015-5132147.php> (Page consultée le 02/07/2018)
- COOK Vivian (éd.). (2003). *Effects of the second language on the first*, Clevedon, Multilingual Matters Ltd, 2003.
- COSTA CARRERAS Joan. (2007). « Définir une langue : la conception du catalan chez Pompeu Fabra », dans VIAUT A (Ed.), *Variable territoriale et promotion des langues minoritaires*, s.l. : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 269-287.

COSTA CARRERAS Joan. (2007). « Réflexions sur la diffusion de la norme linguistique catalane », dans VIAUT A (Ed.), *Variable territoriale et promotion des langues minoritaires*, s.l. : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 287-301.

DEWAELE, Jean-Marc. (2004). Vous or tu? Native and non-native speakers of French on a sociolinguistic tightrope. *IRAL-International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 42(4), 383-402.

DIEC [en ligne] <http://dlc.iec.cat/>, (Page consultée le 02/07/2018)

DUARTE, Carles et MASSIP, Àngels. (1981). *Síntesi d'història de la llengua catalana*, Barcelone, edicions de la Magrana.

ELOY Jean-Michel, « La notion de "langue propre" : pragmatique et sociolinguistique », dans VIAUT A (Ed.). (2007). *Variable territoriale et promotion des langues minoritaires*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 99-111.

ENCICLOPEDIA CATALANA [en ligne] <https://www.enciclopedia.cat/search/site/castellanisme> (Page consultée le 02/07/2018)

ESCARPANTER, José. (1989). *Cómo eliminar los errores y dudas del lenguaje*, Madrid, Playor.

FERNÁNDEZ, David. (1991). *Diccionario de dudas e irregularidades de la lengua española. Correcciones, barbarismos, expresiones latinas, usos preposicionales, ortografía y conjugaciones*, Barcelona, Teide.

FERRANDO FRANCÉS, Antoni et NICOLÁS AMORÓS, Miquel. (2011). *Història de la llengua catalana (Nova edició revisada i ampliada)*, Barcelona, UOC.

FISHMAN, Joshua. (1971). *Sociolinguistique*, Bruxelles, Labor.

FRIGINAL Eric et HARDY Jack. (2013). *Corpus-based sociolinguistics: A guide for students*, New York/London, Routledge.

GINEBRA I SERRABOU, Jordi. (2017). *La nova normativa de l'institut d'estudis catalans*. Publicacions URV.

GLÜCK, H. (Ed.). (2000). *Metzler Lexikon Sprache*. Springer.

HAMBYE Philippe. (2017). LROM1112 : notes de cours [Présentation Power Point]. Repéré dans l'environnement Moodle : <https://moodleucl.uclouvain.be>.

HAMERS, Josiane F. (1997). « Calque », dans MOREAU Marie-Louise (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, 2^e éd., Sprimont, Mardaga.

HAMERS, Josiane F. (1997). « Emprunt », dans MOREAU Marie-Louise (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, 2^e éd., Sprimont, Mardaga.

HAMERS, Josiane F. (1997). « Interférence », dans MOREAU Marie-Louise (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, 2^e éd., Sprimont, Mardaga.

HAUGEN Einar. (1953). *The Norwegian language in America. A study in bilingual behavior, Vol. II*, Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1953.

HAWKEY James (2014). " Ai, que em faig un lio". Desenvolupaments recents del coneixement de les normatives lingüísties catalana i castellana. *Treballs de sociolingüística catalana*, 389-408.

- LACREU, Josep. (2002). *Manual d'ús de l'estàndar oral*, València, Universitat de València, 2002.
- LAFONTAINE Dominique. (1986). *Le parti pris des mots*, Bruxelles, Editions Mardaga, 1986.
- LAGARDE Christian. (2014). *Les défis de la Catalogne au tournant du siècle (1996-2006)*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan.
- LÓPEZ DEL CASTILLO, Lluís. (1984). *Llengua standard i nivells de llenguatge*, 2e édition revue et actualisée, Barcelona, Laia.
- LÓPEZ DEL CASTILLO, Lluís. (1999). *Gramàtica del català actual. Sintaxi i morfologia*, Barcelona, Edicions 62.
- LORENTE Mercè, « Funció lexicogràfica i contacte de llengües: els diccionaris de barbarismes », dans ALEMANY Rafael e.a. (éds.). (1984) *Actes del novè col·loqui internacional de llengua i literatura catalanes, Alacant/Elx, . 9/14 setembre de 1991*, Montserrat / Alacant / València, Publicacions de l'abadia de Montserrat, pp. 269-281.
- LUDI Georges. (1989). « Situations diaglossiques en Catalogne », dans HOLTUS G., LUDI G. & METZELTIN M (Eds.), *La Corona de Aragón y las lenguas románicas. Miscelánea de homenaje para Germán Colón*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 237-267.
- MACKEY, William F., (1970) « Interference, Integration and the Synchronic Fallacy », dans ALATIS, James (éd.), *Bilingualism and Language Contact. Anthropological Linguistic, Psychological and Sociological aspects. Report of the 21st Annual Round Table*, Washington D.C., Georgetown University Press, pp. 195-227.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane. (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck, 2006.
- MEYERS SCOTTON Carol et OKEJU John. (1973). « Neighbors and lexical borrowings », dans *Languages*, n° 49, pp. 871-889.
- MOUTOUH, Hugues. « Variations philosophiques et juridiques sur la notion de "langue propre" », dans VIAUT A (Ed.). (2007). *Variable territoriale et promotion des langues minoritaires*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 87-97.
- NINYOLES, Rafael Lluís. (1979). « Der sprachliche Konflikt », dans KREMnitz Georg (éd.), *Sprachen im Konflikt. Theorie und Praxis der katalanischen Soziolinguisten. Eine Textauswahl*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 87-102.
- PAVEAU Marie-Anne et ROSIER Laurence. (2008). *La langue française. Passions et polémiques*, Paris, Vuibert, 2008.
- PAYRATÓ, Lluís. (1985). *La interferència lingüística. Comentaris i exemples català-castellà*, Barcelona, Curial/Abadia de Montserrat.
- PAYRATÓ, Lluís. (1985). *La interferència lingüística. Comentaris i exemples català-castellà*, Barcelona, Curial/Abadia de Montserrat.
- PAYRATÓ, Lluís. (1996). *Català col·loquial. Aspectes de l'ús corrent de la llengua catalana*. Vol. 5. Universitat de València.
- POSNER, Rebecca. (1996). *The Romance Languages*, Cambridge, Cambridge University Press.

RADATZ, Hans-Igo. (2003). « La perífrasis <VADO + infinitivo> en castellano, francés y catalán: por la misma senda – pero a paso distinto », dans PUSCH Klaus et WESCH Andreas (éds.), *Verbalperiphrasen in den (ibero-)romanischen Sprachen*, Hamburg, Buske, pp. 61-76.

RECASENS i VIVES, Daniel. (2017). *Fonètica històrica del català* (Vol. 80). Institut d'Estudis Catalans.

REY-DEBOVE, Josette & REY, Alain. (Eds.). (2016). *Le petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française: nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert*. 2016. Le Robert.

RIPOLLÈS, M. F. (1994). L'ÚS COM A EIX ORGANITZADOR DE L'ENSENYAMENT/APRENTATGE DE LA LLENGUA. LA PRODUCCIÓ I LA REVISIÓ DELS ESCRITS. *Ensenyament i aprenentatge de llengües*, 2, 75.

ROYO, Jesús Royo Arpon. (1991). *Una llengua és un mercat*, Barcelona, Edicions 62.

RUIZ, Francesc e.a., (Eds.). (2001). *Diccionari de Sociolingüística*, Barcelona, Enciclopèdia Catalana.

SINNER, Carsten (2004). *El castellano de Cataluña. Estudio empírico de aspectos léxicos, morfosintácticos, pragmáticos y metalingüísticos*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie Band 320).

SINNER, Carsten. « Influències lingüístiques com a senyal de vitalitat d'una llengua », dans FALUBA Kálmán et SZILI Ildikó (éds.). (2010). [*Actes del Catorzé Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes. Universitat Eötvös Loránd de Budapest, 4-9 de setembre de 2006. Volum III: Contactes lingüístics i traductologia*](#), Publicacions de L'Abadia de Montserrat.

SOLÀ, Joan, « Pròleg », dans PAYRATÓ, Lluís. (1985). *La interferència lingüística. Comentaris i exemples català-castellà*, Barcelona, Curial/Abadia de Montserrat.

SOLE I DURANY Joan Ramon. « La notion légale de langue propre en Catalogne », dans VIAUT A (Ed. . (2007). *Variable territoriale et promotion des langues minoritaires*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 111-121.

THOMAS George. (1991). *Linguistic purism*, London, Longman Publishing Group.

THOMASON Sarah Grey. (2001). *Language contact*, Edinburgh, Edinburgh university press, 2001.

UNIVERSALIS [en ligne] <https://www.universalis.fr/encyclopedie/france-arts-et-culture-les-langues-regionales/2-nombre-de-locuteurs/> (Page consultée le 02/07/2018)

VALLVERDU, Francesc. (1979). « Die Normalisierung des heutigen Katalanischen (1974/77) », dans KREMnitz Georg (éd.), *Sprachen im Konflikt. Theorie und Praxis der katalanischen Soziolinguisten. Eine Textauswahl*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 139-148.

VILA I MORENO, Francesc Xavier. (2008). « Catalan in Spain », dans EXTRA G., GORTER D. (Eds.), *Multilingual Europe: Facts and Policies*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 158-185.

WEINREICH Uriel, LABOV William et HERZOG Marvin, « Empirical foundations for a theory of language change », dans LEHMANN Winfred P. et MALKIEL Yakov (éds.). (1968). *Directions for historical linguistics*, Austin, University of Texas Press, pp. 95-188 cité dans THIBAUT Pierrette, « Changement linguistique », dans MOREAU Marie-Louise (éd.). (1997). *Sociolinguistique. Concepts de base*, 2^e éd., Sprimont, Mardaga.

WEINREICH Uriel. (1968). *Languages in contact. Findings and problems*, The Hague, Mouton & Co, 1968.

WEINREICH, Uriel. (1968). *Languages in contact. Findings and problems*, The Hague, Mouton & Co.

WIELAND, Katharina. (2008). *Jugendsprache in Barcelona und ihre Darstellung in den Kommunikationsmedien. Eine Untersuchung zum Katalanischen im Spannungsfeld zwischen normalisiertem und autonomem Sprachgebrauch*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie Band 345).

WINFORD, Donald. (2005). *Contact-induced change: Classification and Processes*. *Diachronica* 22 (2): 373-427.

ANNEXES

Toutes les enquêtes réalisées sont accessibles via le lien suivant :

<https://drive.google.com/drive/folders/1eyAcC2HGpidTnpgoopHQILLiQxC935uP?usp=sharing>